LES

RAYONS ET LES OMBRES

PAR M. VICTOR HUGO.

C'est un véritable bienfait pour toutes les natures sensibles aux jouissances de la pensée, que l'apparition d'un nouveau recueil de poésies, qui offre, par le mérite éminent de son auteur, une promesse et presque une certitude d'émotions pures, profondes, désintéressées. Au milieu du prosaïsme dont les flots débordent de toutes parts et gagnent toutes les hauteurs, un souffle vraiment lyrique qui, comme une brise inattendue, vient faire vibrer la lyre mystérieuse que chacun de nous porte en son sein, ne peut qu'être salué avec reconnaissance et sympathie.

Ce sentiment de joyeuse gratitude, que tout lecteur de bonne foi ressent à l'annonce et à la première vue d'un nouvel ouvrage de M. Victor Hugo, la critique doit l'éprouver beaucoup plus vif et plus profond encore, elle qui n'existe que par la grace et par le fait de l'art, elle qui n'est rien et ne peut rien être qu'un reflet intelligent des créations du génie, elle dont le clavier ne frémit et ne parle que sous la main du grand peintre, du grand musicien, du grand poète; elle qui dormirait et se tairait éternellement, si elle n'était éveillée de temps à autre par la voix souveraine de l'artiste.

Toutefois, après le ravissement causé par l'aspect d'une œuvre d'art, arrivent nécessairement les réflexions, les comparaisons, le jugement. L'esprit humain est ainsi fait. A-t-on été vivement ému? on repasse, à part soi, ses impressions, on les rapproche de celles qu'on a précédemment ressenties, on les compare et l'on juge; la critique n'est que la rédaction officielle de ces réflexions intimes, de ces jugemens fugitifs et inexprimés. Les soldats de l'armée d'Égypte, qui battirent des mains à la vue des ruines de Thèbes, placés plus tard au pied du Colysée ou sous les arcades de l'Alhambra, furent, sans aucun doute, saisis d'un enthousiasme à peu près égal au premier; puis ils durent comparer leurs impressions anciennes aux nouvelles, et, sciemment ou non, prononcer entre leurs divers souvenirs. La critique, qui est l'expression généralisée de ces impressions partielles, a, comme on voit, sa racine dans la conscience humaine, tout aussi bien que le génie plastique, poétique et musical. De même que l'artiste exprime avec éclat ce que le vulgaire a vu, entendu ou senti obscurément; de même le critique apprécie avec netteté ce que la foule admire, compare et juge confusément. Le génie et la critique ont l'un et l'autre atteint leur but, bien inégal, sans doute, quand ils sont avoués et tenus pour vrais par celles de nos facultés dont ils se sont constitués les interprètes. D'ailleurs, je le répète avec conviction, la base de la critique est l'admiration; c'est là son point de départ, sa raison d'existence. Toute œuvre qui ne mérite pas de faire naître ce sentiment à un degré quelconque est indigne d'occuper la pensée, le souvenir, le jugement d'aucune créature sérieuse. Où il n'y a pas tout d'abord de grandes beautés à reconnaître, il n'y a rien à faire pour la critique, qu'on peut à bon droit définir, la mesure dans l'admiration.

Si cette définition est juste, comme je le crois, on ne s'étonnera pas que nul poète de ce siècle n'ait autant exercé et passionné la critique que l'auteur des *Feuilles d'automne* et d'*Hernani*. Il n'est pas une seule de ses nombreuses et fortes productions qui ne fournisse amplement matière à l'admiration des moins enthousiastes, et qui n'offre, en même temps, l'occasion de quelques réserves aux moins sévères. Dans le nouveau volume, la proportion des beautés sur les défauts nous paraît s'être accrue. *Les Rayons et les Ombres* nous semblent non-seulement un nouveau pas, mais, à quelques égards, un pas plus ferme et plus décisif, dans la carrière où M. Hugo est incontestablement supérieur, dans le genre lyrique.

En effet, quoique l'auteur de *Marion de Lorme* et de *Notre-Dame*

de Paris ait poussé le développement successif de ses heureuses facultés dans les trois grandes directions qui sillonnent le domaine de la poésie; quoiqu'il ait obtenu d'incontestables succès dans les trois genres, lyrique, épique et dramatique; toutefois, dans ses romans comme dans ses drames, l'inspiration lyrique domine toute autre inspiration. En revanche, personne n'associe mieux que M. Hugo le récit à l'ode; personne ne jette plus habilement l'intérêt et le drame au milieu du chant. Il est impossible de s'emparer du cœur ou de l'imagination avec un plus petit nombre de mots. De même que quelques notes pénétrantes suffisent au musicien, quelques vers suffisent à M. Hugo pour nous émouvoir jusqu'aux larmes; telle pièce nous remue, avec cinq ou six strophes, aussi profondément que le pourrait faire un drame en plusieurs actes. On se rappelle les lugubres *fantômes* des *Orientales* :

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!

Dans *les Rayons et les Ombres*, la pauvre mère, que son lait a rendue folle, et qui va retrouver si vite son nourrisson au cimetière, est un pendant à ce drame, pendant plus réel, plus saisissant, plus inexorablement tragique. La pensée de résignation évangélique que l'auteur a déposée dans le titre de cette pièce, *Fiat voluntas* (1), adoucit par un reflet de douce piété ce que la fatalité de la catastrophe aurait eu de trop pénible et de trop poignant.

Si l'on nous demande à quel ordre de sentimens et d'idées se rattache ce nouveau recueil, nous dirons qu'il appartient à la même source d'inspiration qui a dicté ses trois aînés, inspiration sérieuse, intime, contenue, que l'auteur appelle lui-même la seconde période de sa pensée, et qui commence aux *Feuilles d'automne*. Mais c'est surtout avec *les Voix intérieures*, qui l'ont précédé immédiatement, que ce nouveau volume offre des signes de fraternité plus marqués. *Les Rayons et les Ombres* sont la suite et le complément des *Voix intérieures*. Beaucoup de pièces commencées dans le premier recueil semblent, en quelque sorte, reprises et complétées dans le second. Ces consonnances de sentimens qui n'ont, d'ailleurs, rien de monotone, tant les cadres et les formes poétiques sont habilement et artistement variés, donnent à ce grand ensemble lyrique une sorte

(1) Pourquoi ne pas dire : *Fiat voluntas tua?* Nous ne savons pas ce qui a engagé l'auteur à rendre cette phrase presque inintelligible en la tronquant. — *Fiat lux* fait un sens admirable. *Fiat voluntas* n'en fait aucun; il faut que la mémoire complète l'idée.

d'harmonie sentimentale d'un effet profond et d'un grand charme. Je dis harmonie sentimentale, car je ne trouve pas dans les idées, comme je le montrerai bientôt, le même harmonieux accord qui me plaît dans les sentimens.

Des critiques d'une raison sévère, qui d'ailleurs ont rendu pleinement justice aux grandes qualités de style que M. Victor Hugo possède, et notamment à l'industrieuse souplesse de ses évolutions lyriques, me paraissent avoir été moins justes appréciateurs de ses qualités intimes. Je ne puis convenir que M. Hugo n'applique l'admirable instrument dont il dispose à l'expression d'aucun sentiment humain et vrai, et que, poète purement extérieur et obstinément superficiel, il soit dépourvu de toute sincérité sentimentale; je ne puis admettre que, depuis le cinquième livre des *Odes et Ballades*, ce charmant et frais poème, cette aube qui a eu son midi et son couchant, l'auteur n'ait plus rien retrouvé de profondément senti, plus rien de vrai, plus rien de sincère. La lyre de M. Hugo me semble, au contraire, pourvue d'un assez grand nombre de cordes, toutes très franches et très distinctes. L'échelle des émotions que parcourt le poète est aussi variée, aussi étendue, aussi riche que celle d'aucun autre lyrique moderne, y compris Schiller, Goethe et Byron. Comme ceci demande une démonstration, nous allons, si l'on nous le permet, étudier un peu à loisir cette lyre si artistement construite, et, comme un luthier amoureux de son art, démonter l'instrument, objet du litige, pour bien constater la nature et l'état des parties qui le composent.

Je vois d'abord une corde grave et mélodieuse, que nous avons entendue dans les premières odes de l'auteur, et qui est encore aussi vibrante et aussi sonore qu'aux premiers jours, celle des souvenirs d'enfance. A côté, je trouve celle de l'amitié fraternelle, de l'amour filial, j'ai presque dit du culte maternel. Vient ensuite la corde des affections de famille et de la paternité, corde souvent touchée, sur laquelle le poète a exécuté si admirablement, dans *les Voix intérieures,* le charmant concerto des *Oiseaux envolés,* et, dans le présent recueil, la pièce intitulée : *Mères*, *l'enfant qui joue*, et plusieurs autres. La quatrième est celle de la pitié aumônière, à laquelle on doit, dans *les Voix intérieures,* la grande et belle pièce *Dieu est toujours là,* et, dans *les Rayons et les Ombres*, le tableau si naturel, si saisissant, si triste, des quatre pauvres petits qui pleurent, chantent et mendient. Puis viennent celle de l'amour, quelquefois trop sensuel, quelquefois trop mystique, presque toujours trop personnel, vrai

cependant et senti, surtout quand il se retourne vers le passé, comme dans la *Tristesse d'Olympio;* celle de l'orgueil poétique, grosse corde qui résonne ici pourtant avec un peu plus de modération que dans *les Voix intérieures,* mais qui aurait encore besoin d'une sourdine; celle de l'attrait pour les ruines, sentiment complexe, dans lequel se mêlent le respect de la vieille monarchie capétienne et les souvenirs de l'empire; enfin, et par-dessus tout, l'amour de la couleur, du son, de l'étendue, en d'autres termes, l'adoration du monde matériel, ce que nos voisins appellent le *naturalisme.*

Tous ces sentimens sont dans M. Hugo parfaitement vrais et sincères. Ils se concilient entre eux et se pénètrent même en plusieurs points, malgré ce qu'ils ont ou paraissent avoir d'opposé. Ainsi, le fanatisme vendéen et l'exaltation napoléonienne trouvent leur point de jonction dans les souvenirs d'enfance et les traditions domestiques. Il ne faut pas, d'ailleurs, demander aux poètes l'unité absolue de sentimens; on n'aurait ainsi que sécheresse et monotonie. Les émotions les plus diverses peuvent sans dissonance s'allier, s'équilibrer, *concerter* même. Le cœur admet, comme on sait, les contradictions. Il y a dans cet organe une puissance merveilleuse d'affinité qui des élémens les plus divers sait tirer une résultante pleine d'harmonie. Or, ce qui est vrai du cœur est nécessairement vrai de l'art, et surtout de l'art lyrique, qui n'est que le miroir et l'écho de l'ame humaine.

Mais il n'en est pas des idées comme des sentimens. La raison est bien plus absolue, bien plus inflexible que le cœur. L'esprit n'admet pas les contraires. Les idées ne se fondent pas dans le creuset de l'intelligence, comme les sentimens dans le foyer de l'ame. Ici l'unité ne se fait pas toute seule; c'est au travail humain de la produire. La critique qui a reproché à M. Hugo d'étendre l'opulente draperie de son langage sur des sentimens qui ne sont pas vrais, et sur des idées qu'une patiente méditation n'a pas eu le temps de rendre siennes, me semble, au moins sur ce dernier chef, avoir raison contre le poète. Ce n'est pas que M. Hugo ne touche à beaucoup d'idées; au contraire : il prend, notamment dans ce dernier volume, des opinions et des systèmes de toutes mains. Platonisme, mysticisme, panthéisme, catholicisme, toutes ces doctrines lui servent de thèses et se trouvent jetées pêle-mêle, non-seulement dans le courant du volume, mais souvent dans le même morceau, et quelquefois dans la même strophe. Voyez la pièce XXVI, *Mille chemins, un seul but,* où un matérialisme presque païen revêt çà et là une enveloppe chrétienne et

même mystique; voyez la pièce XXVIII, adressée *à une jeune femme*, pièce dont la pensée est entièrement panthéiste, et qui se termine par un trait de mysticité ultra-catholique. Tantôt M. Hugo admet la matière éternelle et infinie :

> Nature d'où tout sort, nature où tout retombe.
>
> . . . .
>
> Un vague demi-jour teint le dôme éternel.

Tantôt il reconnaît la création et proclame la souveraineté de Dieu sur son œuvre :

> ..... Dieu fait l'odeur des roses
> Comme il fait un abîme.....
>
> . . . .
>
> Le monde est à Dieu, je le sens;
>
> . . . .
>
> La terre prie et le ciel aime,
> Quelqu'un parle et quelqu'un entend.

Dans un premier vers, il écrit :

> ..... L'astre et la fleur commentent l'Évangile,

ce qui est la paraphrase du psalmiste : *Cœli enarrant gloriam Dei*; puis, devenu panthéiste dans le vers suivant, il glisse cette pensée aussi éloignée que possible de l'esprit biblique :

> ..... Dieu met, comme en nous, un souffle dans l'argile.

Je ne connais, je dois le dire, rien de plus pénible, de plus blessant, de plus déchirant pour le cerveau, que ce conflit aigu de toutes les idées, ce cliquetis de toutes les croyances, cette confusion stridente de tous les systèmes.

C'est, je le sais, une prétention déjà ancienne dans M. Hugo, et qui remonte aux *Orientales*, que de donner asile et rendez-vous dans le vaste giron et la compréhensive enceinte de sa poésie à toutes les idées, à toutes les croyances, à toutes les erreurs, à toutes les théories qui vivent ou ont vécu dans les sociétés humaines. Cette prétention à l'ampleur, au complet, à l'ouverture indéfinie, a été magnifiquement exprimée par M. Hugo dans la fameuse comparaison de la poésie avec une vieille ville espagnole, *où l'on trouve tout* : « Fraîche promenade d'orangers; larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes; rues étroites, tortueuses, où se lient les unes aux autres mille maisons de toute forme, de tout âge; palais, cou-

vens, casernes... marchés pleins de peuple et de bruit... — Au centre, la grande cathédrale gothique, avec ses hautes flèches tailladées en scies, sa large tour du bourdon, ses cinq portails brodés de bas-reliefs... — Et à l'autre bout de la ville, cachée dans les sycomores, la mosquée orientale, aux dômes de cuivre et d'étain, avec son jour d'en haut, ses grêles arcades, ses versets du Coran sur chaque porte, et la mosaïque de son pavé et la mosaïque de ses murailles... »

Le premier tort de cette théorie, où un si vif amour de l'image éclate à côté de tant d'indifférence pour l'idée, est d'avoir été placée à la tête d'un recueil lyrique. Dans une épopée, dans un drame, dans un roman, on conçoit que toutes les croyances, tous les systèmes puissent trouver naturellement des organes et se mouvoir sans confusion. Il est possible que le spectacle complexe et la confusion pittoresque d'une grande cité du moyen-âge soient un symbole applicable à une large épopée. Il faut pardonner au peintre de ne se priver d'aucun de ses moyens d'effet. Mais la composition lyrique a d'autres lois. Une œuvre où ne figure qu'un seul acteur, le poète, et d'où ne peuvent sortir qu'une seule voix et une seule pensée, la voix et la pensée du poète, ne saurait admettre des convictions contradictoires, des professions de foi opposées, l'Évangile et le Coran, le panthéisme et le spiritualisme, la foi et le doute. Passe encore si ces contradictions se produisaient, comme dans *les Chants du crépuscule*, sous la forme d'un scepticisme individuel mêlé d'espoir, image du scepticisme général de notre époque. Il y a une sorte d'unité dans le scepticisme; c'est la négation de tous les systèmes; ce n'est pas, comme dans *les Rayons et les Ombres*, la glorification simultanée de toutes les croyances, le *tout est bien* de *Candide* appliqué à toutes les doctrines possibles, à tous les systèmes.

Dans la préface du présent recueil, M. Hugo a formulé de nouveau sa théorie favorite d'encyclopédisme et d'universalité poétique, mais dans des termes plus mesurés, et, je le reconnais, plus admissibles, même au point de vue lyrique. « L'auteur, dit-il, pense que tout véritable poète, indépendamment des pensées qui lui viennent de son organisation propre et des pensées qui lui viennent de la vérité éternelle, doit contenir la somme des idées de son temps. » Oui, sans doute, mais à une condition expresse, c'est que le poète séparera soigneusement les pensées qui viennent de son organisation et surtout de la vérité éternelle, de celles qui ne sont que le retentissement des erreurs du passé ou des agitations contemporaines. M. Hugo a l'in-

time conviction d'avoir rempli cette condition, et au-delà. « L'auteur, dit-il, à chaque ouvrage nouveau qu'il met au jour, soulève un coin du voile qui cache *sa pensée*, et déjà peut-être les esprits attentifs aperçoivent-ils quelque unité dans cette collection d'œuvres au premier aspect isolées et divergentes. » Si nous comprenons bien ces paroles, l'auteur se félicite d'apporter une solution ou du moins quelque commencement de solution aux grands problèmes qui agitent la société. On pense bien, d'après ce que nous venons de dire, qu'au milieu des lambeaux de doctrines qui colorent alternativement et indifféremment les vers du poète, nous avons en vain cherché cette pensée qu'il croit avoir produite. Nous avions imaginé que peut-être l'auteur avait gardé ce mot tant promis et enfin découvert pour la dernière pièce de son recueil, intitulée *Sagesse*. Ce petit poème est en effet particulièrement dogmatique; l'auteur fait parler les trois grandes voix qu'il reconnaît toutes trois pour ses guides; la première est le christianisme orthodoxe et rigide, la seconde le déisme philosophique et tolérant, la troisième le pur panthéisme; nous espérions qu'à ce moment suprême le poète allait déchirer le voile et nous apprendre enfin comment de ces trois voix peut sortir une idée commune et jaillir une vérité nouvelle. Malheureusement M. Hugo s'est contenté de tracer les vers suivans pour toute conclusion :

Et de ce triple aspect des choses d'ici-bas,
De ce triple conseil, que l'homme n'entend pas,
Pour mon cœur où Dieu vit, où la haine s'émousse,
Sort une bienveillance universelle et douce
Qui dore, comme une ombre, et d'avance attendrit
Le vers qu'à moitié fait j'emporte en mon esprit,
Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines
Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines.

Voilà de quelle façon M. Hugo soulève, suivant sa promesse, le voile qui enveloppait sa pensée. En vérité, il nous permettra de lui dire, comme le vieux monarque avec lequel il causait aux Tuileries le 9 août 1829 : *O poète!*

La préface de ce nouveau volume, puisque nous l'avons citée, est, sans comparaison, la partie la plus faible et la plus défectueuse du livre. Obscurité, lieux communs, prétentions creuses, tels sont les défauts accumulés dans ces douze pages, et que rien, absolument rien, ne compense. Ce qu'on y aperçoit de moins obscur, c'est, comme dans la première pièce, intitulée *Fonction du poète*, la revendication

pour la poésie de toute initiative philosophique et religieuse. Citons quelques vers de cette pièce, beaucoup plus clairs, d'ailleurs, que la prose qui les précède :

Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui, sur toutes les têtes,
En tout temps pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir.
. . . .
. . . .
Il rayonne! il jette sa flamme
Sur l'éternelle vérité!
Il la fait resplendir pour l'ame
D'une merveilleuse clarté!
Il inonde de sa lumière
Ville et déserts, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs;
A tous d'en haut il la dévoile;
Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs!

M. Hugo tranche ici, comme on voit, une immense question. La poésie possède-t-elle, en effet, cette initiative intellectuelle qu'il lui attribue? En d'autres termes, l'imagination est-elle, contrairement à l'opinion du père Mallebranche, le meilleur instrument possible pour parvenir à la vérité? Comme il y a dans l'affirmative que soutient M. Hugo quelque chose de vrai et aussi quelque chose d'exagéré et de faux, nous nous y arrêterons un moment. Oui, il est bien vrai, et nous l'avons dit nous-même ailleurs, l'imagination est l'avant-courrière de la raison; elle la devance en éclaireur; c'est la colonne demi-obscure et demi-lumineuse qui guide la caravane humaine dans les déserts de l'intelligence. Doué d'une sorte d'instinct divinatoire trop peu étudié jusqu'ici, le génie poétique est plus propre qu'aucune autre de nos facultés à saisir, entre les divers objets de la création, certains rapports trop déliés pour être perçus par un autre sens. La poésie, qu'on peut appeler la demi-science, et mieux peut-être la

prescience, fait jaillir à travers le rayonnement de ses symboles et l'éclair de ses métaphores, une foule de vérités anticipées dont la science trouvera plus tard la démonstration.

Mais de ce que la poésie et l'imagination ont été données à l'homme comme un délectable instrument d'investigation et de découverte, de ce que nos grands poètes dramatiques et nos ingénieux romanciers ont, par les fouilles incessantes de leur psychologie sentimentale, rendu vulgaires et presque scientifiques les plus secrets mouvemens de certaines passions; de ce que toute expression vraiment poétique est la révélation d'un nouveau rapport découvert entre le monde physique et le monde moral, s'ensuit-il que l'initiative sociale et religieuse appartienne de nos jours aux poètes, et qu'ils doivent aborder de front les problèmes métaphysiques et sociaux? Non, assurément. Dans les études philosophiques et religieuses proprement dites, les poètes, en tant que poètes, resteront toujours bien loin des publicistes, des économistes, des philosophes. Quand MM. de Lamartine et Victor Hugo abordent, après Saint-Simon et Fourier, après Jean Reynaud et Pierre Leroux, les questions de rénovation religieuse et d'organisation sociale, ils nous rappellent tristement l'abbé Delille traduisant, dans *les trois Règnes de la Nature*, les physiciens et les naturalistes de son temps; mais du moins l'abbé Delille ne prétendait-il à aucune initiative scientifique.

Non, ce n'est pas par des efforts directs, par d'ambitieuses et vagues théories générales, ni même par des poèmes cosmogoniques, fussent-ils aussi remarquables que *la Chute d'un Ange*, que les poètes peuvent mériter d'être comptés parmi les initiateurs du genre humain. Homère, Virgile, Dante, Shakespeare, Racine, Goethe, n'ont point créé de systèmes ni lutté avec Pythagore, Platon, Bacon, Descartes, Kant. Ces guides enchanteurs de l'humanité ont suivi des voies plus appropriées à la muse. Ils ne sont si admirables que parce qu'à la hauteur de tout ce qu'on savait, ils ont jeté négligemment une foule d'aperçus familiers, délicats, inattendus, sur le monde et sur l'homme; parce qu'ils ont marié la musique et la pensée, et exprimé simplement tout ce qu'ils sentaient, dans un style où le cœur, l'esprit et l'oreille découvriront éternellement de nouveaux charmes.

C'est dans ce sens restreint que la poésie et l'imagination exercent une véritable initiative sur la pensée humaine, et M. Victor Hugo, en tant qu'éminent écrivain et maître passé en fait d'images et de métaphores, a fait à lui seul rayonner plus de ces vérités phosphorescentes que presque tous nos poètes actuels réunis. Mais qu'il ne

compromette pas les avantages qu'il possède, en faussant le but et la destination de l'instrument poético-magnétique qu'il manie avec tant de dextérité. Plongeur habile, qu'il continue de pêcher des perles sans s'éloigner du rivage et ne se mette pas à la remorque de ce lourd navire qui part, chargé de l'attirail de la science, à la recherche des vérités sociales. Il peut chanter le départ, et plus sûrement le retour, mais rien de plus, s'il est sage. Il n'est pas plus donné au poète de découvrir par la rêverie une vérité sociale, qu'il ne lui est possible de signaler par inspiration, et sans télescope, une nouvelle planète. La science est pour le poète ce que l'air est pour l'oiseau; elle n'est pas son but, mais son point d'appui; elle aide à son vol et soutient ses ailes. Que M. Victor Hugo nous en croie; il y a plus d'invention, plus de création, plus d'originalité réelle dans quelques pages, comme celles que nous allons citer, écrites sous la dictée du cœur et de l'imagination, que dans les vagues lieux communs d'avenir dont le poète a cru devoir trop souvent, dans ce dernier ouvrage, couvrir le vide de sa pensée. Pour mon compte, ce que je trouve de plus véritablement élevé dans la dernière pièce du recueil, adressée à Mlle Louise B. et intitulée *Sagesse*, c'est justement ce morceau presque enfantin, si bien rattaché d'ailleurs aux soucis de l'âge mûr; épisode folâtre et charmant, jeté là on ne sait pourquoi, sans visée profonde, sans prétention dogmatique, et qui se borne tout uniment à être plein de grace, de vérité et d'harmonie :

Pourquoi devant mes yeux revenez-vous sans cesse,
O jours de mon enfance et de mon allégresse?
Qui donc toujours vous rouvre en nos cœurs presque éteints,
O lumineuse fleur des souvenirs lointains?
Oh! que j'étais heureux! oh! que j'étais candide!
En classe, un banc de chêne, usé, lustré, splendide,
Une table, un pupitre, un lourd encrier noir,
Une lampe, humble sœur de l'étoile du soir,
M'accueillaient gravement et doucement. Mon maître,
Comme je vous l'ai dit souvent, était un prêtre
A l'accent calme et bon, au regard réchauffant,
Naïf comme un savant, malin comme un enfant,
Qui m'embrassait, disant, car un éloge excite,
— Quoiqu'il n'ait que neuf ans, il explique Tacite. —
Puis près d'Eugène, esprit qu'hélas! Dieu submergea,
Je travaillais dans l'ombre, — et je songeais déjà.
Tandis que j'écrivais, — sans peur, mais sans système,

Versant le barbarisme à grands flots sur le thème,
Inventant aux auteurs des sens inattendus,
Le dos courbé, le front touchant presque au Gradus, —
Je croyais, car toujours l'esprit de l'enfant veille,
Ouïr confusément tout près de mon oreille
Les mots grecs et latins, bavards et familiers,
Barbouillés d'encre, et gais comme des écoliers,
Chuchotter, comme font des oiseaux dans une aire,
Entre les noirs feuillets du lourd dictionnaire.
Bruits plus doux que le bruit d'un essaim qui s'enfuit.
Souffles plus étouffés qu'un soupir de la nuit,
Qui faisaient par instant, sous les fermoirs de cuivre,
Frissonner vaguement les pages du vieux livre !

Le devoir fait, légers comme de jeunes daims,
Nous fuyions à travers les immenses jardins,
Éclatant à la fois en cent propos contraires.
Moi d'un pas inégal je suivais mes grands frères;
Et les astres sereins s'allumaient dans les cieux,
Et les mouches volaient dans l'air silencieux,
Et le doux rossignol, chantant dans l'ombre obscure,
Enseignait la musique à toute la nature,
Tandis qu'enfant jaloux, aux gestes étourdis,
Jetant partout mes yeux ingénus et hardis
D'où jaillissait la joie en vives étincelles,
Je portais sous mon bras, noués par trois ficelles,
Horace et les festins, Virgile et les forêts,
Tout l'Olympe, Thésée, Hercule, et toi, Cérès,
La cruelle Junon, Lerne et l'Hydre enflammée,
Et le vaste lion de la roche Némée.

Mais lorsque j'arrivais chez ma mère, souvent,
Grace au hasard taquin qui joue avec l'enfant,
J'avais de grands chagrins et de grandes colères.
Je ne retrouvais plus, près des ifs séculaires,
Le beau petit jardin par moi-même arrangé.
Un gros chien en passant avait tout ravagé;
Ou quelqu'un dans ma chambre avait ouvert mes cages,
Et mes oiseaux étaient partis pour les bocages,
Et joyeux s'en étaient allés de fleur en fleur
Chercher la liberté bien loin, — ou l'oiseleur.
Ciel ! alors j'accourais, rouge, éperdu, rapide,
Maudissant le grand chien, le jardinier stupide,
Et l'infame oiseleur et son hideux lacet,

Furieux! — d'un regard ma mère m'apaisait (1).
Aujourd'hui, ce n'est plus pour une cage vide,
Pour des oiseaux jetés à l'oiseleur avide,
Pour un dogue aboyant lâché parmi des fleurs
Que mon courroux s'émeut. Non, les petits malheurs
Exaspèrent l'enfant; mais, comme en une église,
Dans les grandes douleurs l'homme se tranquillise.
Après l'ardent chagrin, au jour brûlant pareil,
Le repos vient au cœur, comme aux yeux le sommeil.
De nos maux, chiffres noirs, la sagesse est la somme.
En l'éprouvant toujours, Dieu semblant dire à l'homme :
— Fais passer ton esprit à travers le malheur;
Comme le grain du crible, il sortira meilleur.
J'ai vécu, j'ai souffert, je juge et je m'apaise.
Ou si parfois encor la colère mauvaise
Fait pencher dans mon ame avec son doigt vainqueur
La balance où je pèse et le monde et mon cœur;
Si n'ouvrant qu'un seul œil je condamne et je blâme,
Avec quelques mots purs, vous, sainte et noble femme,
Vous ramenez ma voix qui s'irrite et s'aigrit
Au calme, sur lequel j'ai posé mon esprit;
Je sens sous vos rayons mes tempêtes se taire;
Et vous faites pour l'homme incliné, triste, austère,
Ce que faisait jadis pour l'enfant doux et beau
Ma mère, ce grand cœur qui dort dans le tombeau!

Toute cette effusion lyrique est d'un naturel, d'une grace, d'une élévation, d'une vérité incomparables. Langage, mouvement, pensées, tout ici est à louer sans réserve; et combien nous pourrions citer dans le recueil de morceaux d'une valeur égale : les *Vers à la duchesse d'A.*, la *Tristesse d'Olympio,* le *Regard jeté dans une Mansarde!*

Nous avons parlé des sentimens et des pensées; il nous reste à dire quelques mots de la question de forme et de langage. Ces questions, quoique subalternes, doivent plus que jamais tenir une certaine place dans toute discussion relative à M. Hugo.

La forme, c'est-à-dire la facture de la strophe et du vers, est ici, comme dans les volumes qui ont suivi *les Orientales,* parfaitement souple, gracieuse et belle; la rime a toute sa richesse habituelle, et

(1) Ce trait rappelle le *compressa quiescent* des *Géorgiques.* Mais quelle admirable imitation! quel souvenir agrandi! C'est là de l'exquise poésie classique et comme il serait désirable qu'en fissent souvent ceux qui s'en piquent.

ce n'est pas là un mérite frivole. Le poète a dû à la puissance musicale de cette basse continue, qui marque si énergiquement le rhythme, de pouvoir faire avec succès ce qu'on avait en vain essayé jusqu'à lui, c'est-à-dire pratiquer l'enjambement et déplacer la césure sans que le sentiment rhythmique soit en rien affaibli. Nous déclarons n'avoir à signaler que deux rimes un peu faibles : *Paros* et *héros*, *bizarres* et *rares*, dont beaucoup d'honnêtes poètes se contenteraient assurément. Disons-le néanmoins, si l'oreille est toujours satisfaite, c'est un peu quelquefois aux dépens de la pensée. Ce culte exclusif et nécessaire de la rime amène, de temps à autre, des mots étranges et parasites, et qu'il faut bien appeler par leur nom, des chevilles. On ne peut guère attribuer à une autre cause ce vers bizarre :

> Aimer. . . . .
> C'est se chauffer à ce qui bout.

Plus loin, dans la jolie pièce intitulée *la Statue :*

> Parlez-moi, *beau* Sylvain. . . . .
> Avez-vous quelquefois moqueur antique et grec,
> Quand près de vous passait avec le *beau* Lautrec
> Marguerite aux doux yeux. . . . . . .

Il n'y a que le voisinage du *beau Lautrec*, qui ait pu induire M. Hugo à lancer si mal à propos l'épithète de *grec* aux faunes et aux sylvains du Latium. C'est aussi sur le compte de la rime que nous mettons le pléonasme suivant :

> L'égoïste, qui de sa zône
> Se fait *le centre et le milieu.*

Quelquefois la rime a fait dire à M. Hugo plus qu'il ne voulait, comme dans ce conseil adressé à David, l'habile et actif sculpteur :

> Toi, dans ton atelier tu dois rêver *toujours.*

Elle est cause encore de quelques expressions inexactes :

> Il (le poète) *voit*, quand les peuples *végètent.*

Enfin, ce que nous pardonnons plus difficilement à la rime, c'est d'avoir engagé M. Hugo à changer le nom de Laure, si connu de tous et si doux, en celui de *Laura :*

> Comme à Pétrarque apparaissait Laura.

Si, par un système que l'accent italien réprouve, M. Hugo a prétendu rendre à la belle Avignonaise le nom que son amant lui donnait, il aurait dû, pour être conséquent, écrire aussi *Petrarca*. Mais M. Hugo ne tient pas, et avec raison, à ce mode de transcription littérale qui n'est pas toujours le plus fidèle (1). Il n'y tient même pas toujours assez, car il change (pag. 309), comme il l'avait déjà fait dans *les Voix intérieures*, le nom d'Albert Durer en Albert Dure, ce qui est une attention pour l'oreille, mais une affreuse barbarie pour les yeux. Mieux aurait valu indiquer la prononciation par une note, comme dans la petite pièce XXII, intitulée *Guitare*, où M. Hugo n'a pas hésité à écrire *mont Falù*, destiné à rimer avec *fou*.

Malgré le petit nombre de passages où la contrainte de la rime a laissé son empreinte, M. Hugo, il faut le dire, remplit d'une manière admirable cette première et impérieuse obligation du poète. La valeur vraiment musicale qu'il a su donner à la rime lui permet d'imprimer, comme nous l'avons dit, à la marche de ses périodes une grace et une liberté singulière. Il est impossible de se montrer, dans la coupe du vers, novateur plus habile et plus fidèle en même temps aux exigences de l'oreille. Je n'ai pu découvrir dans tout le volume qu'un seul vers (page 37) dont la césure soit décidément mauvaise :

Où, mer qui vient, esprit des temps, mêlée obscure.

Aussi n'est-ce plus depuis long-temps à propos de l'enjambement ni de la césure que les adversaires de M. Hugo lui font la guerre. Toutes les objections sont dirigées contre les procédés irrespectueux et les violences que M. Hugo s'obstine, dit-on, à faire subir à la langue. On sait sur ce point avec quel emportement M. Hugo est attaqué par un certain parti littéraire qui se montre uniquement préoccupé, dans ses critiques, de la pureté du langage, et qui devrait s'en préoccuper un peu plus dans ses œuvres. Pour nous, qui n'entendons depuis long-temps parler de M. Hugo que comme du fléau de Dieu, du destructeur systématique de la syntaxe, de l'Attila de la langue

(1) Il ne faut pas croire qu'en substituant *Laura* à *Laure* on se rapproche du nom véritable. Dans les deux cas, nous altérons un peu la prononciation de la première syllabe; mais l'altération est beaucoup plus forte quand nous écrivons *Laura*, parce que nous portons forcément alors l'accent sur la finale, comme dans tous les mots de notre langue qui ne sont pas terminés par un *e* muet. D'où il suit que la forme *Laura*, identique pour les yeux à la forme originale, s'en éloigne en réalité et pour l'oreille beaucoup plus que l'ancienne forme *Laure*.

française, nous avons lu ce nouveau volume avec défiance et la plume à la main. Au milieu des plus éblouissantes beautés en tout genre, nous avons eu le sang-froid de noter tous les passages qui nous ont paru autoriser les formidables accusations portées contre le poète. Nous avons été sans pitié, et cependant cette liste d'accusation que nous allons donner telle que nous l'avons dressée, n'est ni très chargée ni très longue. Il a fallu, pour ne pas nous perdre dans ce dédale, grouper les délits sous divers chefs.

1° Images disgracieuses. Elles sont fort rares dans *les Rayons et les Ombres*. Je voudrais pourtant effacer ce vers :

Quand notre ame, en rêvant, descend dans nos entrailles.

J'en dis autant de cette strophe qui se trouve dans la première pièce. Le dernier vers surtout rappelle trop de récentes imitations de Juvénal :

Loin ces scribes au cœur sordide
Qui, dans l'ombre, ont dit sans effroi
A la corruption sordide :
Courtisane, caresse-moi !
Et qui parfois, dans leur ivresse,
Du temple où rêva leur jeunesse
Osent reprendre les chemins,
Et *leurs* faces encor fardées
Approcher les chastes idées
L'odeur de la débauche aux mains !

2° Associations de mots bizarres :

Loin de vous ces *chats* populaires.

On doute s'il faut lire *chats* ou *chants*. On n'est tiré de perplexité qu'en lisant le second vers :

Qui seront tigres quelque jour.

3° Abus du pluriel :

L'air était plein d'encens et les parcs de *verdures*.
. . . .
A quoi bon féconder *les éthers* et les ondes?
. . . .

Les *verdures* et *les éthers* sont également réprouvés par la physique et par la langue.

Les soleils m'expliquent les *roses*.

Le poète, commentant, comme il le fait ici, la création par elle-même, aurait pu dire :

Le soleil m'explique les roses;

on aurait compris; mais, en écrivant *les soleils* m'expliquent *les roses*, il donne à penser qu'il s'agit des fleurs appelées *soleils*, des tournesols.

Dans la pièce intitulée : *Cœruleum mare :*

Cherchant dans les cieux que tu règles
L'ombre de ceux que nous aimons,
Comme une troupe de grands *aigles*...

Personne n'ignore que les aigles ne volent pas par troupe; ils vivent solitaires, comme tous les oiseaux de proie.

4° Expressions équivoques. M. Hugo dit, en parlant de pauvres matelots naufragés :

Nul ne sait votre sort, *pauvres têtes perdues!*

Des têtes perdues offrent tout d'abord à l'esprit un sens fort différent du véritable.

Ce que nous avons fait tôt ou tard *nous raconte*.

L'auteur veut dire sans doute : raconte notre vie *aux autres*, et non pas *à nous*. Il faut un commentaire.

Pour flétrir nos hontes sans nombre,
Pétrone, réveillé dans l'ombre,
Saisirait son *stylet* romain...

Il ne s'agit pas ici d'un poignard, mais du *stylus*, dont les anciens se servaient pour écrire, et dont nous avons fait *style*, et non *stylet*, quoiqu'on puisse jouer sur le mot.

5° Images inexactes :

La borne du chemin...
S'est usée *en heurtant*, lorsque la nuit est sombre,
Les grands chars gémissans qui reviennent le soir.

La borne ne heurte pas les chars; c'est elle qui est heurtée. L'image est fausse.

Prairie, où quand la guerre *agitait* leurs *rivages*
Les grands lords montagnards comptaient leurs clans sauvages
Et leurs *noirs* bataillons.

Noirs! Il n'y a rien, au contraire, de plus éclatant que l'uniforme bariolé des clans écossais.

6° Répétitions. Certains mots reparaissent sans cesse. Je n'ose dire combien de fois j'ai compté le mot *pencher*. Le verbe *tordre* revient avec la même obstination fatigante, et se montre sous toutes les formes et dans toutes les acceptions, même les moins exactes, témoin ces vers :

C'est pour vous, dans ces bois, que de savantes mains
Ont mêlé les dieux grecs et les Césars romains,
Et, dans de claires eaux mirant les vases rares,
Tordu tout ce jardin en dédales bizarres.

6° Abus du verbe actif employé comme neutre.

Front pur, qui sur nos fautes *penche*.
. . . .
Puisqu'un dieu *saigne* au Calvaire.

7° Locutions insolites. *Tortionnaire*, adjectif pris comme substantif.

. . . . Pourquoi le courroucer (le poète)
Et le livrer dans l'ombre à des tortionnaires?

On ne dit pas un tortionnaire comme un incendiaire, et il y aurait peu d'avantage à le dire; le mot est bien dur.

O rêves de granit! *grottes visionnaires!*

Je ne suis pas bien sûr du sens. Je crois cependant que par *grottes visionnaires* l'auteur entend *grottes qui font apercevoir des visions*. Cette acception nouvelle n'est pas heureuse. M. Hugo a dit bien mieux ailleurs : *Ton œil visionnaire*, c'est-à-dire ton œil *sujet aux visions*.

Nul danger, nul écueil!... *Si!* l'aspic est sous l'herbe.

Si, comme particule affirmative, est de pure conversation et n'est pas entrée dans la langue écrite.

Un vase à forme étrange, *en* porcelaine bleue.

Un vase *en* porcelaine est une incorrection qu'un bon écrivain ne doit pas accréditer. A plus forte raison, ne fallait-il pas dire :

> Par une porte *en vitre*, au-dehors, l'œil *en* foule
> Apercevait. . . . .

Nous demandons bien pardon à M. Hugo et à nos lecteurs de cette trop longue chasse aux syllabes, qui nous donne quelque peu l'air de l'*auceps syllabarum*, dont se raille quelque part Cicéron. On sait d'ailleurs dans quel but spécial nous avons entrepris ce minutieux examen. Il ne nous reste qu'à recommander à ceux qui l'auront lu de ne tirer de ce commentaire que les conclusions que nous avons nous-même indiquées. Nous ne serions certes pas entré, on peut nous en croire, dans ces détails techniques, si M. Hugo n'était à nos yeux non-seulement un grand coloriste, un grand musicien, un grand poète, mais encore un très habile et très savant artiste en fait de langue, et, pourquoi ne pas dire toute notre pensée? le plus habile aujourd'hui et le plus savant de tous nos écrivains en vers. Si nous avons cru devoir étudier son œuvre la loupe à la main, c'est qu'il n'y a d'utiles études de style à faire que sur des ouvrages de premier ordre. Quel profit y aurait-il à signaler les incorrections de tous genres qui foisonnent dans les œuvres soi-disant classiques et pures des bonnes gens qui croient modestement continuer l'école de Racine? — Nous ne voudrions pas non plus que l'on conclût de la pédanterie de nos remarques que nous prétendons appliquer, sans distinction ni merci, l'inflexible égalité de la grammaire aux productions des poètes. Nous ne poussons pas si loin le radicalisme littéraire. Nous reconnaissons, au contraire, et nous proclamons volontiers les priviléges de la poésie. N'est-ce pas elle qui crée les langues et qui les orne? elle qui leur donne tout ce qui les fait vivre et plaire, l'harmonie, le nombre, les images? elle encore qui prodigue à leur déclin les dernières fleurs et les dernières graces? En retour, la poésie reste, dans de certaines limites, dame et maîtresse de la langue; et c'est justice. Elle a le droit régalien de battre monnaie; elle frappe à son effigie des mots nouveaux et de nouvelles tournures. Ces créations, heureuses ou malheureuses, ne peuvent être démonétisées par simple arrêt du vocabulaire ou protestation de la syntaxe. On ne peut sans barbarie appliquer aux poètes, ces rois de l'intelligence, le niveau de la grammaire commune, sous lequel nous devons tous courber la tête, nous autres simples mortels. Est-ce à dire que la langue de la poésie

ne soit soumise à aucune règle? Non, sans doute. Il y a au-dessus d'elle, si élevée qu'elle soit, les grandes et suprêmes lois, qui constituent la philosophie du langage et dominent la poésie elle-même. Ces lois, bases éternelles de la pensée et de la parole, portent heureusement en elles un cachet irrécusable de généralité et d'évidence. Le peuple est le juge suprême de leur observation. De ces lois, les deux plus importantes sont la clarté et l'analogie. Boileau lui-même a entrevu les deux degrés de juridiction que je signale, quand il a dit :

Et de l'art même apprend à franchir ses limites.

Grand critique et grand poète, il a compris qu'au-delà de la règle commune, il y a une autre règle, et que le code qui régit la langue faite ne peut régir en même temps cette seconde langue, qui est toujours à faire, toujours à recommencer, la langue poétique. — On voit quels principes nous ont guidé dans l'examen dont nous avons donné plus haut le résultat. Le petit nombre d'objections que nous avons dû élever sur cet ensemble d'environ trois mille vers, est un hommage implicite que nous avons rendu à la perfection du reste.

CHARLES MAGNIN.

MARIE D'ENAMBUC.

—

DERNIÈRE PARTIE.[1]

III.

Le soleil venait de disparaître derrière une barre de nuages noirs et déchirés, dont les fantastiques découpures s'allongeaient comme des ombres de géans dans l'azur assombri du ciel. La limite extrême de l'horizon était marquée par une ligne d'un rouge enflammé, présage certain d'un ouragan. Bien que l'air fût très calme, la mer brisait avec violence contre les murailles du fort Saint-Pierre; on eût dit que quelque tempête sous-marine grondait dans les abîmes et soulevait les flots. La plage était déserte, on n'entendait plus le chant monotone des esclaves employés aux travaux de la rade, ni la voix rauque des matelots, ni les cris joyeux des enfans qui, lorsque le temps était beau, venaient nager le soir dans les eaux tièdes et profondes, sans souci des requins dont les bandes voraces s'approchent parfois de ces parages. Quelques lumières brillaient au loin le long de la côte, semblables à des étoiles rouges au-dessus desquelles se

(1) Voyez la livraison du 15 mai.

levaient les étoiles plus pâles du ciel; tout était calme et muet, hors la mer, dont les vagues irritées battaient le rivage avec un bruit sinistre.

Mme d'Enambuc était accoudée à l'une des fenêtres du fort, et son regard errait avec une morne distraction sur l'horizon immense, éclairé par les mourantes lueurs du jour. Le docteur Janson, debout derrière elle, avait l'air absorbé d'un homme qui songe à la solution de quelque problème.

Les appartemens du fort Saint-Pierre étaient meublés, comme l'habitation des Mornes, avec un luxe splendide et plein de contrastes. La salle d'audience, où était en ce moment Mme d'Enambuc, n'offrait nulle recherche élégante dans sa décoration : tout y était d'un style simple, riche et sévère; aucune tenture ne cachait les murs, et il n'y avait point de vitres aux fenêtres devant lesquelles s'abaissaient des stores en satin blanc bariolés de peintures chinoises; un tapis des Indes couvrait la table surchargée de lettres et de papiers comme celle d'un secrétaire d'état. Le portrait en pied du général, suspendu en face de la porte, était surmonté d'une espèce de dais; il avait pour pendant un trophée d'armes formé avec le casque, les gantelets et l'épée du défunt, et au-dessus duquel était déployé le drapeau fleurdelisé que son guidon portait devant lui les jours de combat. Les fenêtres de cette vaste salle s'ouvraient sur des fortifications dont la mer baignait le pied; même par un temps calme, on y entendait le bruit sourd et incessant des vagues, et la vue attristée ne rencontrait d'autre horizon que l'espace infini où se confondaient le ciel et les flots.

Mme d'Enambuc quitta lentement la fenêtre, et s'assit devant le portrait du général. Le docteur vint près d'elle, et, lui prenant le bras, il appuya ses deux doigts sur le pouls, qui vibrait avec une violence inégale. Au bout d'un moment, Marie retira sa main en secouant faiblement la tête; le docteur réfléchit un peu, puis il dit tout à coup :

— Vous êtes malade, je le vois bien, madame; mais qu'avez-vous? je n'en sais rien.

— Ce que j'ai, docteur? répondit-elle d'une voix brève; je souffre, je me consume, je me meurs!

— Je le vois bien, répéta le médecin en la regardant en face; mais pourquoi?

— Parce que j'ai subi des épreuves au-dessus des forces humaines, parce que j'ai tout perdu, parce que je suis ici loin de tous les miens,

sans conseils, sans appui, et qu'une responsabilité terrible pèse sur moi.

Le docteur hocha la tête, et, après un moment de silence, il dit avec une sorte d'hésitation :

— Le comte de Loinvilliers a votre confiance.

— Non, docteur, non, répondit froidement Mme d'Enambuc, et sans le souvenir du général, sans ses dernières volontés, que je respecte comme celles de Dieu même, le comte n'aurait jamais pris ici tant d'autorité; c'est un homme hautain, vindicatif, plein de sourdes passions; je me méfie de lui.

— Il vous est dévoué pourtant, dit le docteur en regardant fixement Mme d'Enambuc; il vous est dévoué à la vie et à la mort : n'en avez-vous pas eu la preuve?

— Il m'a sauvé la vie au péril de la sienne, répondit-elle sourdement; je m'en souviens.

— Il y a eu hier un an que le général a passé de ce monde à une meilleure vie, reprit le docteur, et, depuis ce jour, le comte de Loinvilliers vous sert avec beaucoup de zèle et de dévouement; je ne puis comprendre, madame, ce qui vous porte à douter de sa loyauté. Que craignez-vous donc de lui?

— Son amour, répondit Mme d'Enambuc.

— Ah! murmura le docteur étonné, il vous en a parlé déjà!

— Non, répondit Marie en passant la main sur sa robe de taffetas noir, il n'a pas encore osé.

— Mais votre deuil finit aujourd'hui, madame, et, selon l'usage, toute votre maison l'a déjà quitté.

— Je le porterai là encore long-temps, murmura Mme d'Enambuc en serrant ses mains jointes contre son cœur, et en jetant un mélancolique regard sur le portrait du général. Hélas! si celui que nous avons perdu existait encore, je n'éprouverais pas tant de troubles et de tourmens! Je vivais calme et heureuse près de lui; l'affection sainte et dévouée que je lui portais avait éloigné de moi toute peine; et maintenant, mon Dieu, que je souffre!

Le docteur ne comprit rien à cette espèce de confidence qui s'échappait d'une ame dévorée par ses souvenirs et ses regrets; il pensa tout simplement que Mme d'Enambuc était épouvantée de l'influence que le comte avait su prendre dans les affaires, et des prétentions qu'il concevait peut-être. La position ne lui semblait pourtant ni fort embarrassante, ni fort périlleuse.

— Eh bien! madame, dit-il après réflexion, quand même le comte

aurait conçu des espérances, quand même il oserait les manifester, pourquoi cette déclaration vous mettrait-elle dans un si grand souci?

— Parce qu'alors il faudra lutter contre cet homme et choisir entre son amour ou sa haine. Allez, docteur, je le connais bien, il ne pardonnera pas un refus.

— Vous êtes donc décidée à refuser? interrompit le médecin avec inquiétude. Ah! madame, comprenez-vous bien toutes les conséquences?...

— Oui, car je sais tout ce qui se passe, répondit froidement Mme d'Enambuc; je sais que mon autorité a des ennemis qui l'attaquent sourdement et qui tâchent d'amener une révolte; je sais que M. de Loinvilliers se croit nécessaire pour contenir ces turbulences. C'est par ce motif qu'il s'est peu à peu entouré d'une milice à lui, de ce qu'on appelle sa garde espagnole : une poignée d'aventuriers! Il y a long-temps que je vois toutes ces menées.

— Et pourtant vous n'avez pas pu les empêcher. A qui vous fier pour combattre l'influence du comte?

— Quelqu'un viendra peut-être! dit Mme d'Enambuc en jetant un long regard du côté de la mer.

— Ah! quelqu'un que vous attendez? dit le docteur étonné.

— Quelqu'un que j'attends depuis long-temps, répondit Marie. Oui, docteur, il y a au monde un homme dont la loyauté, le dévouement me sont bien connus, un homme dont toute la vie a été le plus noble exemple de courage et de fidélité. Je lui ai fait connaître ma position; et, s'il n'est pas mort, il viendra.

— Dieu veuille que ce soit bientôt, s'écria le docteur de plus en plus étonné.

— Oui, il viendra, dit Marie avec confiance. Puis, retombant tout à coup dans les craintes, les affreuses perplexités de cette longue attente, elle murmura avec un sombre abattement : Mais s'il était mort?

Il y eut un silence; puis le docteur reprit :

— Depuis long-temps j'avais deviné les sentimens de M. de Loinvilliers; il vous aime, madame, il vous aime d'un amour emporté, jaloux.

— Je l'ai compris à l'espèce de haine qu'il a pour mon fils, dit amèrement Mme d'Enambuc; pauvre enfant! ma tendresse pour lui irrite M. de Loinvilliers. Cet amour de mère, pur et saint comme celui que nous portons à Dieu, inspire à cet homme une sourde jalousie. Il se réjouit quand il songe à la douleur qui va me frapper. Hélas! le

jour approche où il faudra me séparer de mon fils et l'envoyer en France.

— L'expresse volonté du général fut qu'il serait élevé par les révérends pères oratoriens de Paris.

— Cette volonté sera accomplie, docteur, dit Mme d'Enambuc avec une douloureuse résignation. C'est la plus grande preuve que je puisse donner de ma soumission à celui à qui durant sa vie je n'ai jamais désobéi. Cher enfant! bientôt il traversera cette mer immense, je verrai d'ici disparaître la voile du vaisseau qui l'emmènera!

A ces mots, sa voix se brisa, et elle tourna son visage couvert de larmes vers la fenêtre au-dessous de laquelle on entendait battre les vagues.

— Ma science ne peut rien contre un mal causé par de telles peines, murmura le docteur découragé. Madame, tant que vous serez sous l'influence de toutes ces pensées, la fièvre ne vous quittera pas. Il faudrait pourtant tâcher de guérir. Je suis convaincu que le mouvement d'un voyage, l'air frais des montagnes, vous seraient salutaires. Vous seriez distraite d'ailleurs par l'aspect d'objets nouveaux, et vous laisseriez ici une partie de vos soucis. Il serait vraiment temps d'entreprendre la tournée que vous aviez projetée dans les différens quartiers de l'île.

— J'y songe, répondit Marie; vous m'accompagnerez, docteur. Je veux aller visiter nos nouvelles possessions à la pointe de Vauclain.

— Ce voyage ne présente plus maintenant aucun danger, reprit le docteur après un moment de silence; pas un seul Caraïbe ne se montrera sur votre chemin; M. de Loinvilliers vous a délivrée à tout jamais de ces terribles ennemis.

— Il est vrai, dit Mme d'Enambuc d'une voix altérée, le comte a exercé contre ces malheureux de terribles représailles, il les a exterminés! Que de sang répandu, mon Dieu! Tous les jours, dans mes prières, je me souviens de ces pauvres idolâtres que j'avais espéré voir un jour convertis à notre foi.

— Ainsi vous partirez pour le Vauclain; vous partirez bientôt, madame?

— Oui, bientôt, docteur, répondit-elle pensive, en retournant s'accouder à la fenêtre.

La nuit était venue, et le ciel, sombre comme la mer, se couvrait de nuages qui laissaient à peine entrevoir quelques étoiles. Les candelabres allumés dans les appartemens du fort répandaient de vives clartés au milieu des ténèbres de cette nuit orageuse, et chaque fe-

nêtre formait comme un grand cadre lumineux dont les reflets étincelaient dans l'écume blanche des vagues. Il n'y avait dans la vaste pièce qui précédait la salle d'audience qu'un esclave faisant fonction d'huissier; mais quelques dames et les officiers de la maison de Mme d'Enambuc jouaient aux cartes dans le premier salon en attendant le souper.

— Madame, dit respectueusement le médecin en se rapprochant de Marie, sans doute on vous attend...

— Encore un moment de solitude et de liberté, interrompit-elle d'une voix plaintive; depuis mon lever je suis entourée, obsédée... Hélas! on a raison de m'appeler la petite reine; je subis l'esclavage du trône.

— Votre santé, madame, peut servir quelquefois d'excuse pour vous dispenser de ces devoirs fatigans.

— Oui, c'est vrai, docteur; je suis fatiguée, je souffre; d'ici à l'heure du souper je ne verrai personne et ne m'occuperai d'aucune affaire; c'est votre ordonnance, n'est-ce pas?

— M. le comte de Loinvilliers! cria l'esclave en poussant les deux battans de la porte.

— Il est mon lieutenant-général, et il a le droit d'entrer ici à toute heure, dit amèrement Mme d'Enambuc; il faut le recevoir et l'écouter. Allez, docteur; dans un quart d'heure, je serai au salon.

Le bougeoir couvert d'un abat-jour que Palida venait de poser sur la table ne répandait qu'une faible clarté qui se projetait tout entière sur les brillantes rosaces du tapis, et laissait dans une demi-obscurité le reste de la salle. Mme d'Enambuc s'était rassise; d'une main, elle fouillait avec distraction les papiers amoncelés sur la table; son autre main, serrée contre la poitrine, semblait chercher à étouffer quelque pénible émotion. Son visage était calme pourtant, et elle répondit au salut de M. de Loinvilliers avec un sang-froid qui ne laissait deviner ni mécontentement, ni crainte, ni embarras. Le comte s'approcha avec cet air grave et impassible que l'habitude de contenir toutes ses impressions avait donné à sa physionomie. Au premier abord, Mme d'Enambuc put croire que cette fois encore elle éviterait l'explication qu'elle avait prévue, et que son lieutenant-général n'avait à lui parler que des affaires de son gouvernement. Alors elle osa lever les yeux sur cet homme dont elle redoutait également l'amour et la haine, et elle lui dit d'une voix faible :

— Eh bien! monsieur, que se passe-t-il aujourd'hui? Avez-vous des nouvelles de France? Signale-t-on quelque navire?

— Rien, madame, répondit M. de Loinvilliers; la mer est fort grosse, tout annonce un mauvais temps, et aucun vaisseau n'oserait s'approcher de la côte. Ceux qui étaient au mouillage sont allés se mettre à l'abri dans la baie du Fort-Royal.

— C'est bien, monsieur. J'espère que nous n'aurons cette nuit aucun sinistre ni sur mer, ni sur terre. Les habitans doivent avoir, comme les marins, pris leurs précautions contre l'ouragan.

— Les colons sont en général d'une si grande insouciance, qu'il faut prendre pour eux les mesures de sûreté. Il y a le long de la côte quelques maisons exposées à la violence des eaux, où je pense qu'il ne serait pas prudent de dormir cette nuit; j'ai envoyé l'ordre d'en faire sortir tous les habitans et de leur annoncer qu'ils trouveraient ici un asile jusqu'à demain.

— Et les nègres, monsieur?

— Les nègres? Je ne me suis pas occupé d'eux; leurs maîtres en feront ce qu'ils voudront. J'ai dû songer à la sûreté des habitans, et non à la conservation de leurs propriétés. Votre sollicitude, madame, ne doit pas s'étendre jusque-là; c'est à eux de mettre à couvert leurs marchandises et leurs esclaves, et de faire en sorte que la mer ne les balaie pas cette nuit dans les magasins.

— Mais, monsieur, où voulez-vous qu'ils envoient leurs nègres? interrompit Mme d'Enambuc; en rase campagne sans doute? C'est la dernière marchandise qu'on songera à mettre à couvert, parce qu'elle n'a pas à redouter les mêmes avaries qu'une couffe de sucre ou une caisse d'indigo. Après avoir travaillé par le mauvais temps, les nègres iront dormir sous les murailles du fort, sans abri contre le vent et la pluie? Je ne le veux pas. Le sort de ces malheureux devient plus rude de jour en jour. Je regarde comme un des devoirs de ma position de les protéger, de les secourir. Cette nuit, monsieur, eux aussi trouveront ici un asile.

Cette commisération et cette humanité envers la race noire n'étaient point du tout dans les idées de M. de Loinvilliers. Né et élevé en Amérique, il avait les inflexibles préjugés des créoles, et un nègre était pour lui un animal domestique; il le voyait du même œil que son chien ou son cheval. Cette fois pourtant il n'essaya pas de combattre les généreuses dispositions de Mme d'Enambuc; et, prenant la plume pour écrire l'ordre qu'elle venait de donner, il lui dit seulement avec un sang-froid où perçait quelque ironie:

— Votre charité, madame, s'étendra-t-elle jusqu'aux engagés?

— Sans doute, répondit-elle vivement; les malheureux! ils sont

encore plus à plaindre que les esclaves, bien qu'ils soient de race blanche comme nous!

Ceci était littéralement vrai. Ceux qu'aux Antilles on appelait engagés étaient de pauvres aventuriers qui, n'ayant aucune ressource, payaient leur passage aux îles en aliénant trois années de leur liberté. La compagnie des Indes occidentales faisait activement ce monstrueux trafic, et les vaisseaux transportaient incessamment aux colonies des centaines de malheureux, attirés dans l'espoir de faire fortune après qu'ils seraient sortis de cet esclavage temporaire. Tant que durait leur engagement, ils étaient plus à plaindre que les noirs; le maître qui avait acheté trois années de leur vie les ménageait moins que ses esclaves; car il lui importait peu qu'au jour de leur émancipation leur santé fût entièrement ruinée, et qu'ils mourussent des suites de leurs souffrances. Le colon propriétaire n'avait nul compte à rendre des moyens qu'il employait pour contraindre ses engagés au travail et à l'obéissance; il leur infligeait les mêmes châtimens qu'à ses nègres; les paresseux et les rebelles passaient aux quatre piquets, et on ne leur épargnait pas le cachot; aussi la mortalité était-elle effrayante sur les habitations cultivées par les individus placés dans cette condition mixte, plus dure et plus misérable que la servitude absolue. Cependant le préjugé mettait l'engagé bien au-dessus de l'esclave. Celui qui survivait aux effroyables épreuves de ses premières années faisait souvent une fortune rapide et parvenait à une bonne position sociale, tandis que le nègre affranchi ne pouvait jamais effacer son origine ni racheter la bassesse de sa première condition. Du reste, le sort des gens qui passaient aux îles était généralement à la merci du pouvoir le plus arbitraire. Tout homme qui en débarquant ne pouvait justifier de certains moyens d'existence était considéré comme engagé de droit et livré immédiatement à un maître. Cet état de choses enfantait une foule d'iniquités épouvantables, auxquelles une législation spéciale ne porta remède qu'environ cinquante ans après l'établissement des premiers colons aux Antilles françaises.

Le comte de Loinvilliers écrivit deux lignes, et agita d'une main impatiente la sonnette posée sur la table. Aussitôt la figure noire et muette d'un esclave parut à la porte. Le comte lui remit la lettre; puis, revenant vers Marie, il lui dit avec une espèce de sourire :

— Maintenant, madame, vous voilà tranquille sur le sort de ceux que votre bonté protége; le sort de ces misérables vous a un moment inquiété; c'est, en vérité, plus d'honneur et de bonheur qu'ils ne méritent. Les engagés sont en général des gens de sac et de corde,

des bandits chargés de méfaits qui, ne pouvant plus vivre en France sous peine de la hart, viennent s'abattre sur nos colonies. La plupart du temps on ne sait ce qu'ils sont ni d'où ils viennent; ils ont toujours mille contes à débiter sur leur origine, et pas un bon papier pour prouver ce qu'ils avancent. Heureusement on fait ici justice de ces vagabonds, et le fouet d'un commandeur les range mieux à l'ordre que le bâton d'un garde-chiourme.

— Oui, monsieur, répondit Mme d'Enambuc avec une gravité triste, il faut que justice se fasse, mais justice pour tous. Dans certains cas, les engagés et même les esclaves peuvent recourir à mon autorité; je dois les défendre s'ils sont trop durement opprimés par leurs maîtres, et je ne dénierai à aucun d'entre eux ma protection.

— Jusqu'ici, madame, pas un n'y a eu recours, dit froidement le comte.

Mme d'Enambuc le regarda en face et répondit :

— Qui sait? je suis certaine que tous ceux qui ont recours à ma justice n'arrivent pas jusqu'à moi.

Le sourire qui errait sur les lèvres du comte s'effaça; d'un coup d'œil inquiet et rapide, il observa Marie : elle était sérieuse et triste; mais rien dans sa physionomie ne décelait une arrière-pensée, ni un ressentiment caché. L'espèce de crainte qui avait frappé Loinvilliers s'évanouit, et il répondit avec tranquillité :

— Toutes les demandes et réclamations écrites vous sont remises, madame; vous dictez les réponses et les signez de votre main : en vérité, vous ne pouvez faire davantage, à moins toutefois d'aller, comme le roi saint Louis, vous asseoir en plein champ sous un arbre pour écouter les plaintes de vos sujets, et rendre la justice.

— Je le devrais peut-être, pour empêcher les iniquités qui se commettent en mon nom, répliqua-t-elle d'un ton bref et en se levant.

Loinvilliers tressaillit intérieurement, et, pour la seconde fois, il interrogea la physionomie de Mme d'Enambuc avec une sorte d'anxiété.

— Monsieur le comte, reprit-elle avec l'air de calme tristesse qui lui était habituel, les affaires sont finies pour aujourd'hui; je vais passer au salon.

— Un moment encore, je vous en supplie, madame, répondit Loinvilliers d'une voix grave et avec une émotion qu'il ne put entièrement contenir; c'est pour moi personnellement que je réclame cette audience.

Mme d'Enambuc avait pâli légèrement en entendant ces paroles,

mais le courage lui revint promptement, et elle attendit de sang-froid cette explication qu'elle prévoyait et qu'elle redoutait depuis si long-temps.

— Achevez, monsieur, répondit-elle d'une voix assurée et en se rasseyant en face du comte; je suis prête à vous entendre.

M. de Loinvilliers ne se faisait pas illusion sur les sentimens de Marie à son égard : il savait que cette femme pour laquelle il avait un amour violent, capable de tout, le voyait avec une sourde aversion; il savait qu'elle le redoutait, et que, pour se soustraire à son influence, elle avait appelé à son secours un autre homme qu'elle aimait peut-être: mais il savait aussi comment il s'était délivré de ce rival, et il comptait sur l'ascendant de sa position, pour vaincre la résistance inexorable qu'il prévoyait.

— Madame, reprit-il en s'asseyant à côté de Marie, qui, froide, immobile et le regard baissé, semblait recueillie dans une morne attention, je suis venu ici ce soir pour vous déclarer des choses que de rigoureuses convenances me défendaient de vous dire un jour plus tôt. Dans la situation où se trouve mon ame, Dieu sait ce que m'a coûté cette année de silence! mais le moment est enfin venu où je puis réclamer les droits que m'a légués celui dont toutes les volontés ont été sacrées pour vous.

— Quels droits, monsieur, et que voulez-vous dire? interrompit Marie avec un étonnement plein d'effroi et un geste de doute; Dieu m'est témoin que je n'ai fait aucune promesse.

— Je le sais, madame; aussi n'est-ce pas une parole donnée par vous que je viens réclamer : je viens vous dire ce qui s'est passé il y a un an, lorsque le général me fit venir près de son lit de mort. Vous rappelez-vous, madame, cette chambre où l'on n'entendait que des pleurs et des sanglots, cette place où vous étiez assise, et où il me semble vous voir encore pâle, défaillante, les yeux fermés, immobile comme une morte?... Moi aussi, j'étais là; le général touchait à son dernier moment; il me tendit la main, et il me dit : Loinvilliers, vous gouvernerez pendant la minorité de mon fils, vous lui conserverez son héritage, et quelque jour vous épouserez ma veuve.

— Monsieur le comte! s'écria Mme d'Enambuc en se dressant et en se tournant avec véhémence vers le portrait du général; monsieur le comte, Dieu vous entend!

— Dieu et celui dont voici l'image vénérée, répondit Loinvilliers en se tournant aussi vers le portrait, qui semblait abaisser sur eux son regard immobile. Aucun témoin n'a entendu ce que je viens de vous

dire; mais, sur ma foi de chrétien, sur mon honneur de gentilhomme, je jure que c'est la vérité : n'est-ce point assez pour que vous n'en doutiez plus, madame?

— Je vous crois, monsieur, murmura-t-elle d'une voix éteinte et sans détourner du portrait de M. d'Enambuc son regard fixe et sans larmes; je vous crois. Seigneur mon Dieu, celui qui fut juste et sage entre tous s'est donc une fois trompé!

Loinvilliers devina ces derniers mots plutôt qu'il ne les entendit; un sourire amer plissa ses lèvres, et son œil étincela sous ses larges sourcils; pourtant il sut se contenir encore, et il dit avec calme :

— Tant que votre deuil a duré, madame, j'ai dû me taire et ne vous faire connaître mes sentimens et mes espérances que par mes actions. Vous avez pu cependant me comprendre, et voir le but auquel j'aspirais.

— Oui, monsieur, interrompit-elle sourdement; j'avais prévu que bientôt il faudrait choisir et voir en vous mon second mari ou mon ennemi mortel.

Loinvilliers fit un mouvement, puis il reprit avec le même sang-froid : Vous savez ma naissance et ma fortune, madame; ni l'une ni l'autre ne sont au-dessous de l'honneur que j'ambitionne, et dont celui qui fut votre époux m'a jugé digne; vous savez maintenant sa dernière volonté, et les droits qu'il m'a légués : j'attends votre réponse.

— Avant de vous la faire connaître, j'ai besoin de me recueillir et de prier Dieu, dit Marie en se levant; demain, monsieur, oui, demain, vous saurez ma résolution.

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent qui devait laisser peu d'espoir à Loinvilliers; pourtant il ne témoigna ni dépit ni découragement, et ce fut d'un air de tranquille satisfaction qu'il offrit la main à Mme d'Enambuc pour passer au salon où l'attendait sa petite cour.

IV.

Deux heures plus tard, Marie rentrait dans sa chambre à coucher, appuyée au bras du docteur Janson, et suivie d'une douzaine d'esclaves qu'elle congédia aussitôt. Palida seule resta assise sur le seuil de la porte.

— Mon Dieu, que je souffre! dit Mme d'Enambuc en se laissant

aller sur le vaste fauteuil de bambou placé au pied de son lit; il y a dans l'air comme une humidité brûlante qui me pénètre et me donne la fièvre.

— Une fièvre d'inquiétude et de chagrin, murmura le docteur en posant ses longs doigts osseux sur le bras de la jeune femme, qui renversa sa tête pâle sur le dossier du fauteuil.

Tout était silencieux dans les vastes appartemens du fort; mais, au dehors, l'orage grondait avec une horrible furie, la mer brisait avec un bruit rauque et profond contre les murailles, et ses vagues écumeuses formaient comme une nappe immense qui déroulait incessamment ses plis d'un blanc argenté au milieu des ténèbres de cette lugubre nuit.

Mme d'Enambuc prêta un moment l'oreille à ce tumulte des élémens, et dit avec un long soupir : Heureusement, aucune créature humaine n'est en péril sur cette mer terrible; les pauvres gens qui ont leurs habitations sur la côte sont en sûreté ici. Quand le beau temps reviendra, nous n'aurons aucun malheur irréparable à déplorer; mais que cette nuit va me paraître longue, Jésus mon Dieu! je ne dormirai pas.

— Essayez quelques gouttes de ceci, dit le bon docteur en offrant à Mme d'Enambuc une tasse posée près d'elle sur un plateau d'argent; vous savez que cette potion calmante vous a procuré parfois un peu de sommeil.

Elle but quelques gorgées avec docilité; puis, repoussant la tasse, elle murmura :

— Je ne sais ce qui se passe en moi; j'ai comme le pressentiment de quelque malheur, mon esprit est troublé de mille chimères, le cœur me bat comme si j'étais près d'un grand danger... J'ai peur, docteur; je vous en supplie, restez près de moi.

— Je ne vous quitte pas, répondit-il avec une affectueuse sollicitude; allons, madame, reprenez courage, rappelez la fermeté de votre ame, vous en aurez besoin dans les circonstances difficiles où vous vous trouvez; c'est aux dangers réels et présens qui vous menacent, qu'il faut songer. J'ai pris sur moi de faire avertir le père Du Tertre; il va venir; vous avez toute confiance en lui.

— Oui, c'est un homme pieux et plein de lumières; ses exhortations m'ont souvent consolée; il connaît les peines secrètes et profondes de mon ame; il m'aidera à sortir de ces perplexités, de ces anxiétés cruelles. Ses paroles rassureront ma conscience et me donneront la force et l'espoir en Dieu qui sont près de me manquer;

soyez tous deux mes conseillers. Montrez-moi la justice, la vérité, mon devoir, car ma tête se perd, et je doute de moi-même.

Le docteur serra silencieusement la main que lui tendait Mme d'Enambuc. La jeune femme se souleva lentement, et fit le tour de la chambre d'un pas faible et inégal. L'agitation de son esprit lui donnait ce besoin de mouvement auquel ses forces suffisaient à peine. En passant devant un miroir, elle s'arrêta et dit avec un faible sourire : Jésus! j'ai l'air d'une morte.

En effet, elle n'était plus cette belle Marie si brillante naguère de vie et de fraîcheur. L'expression radieuse et sereine de sa physionomie était effacée par une sombre langueur; une blancheur uniforme avait éteint ses joues où remontait par moment un fugitif incarnat; son regard seul avait encore toute sa puissance, il éclatait encore plus doux, plus fier, plus pénétrant sous ses longues paupières brunes. Tout à coup Marie tourna la tête vers la fenêtre avec une sorte de tressaillement.

— Docteur, avez-vous entendu? dit-elle, la sentinelle a crié qui vive dans la grande cour.

— C'est sans doute en voyant venir le père Du Tertre qui se rend ici, répondit le médecin.

— Comment le père Du Tertre n'a-t-il pas préféré passer par les salles basses? objecta Mme d'Enambuc; il fait mauvais traverser la cour avec un temps pareil.

A ces mots, elle s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. La pluie tombait à torrens d'un ciel sombre et déchiré par de rares éclairs; une lanterne accrochée devant la porte projetait sa lueur sur la sentinelle qui parcourait d'un pas égal l'espace assigné à sa faction. Une obscurité complète régnait dans la vaste cour qui séparait la chapelle des appartemens du fort; mais, au fond de ces ténèbres, brillait une lueur rougeâtre dont le reflet éclairait en plein une porte cintrée.

— Il y a du monde dans la chapelle, dit Mme d'Enambuc avec étonnement; on vient d'en ouvrir la porte, et j'y vois de la lumière.

Elle regarda encore, le front appuyé à la fenêtre dont le châssis était garni de larges plaques d'écaille transparente.

— Il est minuit, dit le médecin; c'est l'heure à laquelle le père Du Tertre se lève pour dire les matines; peut-être a-t-il voulu cette nuit faire ses dévotions dans la chapelle.

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit tout-à-fait, et un homme s'arrêta sur le seuil; sa haute taille se découpa comme une

noire silhouette sur un fond lumineux, et il resta là une minute, le bras appuyé contre le chambranle de pierre, dans l'attitude d'une pénible fatigue.

— Oh! mon Dieu, murmura Marie en frissonnant, cette ombre ressemble à quelqu'un! je reconnais sa taille, sa chevelure... Est-ce Maubray, mon Dieu?

En ce moment, la porte de la chapelle se referma, tout disparut, et le regard éperdu de Marie resta plongé dans les ténèbres.

— Voici sa révérence, dit le médecin en prenant doucement le bras de Mme d'Enambuc pour la ramener à sa place.

Le père Du Tertre entra. C'était un vieux moine jacobin d'un esprit droit, ferme et plein d'expérience. Depuis dix ans, il était missionnaire dans les colonies, et il avait acquis, dans ces difficiles fonctions, une haute réputation et beaucoup d'influence.

— Mon père, dit Mme d'Enambuc d'une voix fort émue et en allant au-devant de lui, savez-vous qu'il y a du monde dans la chapelle?

— Je le sais, madame, répondit-il en souriant; vous avez donné, pour cette nuit, l'hospitalité à tant de gens, qu'on ne savait plus où les loger. Les magasins, les salles basses étaient encombrés, car on a apporté ici beaucoup de marchandises. Quand les colons et leurs denrées ont été à l'abri, il ne s'est plus trouvé de place pour les esclaves ni pour les engagés. Alors j'ai pris sur moi de conseiller à votre capitaine des gardes d'envoyer les noirs coucher à l'écurie avec les chevaux, et j'ai emmené les blancs dans la chapelle, d'où j'ai retiré le très saint Sacrement; elle sera leur dortoir pour cette nuit: n'est-il pas juste que ceux qui sont sans abri aillent dormir dans la maison de Dieu?

— Ce sont les engagés qui passent la nuit là-bas? murmura Mme d'Enambuc, dont le visage redevint calme et qui sentit subitement s'apaiser les battemens de son cœur; c'était une vision. Hélas! cette image est sans cesse devant mes yeux!

Il y eut un moment de silence; puis Mme d'Enambuc reprit :

— Mon père, j'ai besoin de vos conseils; vous m'avez soutenue et guidée dans les momens les plus pénibles de ma vie; aidez-moi dans cette nouvelle épreuve. Mon père, ce que j'avais craint est arrivé.

Alors elle raconta son entrevue avec le comte de Loinvilliers, et les propositions de mariage auxquelles, le lendemain, elle était déterminée à répondre par un refus.

— Mon père, dit-elle en finissant, je suis convaincue que M. de Loinvilliers a dit la vérité; mais ma conscience ne me fait pas un de-

voir d'obéir à cette dernière et terrible volonté... Celui qui est au ciel et qui voit le fond de mon ame ne me condamnera pas.

— Ma fille, répondit le père Du Tertre d'une voix grave et triste, ceci n'est point un cas de conscience; devant Dieu, vous êtes libre; mais le comte de Loinvilliers soumettra votre volonté par la loi du plus fort. Il sait bien comment vous contraindre à ce mariage. Vous ne connaissez pas entièrement ce qui se passe ici et le péril où vous êtes. Il y a un parti contre vous dans la colonie, un parti redoutable, composé des petites gens, qui partout sont les plus nombreux et les plus remuans. Qu'importe que les capitaines de paroisse vous soient dévoués si leurs milices sont prêtes à se révolter contre votre autorité? Tous ces mutins redoutent le comte de Loinvilliers et ceux qu'ils appellent sa garde espagnole. Ils redoutent aussi beaucoup le baron Loinvilliers de Poincy, gouverneur de Saint-Christophe, qui pourrait, au besoin, envoyer à son neveu une ou deux barques armées en guerre pour les réduire. C'est ce qui a arrêté jusqu'ici toute tentative de sédition; on se souvient de la manière dont le comte vous a vengée des peaux rouges, et l'on est convaincu qu'il ne pardonnerait pas plus à des chrétiens qu'à des idolâtres. Mais le jour où il cesserait d'être votre lieutenant-général, le jour où il se retirerait de votre service, ce jour-là, madame, vous verriez votre autorité méconnue, attaquée ouvertement, et peut-être seriez-vous forcée de résigner vos pouvoirs...

— Jamais, mon père, jamais, interrompit-elle avec véhémence; nulle force humaine ne saurait me contraindre à abandonner les droits de mon fils. Je ne quitterai pas ma place, tant que le roi laissera entre mes mains ce pouvoir dont les soucis me tuent.

— Madame, dit le médecin, vous m'avez manifesté tantôt un espoir : si vous pouviez opposer quelqu'un à M. de Loinvilliers, si vous vous aidiez d'un homme ferme, courageux, habile comme lui, il y aurait moyen de le réduire.

— Oui, si Maubray venait! murmura Mme d'Enambuc avec un accent indicible de découragement, de douleur, d'ardente impatience; mais il n'arrive pas.

Apparemment le père Du Tertre savait tout ce que l'ame de Marie renfermait d'incertitudes, de frayeurs, d'inutiles espérances, car il lui répondit en secouant tristement la tête :

— Il n'y a plus d'espoir maintenant. Depuis six mois, parti de Saint-Domingue pour venir ici sur un bâtiment dont on n'a plus eu de nouvelles, il faut prier Dieu pour le repos de son ame.

Mme d'Enambuc frissonna; ce mot la frappait subitement d'une affreuse certitude.

— Oui, dit-elle en baissant la tête comme pour se soumettre à la volonté de Dieu, tout est fini.

Le moine recommença alors à lui représenter le péril de sa situation et les avantages immenses de son mariage avec le comte de Loinvilliers. Le médecin se joignit au confesseur, et tous deux, pénétrés des mêmes craintes, donnèrent les mêmes conseils. La malheureuse femme résista long-temps; enfin, épouvantée, vaincue, elle promit de ne pas éloigner le comte par un refus définitif, et même de lui laisser des espérances. Ses conseillers ne la quittèrent que bien avant dans la nuit. En sortant, le moine dit au docteur Janson :

— Béni soit Dieu, qui nous a inspiré les paroles qui pouvaient convaincre madame! La détermination qu'elle vient de prendre sauve l'héritage de son fils et assure la tranquillité de la colonie.

— Oui, mon père; mais peut-être lui coûtera-t-elle la vie, répondit le médecin.

Vers le matin, le vent tomba subitement, les nuages amoncelés se déchirèrent et laissèrent voir la face radieuse du soleil levant. Bientôt le ciel montra son azur limpide, nul souffle ne troubla les airs; mais la mer sombre et irritée brisait encore ses montagnes d'eau contre la grève. Les habitations avaient peu souffert dans l'intérieur des terres : les champs de cannes verdoyaient encore, les bouquets de bananiers dressaient toujours leurs longues feuilles d'un vert glauque sur le toit de paille des cases à nègres; mais la violence des eaux avait couvert la côte de débris.

Dès que le jour parut, un certain tumulte annonça le départ de ceux qui avaient trouvé un abri dans le fort. Mme d'Enambuc sommeillait accablée, pourtant elle entendit ce bruit confus de pas et de voix.

— Palida, dit-elle en se soulevant, Palida!

L'esclave se dressa au pied du lit.

—Écoute, reprit Mme d'Enambuc, voilà les nègres et les engagés qui s'en vont; je veux faire une aumône à ces pauvres gens; donne-moi ma bourse.

Palida apporta un petit sac en velours noir dans lequel il y avait une poignée d'écus.

— Donne-leur tout, dit Mme d'Enambuc; ils se le partageront; je ne veux pas compter l'argent des pauvres.

Palida entr'ouvrit la fenêtre, et, avançant sa tête brune, elle cria en jetant la bourse dans la cour : —Voici de la part de madame pour

les esclaves et les engagés; partage égal. — Et se retirant aussitôt elle referma la fenêtre sans prendre garde à ceux qui ramassaient cette grosse aumône.

— Vive la petite reine! crièrent plusieurs voix dans la cour. Puis quelques coups de fouet claquèrent en l'air, et tout rentra dans l'ordre et le silence.

A l'heure de la messe, Mme d'Enambuc se leva pour se rendre à la chapelle. Selon l'usage, elle était accompagnée de la plupart des gens de sa maison. En entrant, elle trouva près de la porte M. de Loinvilliers, qui la salua silencieusement, lui présenta l'eau bénite et la conduisit à sa place. La chapelle du fort Saint-Pierre était décorée avec une simplicité digne des premiers temps du christianisme. On n'y voyait ni tableau, ni dorures, ni sculptures précieuses, mais on y mettait chaque jour en profusion des fleurs et du feuillage, les plus beaux dons de la terre. Des branches d'orangers, de vertes palmes, ornaient l'autel à la droite duquel était le prie-dieu de Mme d'Enambuc. La fenêtre, étroite et recouverte d'un ample rideau de mousseline, ne laissait pénétrer qu'un rayon de soleil dont le reflet, en tombant sur les murs d'une blancheur vive, répandait une douce et tranquille lumière. Cette humble église était merveilleusement disposée pour la prière et la méditation. Séparée des autres constructions par une vaste cour, elle s'élevait isolée sur le rempart et dominait la mer, dont le murmure éternel retentissait sous sa voûte.

Mme d'Enambuc s'agenouilla, le front baissé, sur l'appui du prie-dieu. Le comte de Loinvilliers, debout derrière elle, la contemplait avec un avide bonheur. Elle cachait son visage sur son livre d'heures; il ne voyait que son cou frêle et blanc, et sa longue chevelure, dont les boucles dorées s'échappaient d'un réseau de soie noire. Mais il devinait les larmes qu'elle répandait, et son cœur tressaillait d'une cruelle joie, car il comprenait qu'elle s'était soumise et qu'elle pleurait sur elle-même. Son inflexible amour, son implacable jalousie, triomphaient, et il songeait sans remords à l'espèce de violence qui allait lui livrer cette femme dont le cœur fermé pour lui appartenait peut-être à un autre.

Mme d'Enambuc s'était soumise en effet, car le secret et dernier espoir qui l'avait jusque-là soutenue s'était évanoui. La veille encore elle attendait, il y avait dans son ame une lueur de confiance et de courage; mais tout à coup cette lueur s'était éteinte. Maintenant tout était fini; elle pleurait la mort de Maubray, et elle écoutait en

frissonnant le bruit rauque de la mer, dont les profonds abîmes l'avaient sans doute englouti. Le père Du Tertre était à l'autel; les assistans suivaient la messe avec un silencieux recueillement; le docteur Janson lui-même, les deux genoux en terre, priait sans distraction. Marie resta prosternée pendant toute la messe; au dernier évangile, elle se releva, et, dans ce mouvement, son regard se tourna machinalement vers la muraille blanche sur laquelle ressortaient de grandes lettres récemment tracées avec un charbon. Ces lettres formaient un mot presque illisible, mais que Marie devina; car son livre d'heures s'échappa de ses mains, et elle retomba à genoux, tremblante, éperdue, le cœur saisi d'étonnement, de doute et presque d'effroi: c'était le nom de Maubray qu'elle venait de lire sur la muraille. Ses regards demeurèrent fixés sur ces lettres inégales et qu'une main mal assurée semblait avoir écrites dans l'obscurité. Comment ce nom, ignoré de tous ceux qui vivaient autour d'elle, se trouvait-il écrit là? Pourquoi l'avait-on mis sous ses yeux en un pareil moment? était-ce un avertissement, un reproche? Son esprit se perdait en conjectures. Elle eut sur-le-champ la pensée qu'un des engagés pouvait seul avoir écrit ce mot dont la vue remplissait son ame de perplexité, de soudaines espérances et de mortelles craintes. Mais pourquoi ce mystère? pourquoi, si le sort de Maubray était connu de l'un de ces malheureux, n'en avait-elle pas été instruite? Comment n'avait-on pas essayé de pénétrer jusqu'à elle pour le lui apprendre?

Tandis que Marie, immobile et perdue dans ses émotions et ses pensées, demeurait à genoux, le visage tourné vers la muraille, M. de Loinvilliers, pâle et agité, regardait du même côté avec une singulière expression d'étonnement et de rage. Lui aussi avait lu ce nom. Un moment après, il sortit; la messe était finie. Mme d'Enambuc resta encore un quart d'heure dans la chapelle pour se recueillir et songer aux moyens d'apprendre la vérité, de savoir par quel inconcevable hasard ce nom, toujours présent à sa pensée, s'était tout à coup trouvé sous ses yeux. Quand elle se retira avec sa suite, elle trouva dehors M. de Loinvilliers; il était entouré d'une partie de ses gens et leur parlait de ce ton bref et impérieux qui faisait trembler tout le monde.

— Ricio, dit-il en s'adressant à une espèce de géant asturien que ses camarades avaient surnommé saint Christophe, va-t-en sur-le-champ chez tous les habitans dont les engagés ont passé la nuit dans la chapelle, et commande-leur de ma part d'envoyer ici tous ces

drôles. Il faut que je sache quel est celui qui a osé charbonner son nom de païen sur le mur d'un lieu consacré. Par mon baptême! je promets de lui faire faire amende honorable.

— Monsieur, dit Mme d'Enambuc en s'avançant, je veux interroger moi-même ces malheureux.

— On va les amener en votre présence, répondit tranquillement le comte; n'avez-vous point, madame, d'autres ordres à me donner?

— Dans un moment, monsieur; suivez-moi, dit-elle préoccupée d'une vague défiance, et craignant que Loinvilliers ne pût interroger avant elle les engagés.

Il lui offrit la main et la reconduisit dans ses appartemens sans témoigner le moindre embarras, ni la moindre inquiétude; pourtant ses yeux se tournaient souvent vers la porte, et deux ou trois fois il alla se mettre à la fenêtre qui donnait sur la grande cour. Mme d'Enambuc, faible, oppressée, le front appuyé sur sa main, était assise dans la salle d'audience; elle attendait dans une cruelle anxiété l'espèce de révélation qui allait sans doute l'éclairer sur le sort de Maubray. Sa préoccupation était si profonde, qu'elle oubliait jusqu'à la présence du comte, qui, sombre et agité, se promenait lentement dans la salle sans dire une parole.

Au bout d'une heure environ, les engagés arrivèrent conduits par Ricio. En entrant, l'Asturien échangea un rapide regard avec son maître et hocha la tête d'un air significatif. A ce signe, le comte sourit légèrement, le sang reflua vers ses joues, il sembla respirer plus librement, et son regard fauve tomba sur Mme d'Enambuc avec l'expression d'une sourde joie. Les engagés étaient restés interdits et tremblans près de la porte. Ces pauvres gens étaient haves, brûlés par le soleil, à peine vêtus. Leur aspect avait quelque chose de plus triste et de plus misérable que celui des nègres; on lisait sur leur physionomie des souffrances morales plus profondes que celles des esclaves. Mme d'Enambuc jeta sur eux un coup d'œil prompt et troublé; tous ces visages lui étaient inconnus. Alors elle revint subitement de l'espèce de doute et d'espérance qui faisait battre son cœur avec violence, et elle murmura : Quelle folle pensée!... c'était impossible!...

— Approchez tous, dit rudement le comte.

Les engagés s'avancèrent intimidés et tremblans. Leurs regards se tournaient vers Mme d'Enambuc avec une expression craintive et suppliante. Ils avaient peur, car ils ignoraient de quoi on les accusait, et ils savaient de quels châtimens on punissait les plus légères fautes. La première parole de la petite reine les rassura.

— Mes amis, dit-elle d'une voix douce, l'un d'entre vous a péché contre Dieu en écrivant un nom profane dans un endroit consacré. Je vous ai fait venir pour que vous me déclariez quel est le coupable. Je promets d'avance de lui pardonner : il ne subira d'autre châtiment que la pénitence imposée par sa révérence le père Du Tertre. Voyons, que celui qui est en faute se dénonce lui-même pour me donner une preuve de son repentir.

Les engagés se regardèrent entre eux d'un air surpris; personne ne répondit.

— Eh bien! reprit Mme d'Enambuc avec la même douceur, vous vous taisez? j'ai pourtant promis un entier pardon. Allons, que le coupable se déclare.

Tous gardaient le silence et s'excusaient par des gestes négatifs. Enfin l'un d'eux s'avança, et, se jetant aux genoux de Mme d'Enambuc, il lui dit d'un accent humble et contrit : — Pardonnez-nous, madame, pardonnez-nous; mais, en vérité, il est impossible que nous soyons en faute cette fois : pas un d'entre nous ne sait lire son nom, et encore moins l'écrire...

— Personne d'entre vous n'a donc écrit le nom de Maubray sur le mur de la chapelle? interrompit Mme d'Enambuc d'une voix altérée.

— Personne, sur mon baptême et sur mon salut!

A cette déclaration simple et précise, Marie baissa la tête d'un air découragé et fit signe aux engagés de se retirer. Au moment où ils sortaient, celui qui avait pris la parole se ravisa et dit à l'un de ses compagnons :

— Dieu me pardonne! j'ai peut-être trompé sans le vouloir la petite reine. Il y avait cette nuit avec nous un compagnon dont nous ne pouvons pas répondre : c'est ce grand matelot que le capitaine Baillardet a amené de Saint-Christophe, un sournois qui n'a pas ouvert la bouche. Avant l'aube, il était à se promener dans la grande cour, comme s'il avait fait le plus beau temps du monde...

— Marche! cria Ricio en poussant l'engagé avec le bois de sa pique, marche! ou, par le sang de Dieu! je te laisse en chemin avec un pouce de lame sous la peau.

Loinvilliers était resté près de Mme d'Enambuc; elle réfléchit un moment, puis elle dit avec la tenace obstination d'une espérance déçue et d'une ardente perplexité : — La chapelle est ouverte dès le matin; sans doute quelque étranger y sera entré et aura écrit ce nom; nous le découvrirons; je saurai enfin la vérité.

— Il y a des hasards inexplicables, répliqua froidement le comte.

Marie secoua la tête et ne répondit pas.

— En vérité, madame, reprit Loinvilliers, un fait aussi insignifiant ne devrait pas vous préoccuper ainsi. Que vous importe ce nom? C'est sans doute celui de quelque pauvre diable qui l'aura mis sur le mur de la chapelle en manière d'*ex-voto*. Puisque vous ne voulez pas le faire châtier, il est inutile, ce me semble, de chercher à le découvrir.

Marie regarda le comte avec inquiétude; il lui semblait qu'une cruelle ironie perçait dans ses paroles, dans sa physionomie surtout; mais il ajouta aussitôt d'un ton calme et dégagé qui la rassura :

— En ceci pourtant, comme en toutes choses, vous serez obéie, madame; si vous le voulez, nous ferons comparaître ici tous les gens capables de signer leur nom. Le nombre n'en sera pas bien considérable, vos sujets étant en général fort peu lettrés.

— Vous raillez, monsieur, interrompit-elle avec une fierté pleine d'amertume.

— A Dieu ne plaise, madame! répondit-il d'un ton plus grave; au fond de l'ame, je suis préoccupé comme vous, mais c'est pour de plus grands intérêts : après notre entretien d'hier soir, il vous reste quelque chose à me dire.

— Monsieur le comte, dit Marie en mettant la main à son front pâle et brûlant, j'y ai songé toute la nuit, j'ai prié Dieu, et pourtant... Non, je ne puis rien vous dire. Il me faut encore un peu de temps...

—J'attendrai, madame, dit Loinvilliers d'un air plein de confiance et de tranquillité.

A ces mots, il la salua et sortit. M[me] d'Enambuc passa le reste du jour dans de cruelles alternatives; toutes les investigations qu'elle ordonna n'aboutirent à rien, et elle finit par dire comme M. de Loinvilliers qu'il y a des hasards inexplicables. Le même soir, la nouvelle se répandit qu'un engagé avait donné deux coups de couteau à son maître; l'évènement était arrivé au quartier du Prêcheur. Ce fut le comte qui l'annonça à M[me] d'Enambuc.

— Ce matin, dit-il, un brave marin, appelé Baillardet, a été blessé par un de ses hommes, un engagé qu'il avait amené de Saint-Christophe. Ce crime ne peut pas rester impuni, il faudra faire un exemple.

— Une condamnation à mort! interrompit Marie consternée; ce sera la première fois depuis que je commande ici...

— Il faut que justice se fasse : celui qui tue doit être tué...

— Ce malheureux n'a pas accompli le crime; vous parlez de blessures...

— Oui; mais il s'agit d'un engagé qui a levé la main contre son maître. N'eût-il fait que le toucher, c'est assez pour qu'il soit pendu. Cet exemple est nécessaire au maintien de l'ordre sur les habitations, à la tranquillité de la colonie, à notre propre sûreté. Les esclaves et les engagés tremblent devant les blancs libres auxquels ils appartiennent; mais ils sont cinquante contre un. Que deviendrions-nous, madame, si quelque jour ils n'étaient plus retenus par la terreur des châtimens?

— Oui, je sais qu'il ne doit y avoir ni miséricorde ni pardon pour le coupable, répondit Mme d'Enambuc avec une triste conviction; mais je ne mettrai pas mon nom au bas de sa sentence de mort: c'est vous, monsieur, qui la signerez comme mon lieutenant-général. Dès demain, je pars pour le Vauclain. Que justice se fasse! je reviendrai quand tout sera fini.

V.

A cette époque, l'intérieur de l'île n'était peuplé que de quelques colons dont les habitations, séparées les unes des autres par des bois inextricables, par de profondes vallées, formaient de rares stations à travers ce pays perdu. A mesure qu'on s'éloignait de la côte occidentale, ces solitudes prenaient un aspect plus âpre; on n'y retrouvait aucune trace du passage des hommes, aucun vestige de travail humain; c'était la pompe stérile et magnifique des déserts dans toute sa sauvage beauté.

Mme d'Enambuc partit avec une suite nombreuse pour la pointe du Vauclain. Elle allait en litière, portée par douze vigoureux nègres qui se relayaient d'heure en heure. Le docteur Janson et sa révérence le père Du Tertre chevauchaient à ses côtés sur de pacifiques mules; ses femmes suivaient à cheval, et, après ces noires amazones, venaient à pied une trentaine d'esclaves chargés de bagages. Une compagnie des gardes escortait la caravane le mousquet au bras, et deux guides couraient en avant. Marie, à demi couchée sous les rideaux de sa litière avec son bel enfant sur ses genoux, ressemblait véritablement à une de ces indolentes souveraines que les peuples de l'Inde voient passer de loin prosternés dans la poussière; elle était triste, languissante et belle comme les esclaves couronnées

des sultans. Les noirs, accourus sur son passage, criaient : Vive la petite reine! Partout les milices des paroisses étaient sous les armes. Les colons dont elle traversait les possessions venaient lui offrir des présens et la complimenter. Mais, le second jour de son voyage, elle se trouva dans les solitudes jadis habitées par les peaux rouges et que nul visage blanc n'avait jamais traversées. La caravane défila lentement au milieu de ces vastes savanes, de ces bois où il n'y avait d'autre chemin que le lit desséché des torrens. La nuit, il fallut dresser un ajoupa, et Mme d'Enambuc dormit avec son fils sous un toit de feuilles de balisier, planté sur quatre piquets. Ainsi que l'avait prévu le docteur, le mouvement du voyage la ranima, et l'aspect de cette nature calme et riante reposa son ame. La morne douleur, l'abattement profond où elle était tombée, se changèrent en une tranquille mélancolie. Elle oublia les soucis du présent, les inquiétudes mortelles de l'avenir; un vague espoir la releva, elle se sentit un moment revivre.

Le soleil couchant ne jetait plus que d'incertaines lueurs derrière les mornes, lorsque la caravane arriva sur les éminences qui dominent la pointe du Vauclain. Nulle parole ne peut décrire les admirables beautés du paysage qui s'offrit alors aux regards de Mme d'Enambuc. A travers le doux crépuscule qui voilait la terre et le ciel, elle vit à ses pieds des savanes dont la fraîche verdure lui rappela les prairies de notre France, de grands arcs de feuillage formés par une forêt de palmiers; puis, au-delà, l'océan, l'océan immense, qui brisait sur les récifs ses vagues sombres et frangées d'écume. Des parfums ravissans s'exhalaient de cette terre féconde; un air plus frais et plus vif agitait les profondes ramées où gazouillaient encore les oiseaux.

— Nous voici dans la terre promise, s'écria le père Du Tertre saisi d'une réminiscence biblique, nous voici dans la vallée d'Ébron.

— Il n'y manque rien que les troupeaux et les patriarches, murmura le médecin, et les nègres qui travaillent là-bas ne ressemblent guère à un peuple pasteur.

En effet, une cinquantaine d'esclaves courbés au milieu d'un champ de cannes et frappant la terre en mesure, sous les ordres de leur commandeur, ne rappelaient nullement les paisibles bergers de Jacob. Sur la lisière du terrain qu'ils exploitaient, s'élevait une grande case couverte de feuilles de latanier et ombragée par un bouquet d'orangers. C'était la nouvelle habitation élevée sur l'emplacement où se trouvait naguère le carbet des peaux rouges.

Une espèce de village commençait à se former à l'entour, et l'on allait y bâtir une petite église. Mme d'Enambuc fut reçue par le géreur, qui ne put lui présenter les clés de son habitation, attendu qu'il n'y avait pas même de serrures. Il y eut un moment de tumulte et de confusion; les travaux cessèrent; tout le monde accourut pour voir la petite reine. Les misérables noirs se pressaient à la porte d'un air timide et curieux, en frappant des mains avec des exclamations de joie. Ces témoignages touchèrent Marie jusqu'au fond de l'ame; pour la première fois depuis long-temps, elle ressentit un mouvement de douce satisfaction : le sort de ces malheureux dépendait d'elle seule, elle pouvait les soulager. Sur-le-champ elle donna des ordres qui furent proclamés par le géreur et qui jetèrent les esclaves dans des transports de joie. Deux heures plus tard, Marie était dans la galerie qui devait lui servir de chambre à coucher. Ses femmes venaient de se retirer; Palida seule veillait debout près d'une fenêtre. La lune se levait brillante et sereine sur les savanes; la brise frémissait dans le feuillage sonore des palmiers, et, par momens, on entendait au loin un bruit sourd et cadencé; c'était celui du tam-tam : les esclaves dansaient sur le sable du rivage, aux paisibles clartés de la lune.

— Palida, dit Mme d'Enambuc en se soulevant sur son hamac, que regardes-tu?

— L'arbre sous lequel était l'ajoupa de ma mère, répondit l'esclave; nous sommes à l'endroit même où les peaux rouges avaient leur grand carbet.

— Tu t'en souviens? Tu reconnais ces lieux?

— J'y suis née et j'y ai vu mourir ma mère, répondit Palida d'une voix altérée.

— Pauvre fille! murmura Mme d'Enambuc.

L'esclave revint se coucher sur la natte devant le hamac.

— Tu pleures, Palida, reprit doucement Mme d'Enambuc; tu m'as dit pourtant que les femmes étaient esclaves chez les peaux rouges, et que, si tu étais libre, tu ne voudrais pas retourner parmi les tiens.

— Jamais, jamais je n'aurais pu vivre comme eux, dit-elle vivement; mais je les plains... Quand je songe à cet horrible massacre... c'est ici... les femmes, les enfans, les vieillards, on a tout tué... Il ne reste plus trace du grand carbet; le feu a passé partout... Maîtresse, il y a des hommes impitoyables parmi les blancs comme parmi les peaux rouges, parmi les chrétiens comme parmi les idolâtres.

— Le comte de Loinvilliers! murmura Mme d'Enambuc; oh! Palida, que je crains cet homme!

Elle se mit à faire sa prière; puis elle dit avec un élan de confiance et de courage : — J'ai le cœur plus tranquille; je me sens bien ici. Palida, pour la première fois depuis long-temps, il me semble que je vais avoir un sommeil calme, et que Dieu me garde pour demain quelque bonheur.

A ces mots elle passa un de ses bras sous sa tête fatiguée, et ferma les yeux. Palida imprima un léger mouvement d'oscillation au hamac et berça doucement sa maîtresse, qui bientôt s'endormit d'un tranquille sommeil. Vers le matin, Mme d'Enambuc fut réveillée par les aboiemens furieux des chiens de garde.

— Qu'est-ce donc, Palida? qu'arrive-t-il? dit-elle en se réveillant presque effrayée.

L'esclave alla regarder au dehors.

— Je ne vois rien, maîtresse, répondit-elle, rien qu'un pauvre noir arrêté là-bas; sainte mère de Dieu! on dirait que les chiens veulent le dévorer; sans doute il n'est pas de l'habitation.

— Quelque esclave marron qui vient demander sa grace; il l'aura, dit Mme d'Enambuc en refermant les yeux.

Le même jour après déjeuner, Marie sortit pour faire une promenade en litière. Le docteur et le père Du Tertre l'accompagnaient, et elle était environnée d'une partie de ses gardes. Au moment où elle traversait l'allée de l'habitation, un nègre sortit tout à coup d'un massif d'arbres sous lequel il s'était blotti, et se jeta au-devant de la litière. Les gardes essayèrent de le repousser; mais il s'avança résolument jusqu'à la petite reine, et dit en jetant à ses pieds une bourse de velours noir :

— Maîtresse, un pauvre blanc vous envoie ceci.

Palida releva la bourse et la remit à Mme d'Enambuc, qui la reçut avec un geste de surprise.

— Que signifie ce présent? dit-elle. C'est la bourse qui a été donnée l'autre jour aux engagés avec une aumône.

A ces mots, elle l'ouvrit. Il y avait dedans un écu dont l'empreinte était effacée et sur lequel on avait écrit avec une pointe très affilée des caractères bien visibles. Marie les eut à peine regardés, qu'elle se dressa avec un cri sourd : elle venait de lire pour la seconde fois le nom de Maubray.

— Qui t'a remis ceci? dit-elle au nègre prosterné devant elle.

— Un pauvre blanc engagé qui doit être pendu pour avoir levé la main contre son maître.

— Un engagé! l'engagé du capitaine Baillardet? s'écria-t-elle.

— Lui-même; il a été pris au quartier du Prêcheur après avoir fait ce mauvais coup, le bon garçon!

— Tu étais là? tu as tout vu? tu connais Maubray? interrompit-elle d'une voix à peine articulée.

—Je le connais, c'est un bon petit blanc. Nous avons ramé ensemble. Quand il a été pris, je l'ai suivi. En arrivant à Saint-Pierre, il a demandé à parler à la petite reine, et quand on lui a dit qu'elle était partie, il m'a remis ceci, et j'ai promis de l'apporter.

— Et il y a deux jours, déjà deux jours! s'écria Mme d'Enambuc avec un profond gémissement; puis, se tournant vers sa suite stupéfaite, elle ajouta d'un ton bref: A cheval, à cheval sur-le-champ! Nous serons ce soir au Fort-Royal. Là, je m'embarquerai, et, si le vent est favorable, je puis être cette nuit à Saint-Pierre. J'arriverai, mon Dieu, j'arriverai à temps.

— Madame, dit le docteur épouvanté, pouvez-vous voyager ainsi, faible et malade comme vous l'êtes; vous voulez donc vous tuer...

— C'est lui qui va mourir, c'est lui qui est mort peut-être! répondit-elle en pleurant: pourvu que j'arrive à temps... A cheval! Faites venir les guides... qu'ils me mènent par le chemin le plus court; peu importent la fatigue, le danger.... je passerai partout.... mais il faut que j'arrive; il le faut, entendez-vous? sinon, Maubray est perdu!

—Nous ne vous quitterons pas, madame, dit le moine; sur l'heure, nous partons avec vous.

Elle était déjà descendue de sa litière, et elle hâtait avec une morne impatience les apprêts du départ. Le docteur se rapprocha du père du Tertre, et lui dit consterné:

— Dans l'état où est madame, elle ne peut voyager ainsi qu'entre son médecin et son confesseur; elle pourrait mourir en chemin, mon père.

— Ce ne sont pas les fatigues ou les souffrances du corps qui la tueront, répondit le moine en secouant la tête.

Quelques momens après, Mme d'Enambuc était à cheval; cette violente secousse avait relevé ses forces. Une animation fiévreuse ramenait un léger incarnat sur ses joues, et donnait à son regard plus d'éclat et de vie.

— Allons! dit-elle redevenue tout à coup forte et courageuse,

allons! il faut, Dieu aidant, que j'arrive cette nuit même à Saint-Pierre. Au galop, et toujours par le plus court chemin!

Elle partit suivie seulement du médecin, du père Du Tertre, de Palida et de deux de ses gardes. Les guides couraient en avant. La troupe passa à travers les bois et les précipices, sans s'écarter de la ligne droite qui du pied de la montagne de Vauclain conduit au fond de la baie de Fort-Royal. Mme d'Énambuc leva les mains au ciel en apercevant la mer : le vent était favorable, et dans trois heures on pouvait arriver à Saint-Pierre.

Il était environ six heures du soir, le soleil se couchait, et une forte brise soufflait du sud-est. Mme d'Enambuc, assise au fond de la barque et le front dans ses mains, calculait avec d'horribles angoisses le temps qu'il avait fallu pour condamner Maubray. Les formes judiciaires étaient expéditives, un procès criminel pouvait être terminé en vingt-quatre heures; mais, quand l'arrêt était prononcé, il était d'usage de laisser au condamné une dernière nuit pour songer au salut de son ame : Mme d'Enambuc pouvait arriver à temps. La barque voguait vent arrière et laissait un long sillage. Bientôt la lune se leva et inonda le ciel de sa blanche lumière; un jour transparent remplaça le sombre crépuscule où la nature avait un moment disparu. Les sinuosités du rivage se découpèrent en vives arètes sur le bleu foncé de la mer; tous les détails du paysage devinrent visibles, mais avec des teintes affaiblies, semblables à celles des peintures en grisailles. On n'entendait que le bruit du vent dans la voile, et parfois le grincement de la barre du gouvernail. Le docteur Janson et le père Du Tertre s'entretenaient à voix basse. Mme d'Enambuc, les bras croisés, la tête baissée, se tenait immobile à l'arrière de la barque. Au bout de trois heures environ, quelques lumières apparurent dans l'éloignement; on arrivait sur la rade de Saint-Pierre.

La lune répandait une lumière si vive, qu'il était aisé de distinguer les objets le long de la côte. Bientôt Mme d'Enambuc reconnut à l'entrée du mouillage l'endroit qu'on appelait la Grosse-Roche. Alors elle se détourna défaillante, et dit d'une voix éteinte en serrant les bras de l'esclave assise à ses genoux :

— Palida, regarde; que vois-tu sur la plage, au-dessous de la Grosse-Roche?

— Jésus! s'écria la jeune fille, je vois la potence.

Mme d'Enambuc fit un mouvement violent et essaya de regarder; mais sa vue troublée ne distingua rien; alors elle tomba à genoux et dit d'un air égaré:

— Regarde encore... Que vois-tu là-bas?... un homme?...

— Rien, rien que le bras de la potence, répondit Palida.

— Ah! il est vivant! il est vivant, mon Dieu! s'écria Mme d'Enambuc. Puis, s'appuyant sur l'épaule de Palida, elle poussa un long soupir et perdit connaissance.

Quelques momens après, la barque mouilla devant le fort Saint-Pierre. Il était alors environ dix heures du soir. Mme d'Enambuc, à peine revenue de son évanouissement, descendit à terre, et, prenant le bras de son esclave, elle dit avec résolution, les yeux levés vers les fenêtres du fort :

— On ne m'attend pas là-haut; mais me voici.

Le médecin et le moine, inquiets de ce qui allait arriver, essayèrent de la retenir et de lui persuader que l'un d'eux devait d'abord annoncer son retour.

— Non, mon père, répondit-elle au moine, il faut que je me présente devant M. de Loinvilliers sans qu'il ait un seul moment pour se reconnaître. Vous ne savez pas tout... non, vous ne savez rien... et moi-même j'ignore le secret de cette effroyable iniquité... mais je le soupçonne à présent, et bientôt je vais tout apprendre... Venez, venez... justice sera faite... je le jure par le salut de mon ame!

A ces mots, elle marcha seule et la première vers le fort. Tout dormait déjà; un silence profond régnait le long de la plage où ne se montrait personne. La sentinelle en faction à l'entrée de la grande cour cria : Qui vive!

— Madame et sa suite, répondit le moine, qui marchait le premier. Tous entrèrent dans la cour; en la traversant, Mme d'Enambuc aperçut une clarté dans la chapelle au seuil de laquelle étaient arrêtés quelques hommes.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, il est là! Et, tremblante, éperdue, les mains levées au ciel, elle alla vers la chapelle; mais les hommes qui étaient sur le seuil lui barrèrent le passage : aucun ne l'avait reconnue, car son visage était caché sous le capuchon de sa mante.

— Holà! ma mie, que venez-vous faire ici? dit l'Asturien Ricio; ne savez-vous pas qu'il y a là-dedans un homme qui ne peut plus avoir affaire qu'au prêtre et au bourreau? Nul autre ne le verra cette nuit, la dernière de sa vie; retirez-vous.

Mme d'Enambuc rejeta en arrière son capuchon, regarda l'Espagnol, qui demeura comme pétrifié, et passa outre. Le condamné était seul dans la chapelle, et agenouillé à côté du prie-dieu de Marie; ses poignets étaient serrés dans des menottes, et ses pieds étroitement en-

chaînés, de manière qu'il ne pouvait faire un pas ni seulement joindre les mains. Une casaque d'esclave lui couvrait les épaules, et ses longs cheveux d'un blond vif retombaient par derrière sur ce grossier vêtement; la lampe allumée devant l'autel éclairait en plein son visage; il avait l'air calme et recueilli. Au bruit que fit Marie en entrant, il ne tourna pas la tête, et elle put s'avancer sans qu'il la vît. Quand elle se trouva près de lui, elle le considéra un moment avec une ardente émotion; elle reconnut lentement, et le cœur plein d'une compassion profonde, d'une immense joie, ces traits amaigris, cette belle chevelure, ce noble port de tête que tant de misères, de souffrances et d'ignominies n'avaient point changé; puis elle vint s'agenouiller à son prie-dieu.

— Maubray! dit-elle doucement et en se tournant vers lui.

A cette voix, il tressaillit, ses lèvres devinrent pâles, et il s'écria en essayant de joindre les mains :

— Marie, chère Marie! Dieu du ciel, est-ce une vision?

— C'est moi, dit-elle d'une voix brisée par l'excès de son émotion, c'est moi, Henri, je viens vous sauver. Oh! béni soit Dieu, qui permet que j'arrive à temps! rendons-lui grace, Henri.

Elle se recueillit et pria un moment les yeux levés au ciel; puis elle reprit en tendant la main au prisonnier: — Levez-vous, Maubray, levez-vous et venez avec moi. — Il se souleva avec effort, et elle s'aperçut qu'il pouvait à peine marcher, tant il était affaibli et étroitement lié; alors elle le soutint, et, le regardant avec des yeux pleins de larmes, elle ajouta : Appuyez-vous sur moi, Henri... Oh! comme vous avez souffert, hélas! et moi aussi!

— Oh! Marie, Marie! c'est vous, dit-il en serrant contre sa poitrine la main qui le soutenait; puis, succombant à cette violente émotion de joie, il s'arrêta et fixa sur Marie un regard éteint.

— Henri! s'écria-t-elle, Henri, vous pâlissez!

— Un moment de faiblesse, répondit-il; pourtant, j'étais calme tout à l'heure en face de la mort; mon cœur ne battait pas plus vite... je ne tremblais pas... mais à présent je me sens défaillir... Oh! Marie, ce bonheur si inespéré, si grand, est au-dessus de mes forces, j'y succombe... Marie, je suis faible... j'aurais peur de mourir à présent, je veux vivre... Mais savez-vous que je suis condamné, condamné à un supplice infame, que la potence est dressée, que je n'ai plus que cette nuit?

— Oui! s'écria-t-elle, mais je suis ici.

La suite de M[me] d'Enambuc s'était arrêtée au seuil de la chapelle;

chacun attendait dans une sorte de stupéfaction ce qui allait se passer; les hommes qui veillaient sur le condamné et qui tous appartenaient à la garde espagnole du comte, s'étaient rangés des deux côtés de la porte. Mme d'Enambuc s'avança vers eux le regard fier, irrité, la tête haute, car peut-être prévoyait-elle déjà quelque résistance à ses ordres; d'une main, elle soutenait la chaîne passée dans le carcan qui serrait le cou de Maubray.

— Retirez-vous, dit-elle aux Espagnols, il n'y a plus personne à garder ici.

— Madame, répondit l'un de ces hommes avec quelque hésitation, nous répondons à M. le comte du prisonnier.

— Je prends tout sur moi, interrompit-elle, et vous n'aurez pas à en rendre compte à mon lieutenant-général; allez.

Ils obéirent. Mme d'Enambuc ordonna à ses gens de détacher les fers du prisonnier; puis elle lui dit : Votre main, monsieur, et venez avec moi.

Il avança son bras meurtri, et elle y appuya légèrement sa main recouverte d'un gant de soie; quiconque ne l'eût pas vu de ses yeux n'aurait pu croire que la petite reine marchait conduite par ce pauvre engagé à peine vêtu d'une grosse toile de Guinée, et dont les pieds nus portaient encore la marque d'un anneau de fer long-temps rivé à la cheville. Ils traversèrent ainsi la grande cour; au moment où ils entraient, M. de Loinvilliers parut en haut de l'escalier. Ricio venait de lui apprendre ce qui se passait : — Jésus mon sauveur! murmura le père Du Tertre à l'oreille du médecin, que va-t-il arriver! — On monta silencieusement à la salle d'audience. Mme d'Enambuc avait une contenance calme, mais une énergie concentrée animait son regard, et le comte se fut à peine trouvé en face d'elle, qu'il comprit que non-seulement elle sauverait Maubray, mais encore qu'elle essaierait de le venger. Elle s'assit en entrant, et montra de sa main les siéges rangés autour de la table, comme pour inviter ceux qui la suivaient à prendre place; mais tout le monde resta debout. M. de Loinvilliers se rapprocha; sa physionomie, un moment troublée, était redevenue froide et audacieuse. Il regarda un moment le prisonnier, puis il détourna la tête, et eut l'air d'attendre l'explication de ce qui se passait. Le père Du Tertre et le médecin s'étaient mis à côté de Mme d'Enambuc; Maubray resta devant elle, immobile, dans l'attitude d'un homme à peine revenu d'une de ces violentes émotions qui paralysent toutes les forces physiques.

— Monsieur le marquis, dit lentement Marie en se tournant vers

lui, il s'est passé des choses que j'ai ignorées et dont vous seul pouvez me rendre compte. Parlez; comment se fait-il que je retrouve dans une si épouvantable situation un bon gentilhomme, un des plus braves et des plus fidèles serviteurs du feu roi d'Angleterre? Comment se fait-il que dans son malheur il ne se soit point adressé à moi qui commande ici?

— Parce qu'il n'a pu vous approcher, madame, répondit Maubray, parce qu'il a été victime de la plus affreuse iniquité.

— Achevez, dit M[me] d'Enambuc en regardant le comte.

— Le récit de tant de misères et de souffrances vous paraîtra, madame, à peine croyable, reprit Maubray avec une sombre amertume. Il y a six mois environ, je partis de Saint-Domingue sur une caravelle qui portait le pavillon espagnol. Des motifs puissans, l'impatience où j'étais d'arriver ici, ne me permettaient pas de choisir une autre embarcation. Au bout de huit jours de navigation, le mauvais temps nous jeta sur la côte de Saint-Christophe. L'équipage put gagner la terre; mais la caravelle périt à une encablure du rivage, et nous ne sauvâmes que notre vie. De pauvres colons qui habitent les bords de la rivière de Pentecôte, nous secoururent, nous donnèrent des vivres et leurs propres vêtemens, car nous manquions de tout. Dans cette cruelle situation, je crus devoir m'adresser d'abord au gouverneur de Saint-Christophe, au baron Loinvilliers de Poincy...

— A votre oncle, monsieur le comte? dit Marie en regardant Loinvilliers, qui ne répondit à cette espèce d'interpellation que par un mouvement de tête.

— Je déclarai mon nom au gouverneur, reprit Maubray, et j'osai, madame, me mettre sous votre protection. Je joignis une lettre à celle que vous écrivit le baron de Loinvilliers...

— Cette lettre, je ne l'ai pas reçue, interrompit Marie; mais achevez, monsieur, achevez.

— J'espérais une réponse, continua Maubray; j'attendais dans une mortelle impatience les moyens de passer à la Martinique; mais pas un navire, pas une barque... Tout à coup je reçus un ordre du gouverneur. Il me faisait sommer, par un de ses agens, de fournir les preuves de ce que j'avais avancé et de déclarer mes ressources pour vivre libre sur la colonie. Mes effets, mes papiers, tout était perdu; je ne pouvais donner les preuves qu'on me demandait, mais j'affirmai sur ma foi de chrétien et sur ma parole d'honnête homme que j'avais dit la vérité. On ne me crut pas, madame... je fus arrêté, condamné sans appel... comme les malfaiteurs, les vagabonds qui abordent aux

îles... et l'on m'acheta... oui, madame, j'ai été vendu... mon maître m'emmena sur son habitation, à la pointe des Palmistes...

— Et vous n'avez pas protesté contre cette horrible violence? interrompit encore Marie, et vous ne vous êtes pas adressé à moi!... Pas une lettre, pas un seul mot!...

— Pouvais-je écrire? répondit douloureusement Maubray; une lettre! comment l'aurais-je tracée? avec mon sang, sur une feuille, sur une écorce d'arbre? mais elle ne vous serait pas parvenue. Non, non, je voulais, j'espérais plutôt m'évader et aborder à la nage quelque barque qui m'eût jeté ici... Mais j'étais attentivement surveillé... Deux fois je fus pris au bord de la mer et ramené à l'habitation. Voyez ces marques, ce sont celles des fers, des coups de fouet d'un commandeur.

A ces mots, il montra ses bras nus que sillonnaient de pâles cicatrices. Mme d'Enambuc frissonna et regarda encore Loinvilliers, dont la bouche dédaigneuse sembla un moment s'animer d'un léger sourire.

— Je n'espérais plus ma délivrance, continua Maubray; j'étais résigné à mourir bientôt dans ces tortures; mais mon maître me revendit au patron Baillardet. Alors je repris un peu d'espoir et de courage : les esclaves de maître Baillardet étaient parfois employés comme matelots sur une grosse barque avec laquelle il faisait le cabotage d'une île à l'autre. Mon tour arriva enfin; la barque toucha d'abord à la Guadeloupe, puis elle fit voile pour la Martinique, et, il y a huit jours, nous mouillâmes dans la rade de Saint-Pierre. Je vins à terre avec le patron; j'étais plein de joie et d'espoir : tandis qu'on débarquait les marchandises, je m'échappai, je vins sous les murailles du fort, je voulus essayer de pénétrer jusqu'à vous; mais vous étiez enfermée dans les appartemens intérieurs, dont je ne pus approcher. Cependant le temps devint mauvais, tout présageait un ouragan terrible, et les habitans, dont les magasins sont sur la côte, reçurent l'ordre de venir se mettre à l'abri dans le fort. Le patron Baillardet y apporta ses marchandises, et, comme la place manquait, on nous mit la nuit dans la chapelle. Dès le matin, j'avais quitté le fort. Au moment où, obligé de suivre les autres engagés, je passais sous vos fenêtres, votre bonté, madame, voulut venir à notre secours et soulager notre misère : vous nous fîtes l'aumône.... j'en eus ma part, deux écus; avec l'un je rachetai votre bourse.

— La voici, dit Marie en la tirant de sa poche; ah! le doigt de la Providence est visible en tout ceci!...

— Le même jour, dans la matinée, je fus envoyé par le patron

Baillardet à la pointe du Prêcheur. Cet ordre ressemblait à un caprice brutal; je m'y soumis pourtant, car j'espérais revenir bientôt, et je croyais être au moment de ma délivrance. J'avais touché la terre où vous commandez, il me semblait que tous mes malheurs étaient finis: j'avais de l'espoir, du courage, de la patience. Baillardet arriva une heure après moi au Prêcheur. Il était à cheval et suivi de quelques noirs. La marée montante commençait à remettre à flot quelques canots échoués sur le sable, le long de la plage. Le patron sauta dans celui qui lui appartenait, et me dit de le suivre. Les noirs se regardaient avec épouvante et hésitaient à s'embarquer; alors Baillardet leur commanda de prendre les rames. Il voulait, malgré la grosse mer, aller au Fort-Royal; — car, s'écria-t-il avec une effroyable malédiction, il faut gagner le large avec la barque, sinon ce qui reste de marchandises à bord sera saisi et confisqué!..... Je compris alors que les chances de salut sur lesquelles je comptais m'échappaient. Tout était fini, si je quittais la Martinique; je résolus de mourir plutôt que de me rembarquer. — Allons! me cria Baillardet, à la rame! Au lieu d'obéir, je me jetai à l'eau et gagnai la plage. Le patron furieux fit feu sur moi de ses deux pistolets, puis il s'élança à ma poursuite. J'avais peu d'avance sur lui, il m'atteignit : alors commença une lutte corps à corps. Baillardet voulait me tuer, j'en suis convaincu; je défendais ma vie, plus que ma vie, ma liberté : c'est ainsi que je l'ai blessé. Les coups de pistolet avaient donné l'alarme; on accourut d'une habitation voisine; tout l'atelier se mit à ma poursuite. Peu m'importait d'être pris; je venais ici moi-même me constituer prisonnier. Mais l'espérance que j'avais de paraître enfin devant vous, madame, s'évanouit bientôt : en entrant dans la prison du fort, j'appris que vous étiez partie le matin même. Je demandai à comparaître devant votre lieutenant-général, pour expliquer ma position, pour me défendre; j'espérais en cette dernière chance de salut; je l'attendis sans pouvoir compter les jours ni les nuits dans l'horrible fosse où l'on m'avait jeté, car il n'y pénétrait aucune clarté. La porte de ce cachot se rouvrit enfin; le greffier se présenta, assisté de deux soldats; il venait me lire ma sentence : j'étais condamné à mort... Depuis il ne s'est passé que quelques heures; c'est aujourd'hui même que j'ai entendu mon arrêt, et il ne me restait plus que cette nuit... c'étaient les prières des agonisans que je disais dans la chapelle... voilà la vérité. Au mépris de tout droit et de toute justice, on m'a ôté ma liberté, on m'a couvert d'ignominie, on m'a traîné en

face du gibet, et si la Providence ne vous eût ramenée ici, madame, demain je serais mort de la main du bourreau!

Un moment de silence suivit ces paroles véhémentes; puis Mme d'Enambuc se tourna vers le comte et lui dit avec une expression profonde :— Eh bien! monsieur? — Loinvilliers redressa la tête, il était d'une extrême pâleur; mais nul autre signe ne trahissait la sombre rage qui l'animait. Il fit un pas en avant comme pour répondre en face à cette interpellation, et, sans nulle violence dans le geste, sans aucune émotion dans la voix, il dit lentement : — Le patron Baillardet est mort aujourd'hui de ses blessures.

— Que Dieu sauve son ame! s'écria Mme d'Enambuc avec un geste de surprise et de consternation. Le prisonnier leva les mains au ciel avec un mouvement d'horreur. Sans doute il avait plus d'une fois frappé un ennemi à mort sur le champ de bataille; mais il ne lui était jamais arrivé de tuer un homme en luttant ainsi avec lui corps à corps.

— Oui, le patron Baillardet est mort, reprit Loinvilliers en se tournant vers Maubray; il est mort frappé par un de ses engagés, et c'est vous qui êtes son meurtrier. Peu importent vos antécédens et votre titre; le juge n'a dû voir que votre crime et la condition où vous étiez quand vous l'avez commis : l'arrêt qui vous condamne est juste. A qui en appellerez-vous d'ailleurs? Quel tribunal a le droit de casser la sentence qui vous condamne? La juridiction des magistrats de cette colonie est indépendante et souveraine. C'est un de nos plus beaux priviléges; tous les habitans se lèveront, s'il le faut, pour le défendre et faire exécuter la loi.

— Mais vous oubliez mon droit, interrompit Mme d'Enambuc en se levant avec fierté et en étendant la main vers le prisonnier, comme pour le protéger et le défendre; vous oubliez mon plus beau droit, celui de faire grace quand la justice humaine a condamné.

— En effet, madame, vous pouvez sauver cet homme du gibet, répondit le comte.

— Monsieur le marquis, reprit-elle en se tournant vers Maubray, demain vous aurez vos lettres de grace.

Maubray fléchit les genoux et baisa la main qu'elle lui tendait; mais l'émotion l'empêchait de parler. Il avait vu la mort d'un œil calme, et son bonheur l'accablait. Son ame, ordinairement si ferme, était comme abattue par l'excès de sa joie. Il tressaillait, et des larmes troublaient son regard, car c'était plus que la vie qu'il venait de res-

saisir; c'était l'espoir, la certitude d'être aimé de Marie. Loinvilliers subit d'un air impassible son humiliation et le triomphe de son rival; mais personne ne fut trompé par cette apparente tranquillité. Le père Du Tertre et le médecin échangèrent des regards inquiets quand le comte sortit après avoir salué Mme d'Enambuc sans dire une parole. Un moment plus tard, Maubray se retira, accompagné du docteur; comme ils descendaient l'escalier, ils se trouvèrent en face de Loinvilliers, qui s'arrêta sur la dernière marche pour leur barrer le passage. Son chapeau enfoncé sur ses yeux ne laissait voir que le bas de son visage: mais l'expression de sa bouche blême et serrée et son attitude annonçaient une provocation. Maubray le regarda avec étonnement: il ignorait les motifs du déni de justice dont il avait été victime, et il voyait dans le comte un juge inique et non un ennemi personnel.

— Monsieur, lui dit Loinvilliers d'une voix brève et haute, l'autorité souveraine de Mme d'Enambuc a cassé la sentence qui vous condamne, elle vous a sauvé de la potence; mais son pouvoir ne va pas jusqu'à vous réhabiliter dans l'opinion, et aux yeux de tous vous êtes un assassin.

A cette insulte, Maubray recula d'un pas et fit un mouvement comme pour saisir une épée. —Vous n'avez point d'armes, reprit Loinvilliers avec un dédain ironique; je n'y avais pas songé en vous provoquant. Vous êtes gentilhomme, monsieur, je puis me battre contre vous, et je ne vous refuse pas satisfaction. — Maubray le regarda avec plus d'étonnement que de colère, et lui répondit avec une fierté calme qui, malgré sa casaque d'esclave et les traces que tant de misères avaient laissées sur sa personne, montrait bien de quel sang il était :

— Demain, au point du jour, sous les murailles du fort.

— A l'épée?

— A l'épée, monsieur.

— Un duel! s'écria le médecin effrayé; vous n'y pensez pas, messieurs! Madame ne souffrira pas que deux bons gentilshommes s'égorgent ainsi.

— Oui, docteur, vous avez raison; je n'y songeais pas, répliqua Loinvilliers. Madame pourrait être avertie et nous mettre aux arrêts pour empêcher ce combat; mais il y a un moyen. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Maubray, voulez-vous à l'heure même vous battre avec moi?

—Je suis à vos ordres, monsieur, répondit-il froidement.

—Arrêtez, messieurs! s'écria le médecin en se jetant entre eux;

vous ne pouvez pas vous battre sans témoins; si l'un de vous était tué, l'autre serait considéré comme un meurtrier.

— Nous trouverons des témoins, interrompit Loinvilliers : vous, d'abord, docteur. Ne songez pas à retourner là-haut pour donner l'alarme; vous allez venir avec nous, sinon je vous fais arrêter par les hommes de ma garde.

Le docteur suivit tout éperdu les deux adversaires. Ils trouvèrent dans la cour Ricio et quelques hommes de la garde espagnole qui semblaient les attendre. En sortant du fort, Maubray dit à demi-voix au docteur :

— Je ne comprends rien à ce qui se passe; une telle insulte... un duel, où peut-être l'un de nous deux succombera!... Cet homme est en démence.

— Non, non, répondit le médecin, mais il est votre ennemi mortel, car il aime madame.

— Ah! je comprends tout à présent, s'écria Maubray; et, se tournant vers Loinvilliers, il ajouta violemment : Hâtons-nous, monsieur; on pourrait venir. Il faut que nous ayons le temps de nous battre...

— Mais, monsieur, les chances sont contre vous, dit le docteur en saisissant le bras de Maubray; vous pouvez à peine vous soutenir. Si ce diable d'homme me laissait au moins le temps de vous donner quelque bon cordial! Mais, dans l'état où vous êtes, vous n'aurez pas seulement la force de manier une épée.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit Maubray en serrant la main du docteur; il y a maintenant en moi quelque chose qui me rend fort.

Ils firent encore quelques pas pour se mettre à couvert sous le rempart. Ricio tenait deux épées qu'il présenta à Maubray.

— Vous avez le choix, monsieur, dit Loinvilliers en ôtant son pourpoint et en détachant sa cravate de dentelle. Maubray leva les yeux vers le fort et regarda un moment les fenêtres de la salle où il avait laissé Marie; puis, avant de se mettre en garde, il se rapprocha du médecin, et lui dit d'une voix triste : — Monsieur, si je succombe, dites à Mme d'Enambuc que ma dernière pensée a été pour elle.

Un quart d'heure plus tard, Mme d'Enambuc entendit un tumulte sourd et des pas précipités sous ses fenêtres. — Quelque malheur encore! murmura-t-elle frappée d'un vague pressentiment.

— Que font tous ces gens-là dehors? dit le père Du Tertre en regardant par la fenêtre.

— Ah! ne le voyez-vous pas, mon père? s'écria Mme d'Enambuc

en se rejetant en arrière et en se couvrant le visage de ses mains... un homme blessé... mort peut-être... On l'apporte ici...

En ce moment Ricio entra tout en désordre.

— Mon père, dit-il, hâtez-vous de venir, monsieur le comte est blessé... D'un moment à l'autre, il peut rendre son ame à Dieu..... Venez le confesser.

— Il va mourir, s'écria Mme d'Enambuc saisie d'horreur, il va mourir? Qui donc l'a tué?

— C'est l'engagé, le prisonnier, celui qui devait être pendu demain, répondit Ricio.

Un peu après, le docteur arriva; il trouva Mme d'Enambuc agenouillée et priant Dieu.

— Loinvilliers est mort? s'écria-t-elle.

— Pas encore, madame, répondit le médecin; il a un coup d'épée dans la poitrine, mais on revient parfois de ces blessures-là.

VI.

En effet, le docteur ne s'était point trompé dans ses prévisions; le comte guérit de cette blessure qui, au premier aspect, avait semblé mortelle. Aussitôt après son duel avec Maubray, on l'avait, selon son expresse volonté et au risque de le voir expirer pendant le trajet, transporté dans son habitation. Le lendemain même de l'évènement, il envoya sa démission à Mme d'Enambuc, qui l'accepta. Ceci eut un grand retentissement dans la colonie. Des gens qui étaient hostiles à Loinvilliers, qui le haïssaient même pour la hauteur inflexible de son caractère, se rapprochèrent de lui; les colons lui savaient gré d'avoir défendu leurs droits, et, sans examiner le fond de la question, ils blâmaient hautement Mme d'Enambuc d'avoir sauvé du dernier supplice un engagé qui avait tué son maître en défendant sa propre vie. Une sourde fermentation régnait dans l'île; tout était à craindre. Pourtant Marie était tranquille. Que lui importaient maintenant la vengeance du comte de Loinvilliers, les complots qui se tramaient peut-être, et les dangers imminens dont elle était environnée? Maubray était là, elle ne craignait plus rien. Quand elle le voyait si fier, si courageux, si calme, si dévoué, elle retrouvait la sécurité qu'elle avait eue autrefois, lorsqu'elle vivait puissante et respectée à l'abri de la souveraine autorité du général.

Il était écrit que la destinée de Marie ressemblerait en tout à celle d'une souveraine : libre et maîtresse de sa main, elle ne put s'unir publiquement à l'homme de son choix. Une nuit, le marquis de Maubray la conduisit à la chapelle, où le père Du Tertre les attendait. Leur mariage n'eut pas d'autres témoins que le docteur Janson et un gentilhomme de la maison de Mme d'Enambuc. Les mesures étaient si bien prises, que personne n'eut le moindre soupçon, pas même les esclaves qui servaient la petite reine; Palida seule veillait et attendait dans la chambre à coucher de sa maîtresse. La même nuit, d'autres faits s'accomplissaient non moins mystérieusement, et, tandis que le père Du Tertre disait la messe de mariage, il y avait une assemblée secrète chez le comte de Loinvilliers, qui, toujours souffrant de sa blessure, n'avait pas reparu au Fort-Saint-Pierre.

Il y avait sous les remparts une petite terrasse qui communiquait avec les appartemens intérieurs; Marie s'y arrêta un moment en sortant de la chapelle. D'une main, elle s'appuyait au bras de Maubray, de l'autre elle retenait le voile de dentelle dont les plis flottaient autour de sa taille. Jamais, même dans la fraîcheur éclatante de sa première beauté, elle n'avait été si ravissante. Sa langueur lui donnait un nouveau charme, et la douce pâleur répandue sur ses traits semblait éclairer leur pureté divine. Elle leva vers Maubray ses yeux pleins de joie et de mélancolie; une même pensée les occupait; ils songeaient à un autre temps, déjà bien éloigné, au temps de leurs premières amours.

— Henry, dit-elle, ne vous semble-t-il pas que le passé n'a point existé, que je suis sortie hier du couvent de l'Annonciation, et que nous venons de nous marier à l'église de Saint-Louis?

— Oh! ma chère ame, répondit-il avec une tendre émotion, il est vrai... J'ai tout oublié... je suis heureux!

— Heureux!... ensemble pour toujours!... murmura-t-elle en appuyant son front à l'épaule de Maubray.

La nuit était sombre, et la brise qui soufflait de l'est apportait de l'intérieur des terres les chauds parfums des giroffiers en fleurs. Tout à coup un caneficier, le seul arbre dont la verdure tapissât les murailles du fort, frémit, agité par une légère raffale, et ses longues siliques s'entrechoquèrent avec un bruit sec. Marie frémit.

— Comme le ciel est noir là-bas! comme l'air est lourd! murmura-t-elle; cette nuit ressemble à une autre nuit bien fatale et qui eut un affreux lendemain!...

— Cette nuit est belle, la plus belle de ma vie! répondit Maubray

en serrant contre sa poitrine les mains jointes de Marie; éloigne ces terreurs, ces funestes souvenirs... Soyons heureux enfin...

Le lendemain était un dimanche, et dès le point du jour le père Du Tertre s'était rendu à l'église paroissiale du Mouillage, pour confesser les gens qui devaient faire leurs dévotions. Mais, contre son habitude, il retourna au fort avant de dire la grand'messe. Marie venait de passer dans la salle, où elle avait trouvé le docteur Janson.

— Mon père, est-ce qu'il y a quelque mauvaise nouvelle? s'écria-t-elle en voyant entrer le moine, dont le visage annonçait une certaine agitation.

Il s'arrêta au seuil de la porte, pour s'assurer que personne ne pouvait écouter; puis il fit signe à Palida de se mettre là en sentinelle.

— Madame, dit-il en se rapprochant de Marie, un complot va éclater aujourd'hui même, dans deux heures, à l'issue de la messe... La Providence a permis que je fusse averti. On veut se défaire du marquis, on veut le tuer...

— Et qui s'est chargé de cet assassinat? interrompit Marie en pâlissant.

— Un parent de Baillardet l'insultera au sortir de l'église, où l'on s'attend à le voir paraître à votre suite. On ne lui laissera pas le temps de mettre l'épée à la main, on se jettera sur lui, et vingt bras le frapperont à la fois.

— C'est le comte qui a préparé ce guet-apens, s'écria Marie, c'est lui! n'est-ce pas, mon père? Oh! je le croyais incapable d'une telle lâcheté!...

— Oui, c'est lui, mais il n'est pas seul... Les colons croient se faire ainsi justice de leurs propres mains. Ils ont vu avec une indignation furieuse ce qui s'est passé.... Vous êtes sur un abîme, madame! tout ce que je prévoyais est près d'arriver.

— Mais Maubray est un homme de tête, un homme de cœur.... Il nous défendra, il nous sauvera.

— C'est pour cela qu'on veut d'abord se défaire de lui. D'ailleurs, madame, il ne faut pas vous le dissimuler, le marquis ne peut rien que par son courage personnel, son dévouement. Les circonstances qui ont entouré son arrivée ici empêcheront toujours qu'il ait une influence puissante.... Le comte de Loinvilliers le sait bien.... il triomphe...

— Mais que faire alors, que faire? s'écria Marie avec épouvante. Mon père, je ne puis même dire à Maubray le péril où nous sommes; il le braverait.

— Nous l'empêcherons aisément d'aller ce matin à l'église du Mouillage, dit le docteur, mais on attendra une autre occasion.

— J'entourerai Maubray de ma garde, et d'ailleurs il y a une justice ici, je puis encore faire arrêter et punir ceux qui trament la rébellion et l'assassinat.

— Non, vous ne le pourrez pas, madame, s'écria le moine; il ne faut plus songer à un coup d'autorité; vous perdriez tout peut-être, et même la vie, sans sauver M. de Maubray. On m'a révélé tout le complot... Des gens de votre propre maison y ont trempé... Vous ne pouvez plus vous fier aux capitaines de paroisse; ceux du Prêcheur, du Carbet et du Lamantin étaient cette nuit chez M. de Loinvilliers, et ils ont répondu des autres. Toute cette trame a été conduite avec tant de prudence et de secret, qu'il a fallu une faveur de la Providence pour la découvrir... C'est un des Espagnols qui m'a tout révélé en confession. Pour vous convaincre de l'imminence et de la grandeur du péril, je n'ai qu'un mot à ajouter : c'est le comte qui est l'ame du complot, il dirige tout; vous le connaissez, et vous savez s'il est homme à différer long-temps et à manquer sa vengeance.

Tandis que le moine parlait, Marie marchait avec agitation, le regard fixe, les mains croisées; de temps en temps elle s'arrêtait devant la fenêtre et regardait la mer.

— Il faut sauver Maubray, dit-elle, et pour le sauver il n'y a qu'un moyen... *le Saint-Malo* met à la voile demain au point du jour.

— Vous voulez partir, madame? vous voulez retourner en France? interrompit le moine.

— Non, non, pas moi, mon père, répondit-elle, mais Maubray... Je lui confierai mon fils; et vous-même, vous l'accompagnerez, chargé d'une mission près du roi. Je resterai ici, j'y resterai seule, sans craindre le comte ni aucun de mes ennemis : mon espoir est que la bonté du roi abrégera cette situation.

— Je ne vous comprends pas, madame, dit le moine avec un profond étonnement.

— Les dépêches que je vous remettrai vous expliqueront tout, répondit-elle avec calme. Maintenant, mon père, retournez à l'église du Mouillage : j'y serai dans une heure.

Quand le père Du Tertre fut sorti, Marie se rapprocha du médecin.

— Docteur, dit-elle, je ne veux pas faire mes adieux à Maubray.

En prononçant ces mots, sa fermeté l'abandonna tout à coup, et elle fondit en larmes.

— Non, reprit-elle, non, je ne le reverrai pas, je ne le pourrais

sans mourir. D'ailleurs, je ne saurais le tromper; il devinerait la vérité, il voudrait rester... Non, non, qu'il parte, qu'il parte! il y va de sa vie!... Aveugle que j'étais! j'avais pu croire que Loinvilliers ne se vengerait pas.... Oh! certainement il tuerait Henry..... Seule ici, je ne le craindrai plus. N'ai-je pas déjà lutté contre son influence, contre son ambition, contre son amour?... Puis viendra enfin le jour de ma délivrance.... Mais à présent, c'est à Maubray qu'il faut songer.... Allez le trouver, docteur; dites-lui de se rendre sans délai à bord du *Saint-Malo,* et d'y attendre une lettre de moi. Dites-lui que je lui ai fait mystère d'un dessein qui m'occupait depuis son arrivée ici, et que je vais le lui faire connaître. Dites-lui que je vais exiger de son amour le plus grand sacrifice; dites-lui qu'il y va de ma vie, de notre bonheur. Oh! il me croira, il partira.... Je vais envoyer mes ordres au capitaine... Docteur, vous ne quitterez pas Maubray, vous l'empêcherez de revenir à terre. Allez, mon vieil ami, je me fie à vous.

En ce moment, une voix se fit entendre dans le premier salon; la maison de Mme d'Enambuc se réunissait pour la suivre à l'église.

— C'est lui! murmura Marie en fuyant dans sa chambre. Oh! mon Dieu, donnez-moi la force et le courage!

— Je vais vous obéir, madame, dit vivement le docteur; soyez tranquille : j'ai tout compris.

Un peu après, Mme d'Enambuc monta en litière pour se rendre à l'église du Mouillage. Elle tenait son fils sur ses genoux. Toute sa maison la suivait, et la compagnie des gardes précédait sa litière. Cet apparat n'était d'usage qu'aux jours de grande fête, et l'on remarqua avec un certain étonnement l'espèce de solennité dont s'était entourée la petite reine. L'église était déjà pleine de monde, son étroite enceinte contenait à peine les privilégiés, les gens de pure race blanche; les peaux noires, les esclaves, se tenaient dehors, et assistaient de loin aux offices, comme autrefois en Europe les excommuniés. Marie aperçut en entrant le comte de Loinvilliers au milieu d'un groupe nombreux. Il était encore tout malade et affaibli; mais son regard noir et brillant avait toujours la même expression de vivante énergie. Au moment où Marie parut, tous les regards se tournèrent vers elle, et le plus profond silence régna dans la nef. Loinvilliers avait cherché Maubray d'un rapide coup d'œil.

— Par le corps du Christ! murmura-t-il en serrant le bras de Ricio, je ne le vois pas! il n'est pas venu!

Marie traversa la nef d'un pas lent, et vint s'agenouiller avec son

fils au prie-dieu préparé pour elle devant la sainte table. Déjà le père Du Tertre avait reçu ses instructions; avant de commencer la messe, il s'arrêta au pied de l'autel, et se retournant vers l'assemblée, il dit à haute voix :

— Mes frères, joignez-vous d'intention au saint sacrifice que je vais offrir, et demandez à Dieu de répandre ses bénédictions sur ce jeune enfant et sur sa mère. C'est aujourd'hui que madame se sépare de son fils pour l'envoyer en France, où il doit être élevé selon l'expresse volonté de son défunt père, autrefois seigneur de cette île. Prions, mes frères, pour que Dieu garde et protége la veuve et l'héritier du général d'Enambuc.

A ces mots, l'assemblée entière s'émut, et tous les yeux se tournèrent vers Marie avec étonnement : elle s'était levée.

— Oui, dit-elle, mon fils vient vous faire ses adieux, il ne reviendra ici que dans bien des années, quand il sera un homme. Alors, il ne démentira pas le sang dont il sort, il se souviendra des exemples que lui a légués son père; maintenant je le confie à des mains sûres : c'est sa révérence le père Du Tertre et M. le marquis de Maubray qui l'emmènent en France.

A cette déclaration si inattendue, il y eut un mouvement dans le groupe qui environnait Loinvilliers; tous ces visages sombres et attentifs se tournèrent vers le comte. Il sourit d'un air calme et se mit tranquillement à genoux pour entendre la messe qui commençait. La triste Marie priait et pleurait prosternée devant l'autel; ses mains froides et tremblantes serraient les mains de son fils, elle lui parlait tout bas comme pour soulager son cœur.

— Ah! mon cher enfant, disait-elle, je reste seule ici, seule et désolée! Tu me chercheras demain, tu m'appelleras..., mais celui auquel je te confie t'aimera aussi... Si quelque danger te menace, il te défendra, il te sauvera; bientôt tu seras avec lui dans ce beau pays que j'ai tant aimé et regretté; prie Dieu alors, pauvre enfant innocent! prie-le pour que ta mère puisse aller te rejoindre!

Quand la messe fut finie, et que Marie sortit tenant son fils par la main, on se pressa autour d'elle, les femmes pleuraient en regardant ce bel enfant qui les saluait en souriant d'un air de petit prince. La nouvelle du départ de Maubray avait tout à coup calmé les esprits, et la petite reine recueillit sur son passage des marques de sympathie qu'on ne lui eût pas accordées quelques heures auparavant.

La malheureuse femme accomplit courageusement son sacrifice; en rentrant au fort, elle écrivit à Maubray; sa lettre ne contenait

que ces mots : « Il faut nous quitter, Henry! vous vous résignerez à cet affreux malheur, car il y va de ma sûreté, de ma vie peut-être; le père Du Tertre vous expliquera tout... Au nom du ciel, au nom de notre amour, partez! c'est votre femme qui vous en prie à genoux. Je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, mon fils... Un devoir sacré me retient, je ne puis abandonner pour vous suivre les grands intérêts remis à ma garde. Je dois compte au roi et à l'héritier du général d'Enambuc de ma conduite ici; mais j'espère, j'attends le moment qui me délivrera de cette responsabilité terrible. Le père Du Tertre va porter mes supplications au roi. Henry, j'irai te retrouver; j'en fais la promesse devant Dieu, je te serai rendue! »

Le Saint-Malo était mouillé à quelques encâblures du rivage, sous les fenêtres du fort; des embarcations allaient et venaient incessamment pour les préparatifs de ce départ précipité. Maubray était à bord depuis deux heures quand il reçut la lettre de sa femme; déjà le docteur Janson lui avait fait pressentir son malheur, il était comme un homme hors de sens quand le père Du Tertre arriva. Le moine avait une longue expérience des souffrances humaines, il connaissait l'art de les calmer, et il sut inspirer à Maubray le courage de se soumettre à cette séparation. Marie passa le reste de la journée et toute la nuit assise près de la fenêtre, et les yeux tournés vers le navire qui allait emporter tout ce qui lui était cher au monde. Un peu avant l'aube, le père Du Tertre vint avec une suite nombreuse chercher le jeune d'Enambuc. La malheureuse mère tenait son enfant endormi sur ses genoux; elle l'embrassa silencieusement, et le remit au moine en disant avec cette sombre tranquillité qui est la plus haute expression des douleurs violentes :

— Priez Dieu pour moi, mon père, et dites à Maubray que nous nous reverrons.

Plusieurs heures après, Marie était encore devant la fenêtre, agenouillée, immobile et les yeux fixés sur la mer. Son regard suivait une voile qui s'effaçait de moment en moment et qui disparut enfin dans la ligne indécise où les eaux bleues se confondaient avec le tranquille azur des cieux. Lorsqu'elle n'aperçut plus rien que l'espace immense et vide, elle étendit les bras en s'écriant, l'ame saisie d'un pressentiment funeste : Les reverrai-je, mon Dieu? Puis elle se releva brusquement et murmura, en regardant autour d'elle avec une sorte de terreur : A présent, je suis seule!

Le docteur et Palida étaient près d'elle, ils l'emmenèrent; comme elle traversait la salle d'audience, Loinvilliers entra. En revoyant

dans un pareil moment celui dont la fatale influence avait rempli sa vie de trouble et de douleur, Marie ne put réprimer un mouvement d'effroi, ses genoux fléchirent; elle dit d'une voix à peine articulée et avec une morne froideur : Excusez-moi, monsieur, je ne puis avoir l'honneur de vous recevoir aujourd'hui.

— Je venais seulement, madame, pour vous assurer de mon dévouement, répondit-il d'un air grave; en toute circonstance, je serai prêt à vous en donner des preuves.

Elle ne répondit à ces protestations qu'en inclinant la tête, et sortit lentement. Le comte la suivit du regard.

— Ah! murmura-t-il avec une profonde expression de joie, elle ne l'aimait donc pas, puisqu'il est parti? C'est son fils qu'elle pleure... Oh! Marie, Marie! cet homme serait mort s'il fût resté. Mais non, tu ne l'aimais pas.... j'étais fou de le croire.

A dater de ce jour, le comte revint souvent au Fort-Saint-Pierre; il n'avait pas cependant repris l'autorité qu'il avait long-temps exercée, et la petite reine ne lui rendit pas sa charge de lieutenant-général, qui demeura vacante. Le départ de Maubray avait produit une certaine sensation dans la colonie, et apaisé les ressentimens furieux dont il avait failli être victime; mais tout n'était pas fini pourtant, et le comte de Loinvilliers, qui, pour perdre Maubray, avait fomenté tous ces compluts, était allé plus loin à son insu. Maubray n'était qu'un prétexte pour les gens, depuis long-temps hostiles à la petite reine, qui avaient en vue autre chose que de venger la mort du patron Baillardet. Tous ces mécontens voulaient se soustraire à l'autorité seigneuriale, dont ils dépendaient immédiatement, et faire de la colonie un petit état gouverné par des magistrats élus entre les notables habitans, comme les capitaines de paroisse. Toutes ces menées restèrent long-temps secrètes : le comte de Loinvilliers n'y était point mêlé; on avait cessé de le craindre, pourtant on se méfiait de lui. Marie n'ignorait pas entièrement ce qui se passait; mais elle était dans cette espèce de sécurité que donne l'habitude d'une position difficile. Elle se soutenait avec une admirable grandeur d'ame au milieu des peines amères qui la rongeaient. Tous lui obéissaient encore, nul n'avait manqué au serment de fidélité qu'il avait prêté entre ses mains; toutefois les mêmes acclamations n'accueillaient plus sa présence, et les pauvres noirs criaient seuls encore sur son passage : Vive la petite reine!

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Le comte de Loinvilliers voyait avec une sombre inquiétude, une sourde impatience, l'espèce de

défense que Marie lui opposait. Il y avait dans ses refus une sorte d'inertie contre laquelle les violences du comte se brisaient. Il était loin cependant de perdre toute espérance; il comptait sur le temps, sur la persévérance de ses soins, et surtout sur l'isolement où était Marie : il ne savait pas quel espoir la faisait vivre. Un matin, c'était au commencement de l'hivernage, dix mois environ après le départ de Maubray, la petite reine se promenait sur la plage, appuyée au bras du docteur Janson; Palida portait le vaste parasol bariolé de peintures chinoises et l'éventail de sa maîtresse; quelques négresses suivaient à distance; le vieux médecin avait l'air soucieux.

— Pourvu que toute cette canaille paie les rôles sans tuer les collecteurs! murmura-t-il. Cinquante livres par tête de cette plante nauséabonde qu'on appelle ici *pétun* et tabac à Paris : il n'y a pas de pays au monde où la taille soit moins lourde.

— Je ne suis pas tranquille, dit Marie, depuis ce matin on entend dans les mornes le son des buccins; ce sont des gens qui s'avertissent d'une habitation à l'autre, comme quand on voyait venir les peaux rouges.

— Ne serait-il pas à propos que le capitaine de la paroisse fût mandé?.... En cas d'émotion populaire, je crois qu'on peut compter sur lui et sur ses gens.

— Qui sait? dit Marie en secouant la tête; dans un moment d'effervescence, les rebelles entraîneront les gens paisibles. Dieu me garde d'ailleurs de voir les habitans armés les uns contre les autres!

En ce moment, le bruit éloigné des tambours se fit entendre, et bientôt on aperçut le long de la plage, du côté du Carbet, une foule d'hommes qui s'avançaient; la plupart avaient des fusils et des piques, dont le fer aigu reluisait au soleil.

— Ils ont fourbi leurs armes! s'écria le docteur. Toutes ces piques étaient rouillées et attachées au ratelier depuis la guerre des peaux rouges... Madame, ils en veulent peut-être à votre personne; venez, rentrez dans le fort, faites fermer les portes.

— Pourquoi? répondit Marie avec calme. S'ils viennent nous attaquer, qui pourra nous défendre? La compagnie des gardes, soixante hommes contre cette multitude prête à nous assiéger?... Rentrons au fort; mais la porte restera ouverte, et c'est dans la grande cour que j'attendrai.

Cependant la troupe arrivait au pas de charge; elle fit halte devant le fort. On put reconnaître alors qu'elle était composée d'une foule de colons des quartiers du Prêcheur et du Carbet; la plupart avaient

aussi armé leurs engagés. L'exact et véridique auteur de l'*Histoire des Antilles* nous a conservé les noms des meneurs de cette rébellion : c'étaient un neveu du patron Baillardet et deux riches colons, Vigeon et Sigaliz. Ils amenaient chacun environ deux cents hommes bien armés et fort résolus. A l'approche de cette troupe, M. de La Fontaine-Héron, commandant de la place de Saint-Pierre, avait promptement réuni tout son monde, et la garde de la petite reine était rangée au fond de la cour. Marie ordonna à M. de La Fontaine-Héron de faire mettre bas les armes à ses gens, puis elle s'avança seule au-devant des révoltés jusque sur la porte de la grande cour; là, elle s'arrêta et dit avec calme :

— Que voulez-vous, messieurs, et par quel motif vous présentez-vous ainsi devant moi?

Une clameur inintelligible s'éleva, il y eut un moment de confusion et de désordre, tous répondaient à la fois; puis Sigaliz s'avança et porta la parole :

— Madame, dit-il, les notables habitans sont réunis en ce moment dans les magasins du Mouillage pour aviser aux intérêts de la colonie; nous venons en leur nom vous sommer de vous rendre à cette assemblée.

— Nulle assemblée ne peut se former si elle n'a été convoquée par moi, répondit Marie avec fermeté; je ne reconnais aucun des actes émanés de ce nouveau pouvoir. Retirez-vous, et dites à ceux qui vous envoient que je suis prête à les entendre, s'ils veulent venir ici me soumettre leurs réclamations.

— Ce n'est pas entre les murailles du fort, sous les mousquets de la garnison qu'ils pourraient parler librement, s'écria Sigaliz; il faut nous suivre, madame.

A ces mots, il fit un mouvement comme pour mettre la main sur la petite reine. Ce geste fut le signal de l'attaque. Les révoltés tentèrent d'envahir la cour, tandis que les gardes, serrés autour de Marie et la pique en avant, tâchaient de protéger sa rentrée dans les appartemens du fort; mais Vigeon et ses hommes s'emparèrent bientôt de la porte. Au milieu de ce tumulte, on entendait une voix qui criait : Sauvez, sauvez madame!... C'était celle de Palida; l'esclave s'était jetée devant sa maîtresse et la couvrait de son corps. Au bout de quelques minutes, Sigaliz se fit jour jusqu'à la petite reine, et, la saisissant d'un bras vigoureux, il l'emporta tout échevelée et couverte de sang.

— Elle est prisonnière! elle est prisonnière! cria-t-on de tous côtés,

et la troupe entière abandonna la place pour suivre Sigaliz, qui emmenait la petite reine aux magasins du Mouillage.

VII.

Deux jours plus tard, vers minuit, Marie veillait encore dans la chambre qui lui servait de prison. Elle était assise devant une petite table sur laquelle était ouvert son livre d'heures; en face d'elle, Palida, debout et le dos appuyé à la muraille, semblait écouter si quelque bruit ne se faisait pas entendre au dehors; mais tout se taisait, hors le vent qui murmurait au châssis grillé de la fenêtre. Une lampe de terre éclairait à peine cette triste cellule, située sous le toit d'un des magasins du Mouillage, et qu'on avait arrangée à la hâte pour servir de prison à Marie; au milieu de ces vagues ténèbres, ressortait comme une lumineuse apparition la figure blanche et immobile de la petite reine : elle lisait le front baissé, les mains jointes, et par momens elle jetait les yeux sur un papier placé devant elle, à côté d'une écritoire en ferblanc, semblable à celle que les scribes de profession portaient alors suspendue à la ceinture.

— Maîtresse, dit Palida en relevant la tête, il me semble que j'entends quelque chose en bas, comme des gens qui viennent.

— C'est la sentinelle qui marche devant la porte; va, tout le monde dort ici, répondit Marie.

— Non, non, on a parlé, dit l'esclave en montant sur le banc de bois placé devant la fenêtre et en essayant de voir ce qui se passait dehors; mais elle n'aperçut qu'une lumière qui brillait non loin de là, au couvent des pères jacobins. Tout était muet et désert aux environs, car alors le quartier du Mouillage n'existait pas encore, et la ville de Saint-Pierre n'était qu'une grosse bourgade bâtie sous le fort. Tout à coup un léger bruit se fit entendre derrière la porte même de la prison et la clé tourna doucement dans la serrure.

— Maîtresse! s'écria Palida, on ouvre!

Le cœur de Marie battit violemment.

— A cette heure! murmura-t-elle; que Dieu ait pitié de nous!... Qui donc vient ici?

La porte s'entr'ouvrit et se referma doucement, le porte-clé resta dehors et Loinvilliers entra. Marie s'était levée; en reconnaissant le comte, elle recula jusqu'au fond de la chambre et resta là, tremblante et appuyée des deux mains à l'épaule de Palida. Loinvilliers

parcourut la prison du regard; puis ses yeux s'arrêtèrent sur Marie avec une amère joie. Combien de fois, dans l'égoïsme cruel de son amour, il avait souhaité la voir ainsi seule, abaissée, abandonnée de tout secours humain! Il crut réduire enfin, sinon le cœur, du moins la fierté de cette femme, dont le salut dépendait en ce moment de lui, et dit en se rapprochant de Marie :

— Je viens à votre secours, madame...

— Vous! interrompit-elle avec un geste de doute et presque d'effroi.

— Savez-vous ce qui se passe? reprit-il; les rebelles sont maîtres du fort et de la ville; ils ont nommé des magistrats, des officiers nouveaux... ils ont rédigé un acte par lequel vous renoncez à vos droits et à ceux de votre fils...

— Cet acte, le voilà, répondit-elle en montrant le papier placé sur la table.

— Ils l'ont apporté pour vous le faire signer, ils l'ont laissé.... eh bien?

— Eh bien! dussé-je mourir ici, je ne rachèterai pas ainsi ma liberté, ma vie.

— Mais vous pouvez échapper autrement à ces misérables, s'écria Loinvilliers; j'ai gagné vos gardes, mes Espagnols nous attendent au bord de la rivière des Pères. Au point du jour, nous serons en sûreté dans les Mornes, et alors, savez-vous ce que je ferai, Marie? J'enrôlerai tous les flibustiers de ces îles; mon oncle le baron de Poincy m'enverra des troupes de Saint-Christophe. Avec toutes ces forces réunies, j'attaquerai les rebelles, je les traiterai comme j'ai traité les peaux rouges. Vous serez vengée, Marie! le voulez-vous? Alors il faut vous fier à moi, il faut me suivre.

— Non, répondit-elle, non; car qui sait quel prix vous mettriez à votre dévouement?

— Le plus haut prix, je l'avoue, s'écria Loinvilliers; j'exigerais une promesse, un serment que vous accompliriez quand vous seriez revenue ici victorieuse et vengée.

— Je n'ai donc plus d'espoir qu'en Dieu, dit-elle en baissant la tête; je ne vous suivrai pas, monsieur.

— Marie, au nom du ciel, par pitié pour vous-même, s'écria Loinvilliers, venez, le temps presse; mais vous me haïssez donc plus que la mort? Ces misérables vous tueront; qui peut vous sauver si ce n'est moi? Quel secours pouvez-vous attendre dans cette île séparée du reste du monde par les abîmes immenses de la mer?

Marie s'était assise; elle détourna la tête et fit signe à Loinvilliers de sortir. Alors il se mit à ses genoux, il lui parla encore long-temps avec des transports d'amour, de fureur, avec menace, avec prière; mais elle fut inébranlable. Le comte la quitta enfin, irrité, désespéré de ses refus et résolu pourtant à la sauver.

La situation de la petite reine était affreuse; les auteurs de cette rébellion s'étaient trop compromis pour ne pas aller jusqu'aux dernières extrémités, si Marie ne signait l'acte qui les investissait légalement du pouvoir. Mais Loinvilliers les surveillait, et il leur suscita des embarras qui ne leur laissèrent pas le temps d'arriver à leurs fins; il agit sourdement auprès des capitaines de paroisse qui déjà voyaient avec inquiétude les embarras du nouveau gouvernement; il se servit de l'influence toute puissante du clergé pour ramener les petites gens; il réclama enfin hautement la liberté de Marie. Cependant la petite reine était toujours étroitement gardée. Aucune nouvelle de ce qui se passait au dehors ne lui était transmise, et Loinvilliers lui-même ne put parvenir une seconde fois jusqu'à elle. Un jour enfin la porte de sa prison s'ouvrit, et elle vit entrer le docteur Janson; le pauvre homme était blême et défait.

— Oh! mon vieil ami, s'écria-t-elle toute en larmes, c'est vous! que vous ont-ils donc fait, grand Dieu!

— Ils m'ont enfermé là-bas dans une chambre noire, répondit-il piteusement, depuis un mois; et vous, madame? Oh! les infames, vous traiter ainsi! mais ils ont peur à présent. Sigaliz et les autres se sont enfermés dans le fort; il y a une assemblée au quartier du Prêcheur, le comte de Loinvilliers s'y est rendu; d'un moment à l'autre, les choses peuvent changer de face.

— D'un moment à l'autre il peut arriver un navire de France! s'écria Marie avec un accent indicible de confiance et d'espoir. Docteur, il y a aujourd'hui onze mois que Maubray est parti.

En parlant ainsi, elle était pâle, animée, et ses prunelles brillantes semblaient se dilater. Le médecin lui prit le bras et se mit à compter les pulsations de l'artère avec une attention inquiète. Elle sourit et dit en étendant la main du côté de la mer : — Maubray m'attend làbas, j'irai. Vous m'y conduirez, docteur. — En ce moment, un grand tumulte s'éleva du côté du fort; on entendait le roulement des tambours et un bruit confus. — Sainte mère de Dieu! on va se battre! s'écria Marie. Il y eut un moment d'angoisse et de cruelle attente : le bruit approchait.

— On vient vous délivrer, madame! s'écria le docteur.

Au même instant les portes s'ouvrirent, et Loinvilliers parut à la tête d'une vingtaine d'hommes.

— Vous êtes libre, madame, dit-il; Baillardet, Vigeon et Sigaliz viennent d'être arrêtés; les habitans se recommandent à votre miséricorde. La vigie a signalé un navire, un navire de l'état, et les rebelles sont effrayés.

— Un navire qui vient de France! s'écria Marie en levant les mains au ciel; mon Dieu, soyez béni!

La petite reine fut ramenée au fort Saint-Pierre comme en triomphe; ceux qui un mois auparavant la poursuivaient de clameurs furieuses s'attendrissaient maintenant en la voyant s'avancer si pâle, si faible, si souffrante, mais le front éclatant de joie. Le docteur et Palida la soutenaient, car elle n'avait pas voulu monter dans sa litière. Quand elle fut sur la plage, elle s'arrêta les yeux fixés sur le navire dont on distinguait en pleine mer la haute voilure. Oh! murmura-t-elle avec un élan de confiance et d'espoir, voici ma délivrance!

Loinvilliers marchait, plein d'orgueil et d'espoir, à côté de la petite reine; dans l'effusion de sa joie, elle lui avait adressé quelques paroles bienveillantes. Il rentra avec elle au fort, et chacun, en le voyant si radieux, pensa que sa charge de lieutenant-général lui était déjà rendue. Avant de suivre Marie dans les appartemens, il appela Ricio et lui dit à voix basse : — Que mon canot soit prêt sur l'heure. Dès que le navire qu'on signale aura mouillé, j'irai à bord. Il faut que je sois maître ici : elle est à moi maintenant!

Le soir même, le vaisseau de guerre *l'Amphitrite* jeta l'ancre dans la rade de Saint-Pierre. Le père Du Tertre et M. de Vauderoque d'Enambuc, frère du défunt général, étaient à bord.

Le lendemain, vers midi, une assemblée solennelle, convoquée par la petite reine, se réunit au fort. Les principaux habitans, le clergé, tous les officiers, tous les employés du gouverneur remplissaient la salle d'audience. Le comte de Loinvilliers avait repris sa place près du fauteuil où allait venir s'asseoir la petite reine. Pour la première fois de sa vie peut-être, il ne pouvait dissimuler entièrement ce qui se passait au fond de son ame; un sourire involontaire faisait frémir ses lèvres pâles, une secrète joie éclatait sur son front de marbre et dilatait ses sombres prunelles. On ignorait quelle communication la petite reine voulait faire à l'assemblée. Loinvilliers lui-même ne se douta pas un instant de ce qui allait se passer. A midi précis, Marie parut, conduite par son beau-frère, M. de Vauderoque d'Enambuc; le père Du Tertre marchait à côté d'elle, tenant dans

ses mains un pli auquel pendait le sceau royal. Une acclamation s'éleva de tous côtés; on cria: Vive la petite reine! vive Madame! Marie s'inclina, visiblement émue; son beau visage si pâle, si languissant, s'anima d'une légère rougeur, et elle leva la main vers le portrait du général comme pour lui reporter tous ces hommages. Quand les acclamations eurent cessé, Marie prit des mains du père Du Tertre le parchemin scellé, et dit d'une voix très émue, mais haute et distincte : — Messieurs, je suis touchée jusqu'au fond de l'ame des sentimens que vous me témoignez, et j'en garderai toujours un vif souvenir. Je vous ai réunis pour vous faire mes adieux. Sa majesté, cédant à mes supplications, a remis en d'autres mains le gouvernement de la colonie. C'est le frère de celui que vous avez tous pleuré et dont la mémoire est restée ici en vénération; c'est M. de Vauderoque d'Enambuc qui représentera mon fils et commandera au nom du roi de France; voici les lettres patentes. Messieurs, je vous présente votre nouveau gouverneur. — En achevant ces mots, elle se tourna vers M. de Vauderoque, qui se leva et salua l'assemblée. Il y eut un moment d'étonnement et de silence. Personne ne s'attendait à une telle déclaration; tous les regards se tournèrent vers Loinvilliers, qu'un moment auparavant chacun désignait comme le futur époux de la petite reine. Il était debout, immobile et calme en apparence; mais il avait la main sur son poignard, car sa première pensée fut de tuer Marie sur l'heure; puis il calcula rapidement qu'il avait quelques jours devant lui et qu'il pouvait encore devenir le maître de cette femme, dont la possession était depuis si long-temps l'unique but de sa vie. Il dissimula sa rage, sa fureur, toutes les passions qui bouleversaient son ame, et il entendit d'un visage tranquille la longue harangue que M. de Vauderoque fit à l'assemblée. Quand tout le monde se fut retiré, il se rapprocha de la petite reine, et lui dit, le regard ardent, les lèvres pâles et serrées : — Vous partez! vous voulez aller retrouver cet homme! mais, sur mon ame, sur mon salut, il ne vous reverra jamais!

L'Amphitrite devait faire voile pour Saint-Domingue après quelques jours de relâche à la Martinique, et l'époque de son retour en France était encore éloignée. Marie ne voulut point l'attendre; elle se décida à partir sur un navire de Bordeaux qui venait de compléter sa cargaison à la Basse-Terre de la Guadeloupe. On essaya vainement de la dissuader d'entreprendre une si pénible et si longue traversée sur un vaisseau marchand mal construit et mauvais voilier; elle n'écouta que l'ardente impatience qui depuis si long-temps la consumait.

Quelques jours plus tard, une foule d'habitans se pressaient le long de la plage. Ils étaient venus de tous les quartiers de l'île en apprenant l'arrivée du nouveau gouverneur et le départ de la petite reine. Les regrets et l'attendrissement étaient universels; en ce moment on ne se souvenait que de la bonté, de la justice, des nobles qualités de Marie; ceux-là même que l'idée d'être gouvernés par une femme avait le plus révoltés, la pleuraient maintenant. Tous les canots de la rade étaient en mouvement autour de *l'Amphitrite*, qui allait transporter la petite reine et sa suite à la Guadeloupe, où elle devait s'embarquer sur *le Saint-Nicolas* de Bordeaux. Les noirs chantaient sur un air monotone et plaintif des paroles improvisées; tous aimaient cette jeune femme, dont ils n'avaient jamais aperçu que de loin le doux visage; ils la pleuraient, car ils savaient qu'elle avait souvent jeté sur leurs misères un regard de compassion, et qu'elle les protégeait contre l'oppression des blancs. La petite reine entendit la messe dans la chapelle où une année auparavant elle avait à pareil jour épousé secrètement le marquis de Maubray; son ame était pleine de joie et d'espoir; il lui semblait que cet anniversaire devait lui porter bonheur. Après avoir fait ses dévotions, elle descendit vers la plage, accompagnée de tous les gens de sa maison qui la suivaient en France. Une longue acclamation s'éleva à son aspect; la foule éplorée se pressa sur son passage avec mille bénédictions et mille vœux. Marie, tout à la fois triste et radieuse, mit une main sur son cœur et salua cette multitude inconstante, qui, un mois auparavant, l'avait vue traînée en prison, et ne s'était point levée pour la délivrer. Elle était d'une extrême pâleur, et elle se soutenait à peine. Le gouverneur lui donnait la main; mais elle était si faible, qu'il lui fallait aussi s'appuyer au bras du docteur Janson. Lorsqu'elle fut entrée dans le canot qui devait la transporter à bord, elle se retourna et fit encore un signe de la main. Alors les sanglots éclatèrent; la foule tendit les bras vers elle en criant :

— Vive! vive la petite reine!

— Adieu, adieu, dit-elle en jetant un long regard sur cette terre où elle avait régné, où elle avait tant souffert; adieu! la France ne me fera jamais oublier cet autre côté du monde.

Le comte de Loinvilliers n'était pas venu faire ses adieux à la petite reine; seul et caché derrière les remparts, il la vit s'embarquer et quitter pour toujours la Martinique. Quand le canot eut abordé *l'Amphitrite*, quand Marie eut quitté le pont, après avoir une derrière fois salué la foule immobile sur le rivage, Loinvilliers appela Ricio.

— Allons! tout est-il prêt? s'écria-t-il. Moi aussi, je pars! Oh! Juan de Mata, terrible écumeur de mer, quelle proie! Allons, allons retrouver aux Saintes mes amis les forbans! Ce sont eux qui me rendront la petite reine!

Il y a dans l'Océan qui sépare les deux mondes des chemins invisibles que le navigateur sait reconnaître et suivre; il y a comme des jalons jetés au milieu des eaux, devant lesquels passent les navires qui sillonnent la vaste mer. Juan de Mata, capitaine du *Santiago*, savait bien dans quelles latitudes il fallait attendre *le Saint-Nicolas* de Bordeaux, et, un mois environ après le départ de Marie, le forban croisait par le travers des Bermudes. *Le Santiago* était une légère goëlette armée de canons, et montée par un équipage recruté dans les quatre parties du monde, mais dans lequel les Espagnols étaient en majorité. Pendant quinze jours de croisière, il avait reconnu deux ou trois navires que le capitaine Juan de Mata eût volontiers abordés; mais Loinvilliers le força d'attendre.

Le temps était calme, des brises molles et changeantes ridaient à peine l'immense étendue au milieu de laquelle la goëlette ressemblait à un point blanc sur un velours bleuâtre. Loinvilliers ne quittait guère le pont; adossé aux bastingages, promenant ses yeux sur l'horizon, il regardait si aucune voile n'apparaissait sur l'azur indécis du ciel; il attendait avec une sombre et cruelle impatience qu'un vent favorable lui amenât sa proie. Enfin la vigie cria : Navire! et l'on aperçut bientôt distinctement un vaisseau, qu'à sa lourde voilure, à sa marche, on reconnut pour *le Saint-Nicolas* de Bordeaux. Alors la joie de l'équipage se manifesta par des cris et d'effroyables malédictions; on se prépara au combat comme à une fête, car on ne prévoyait nulle résistance. Le comte de Loinvilliers prit Juan de Mata à part.

— Nos conventions tiennent, lui dit-il, à vous et à vos hommes la cargaison tout entière, à moi Mme d'Enambuc. Vous me transporterez avec elle dans quelque port de l'Amérique du sud. Ce sont bien nos conventions, Juan de Mata?

— Ce sont nos conventions, et, sur mon salut, je les accomplirai, répondit le forban la main sur la poitrine.

— Oh! maintenant elle est à moi! s'écria Loinvilliers; ni le ciel ni l'enfer ne sauraient me l'arracher!

Cependant *le Saint-Nicolas* avait reconnu de son côté ce navire, qui commençait à lui donner la chasse, et il essaya de fuir; mais la

goëlette, d'une marche infiniment supérieure, lui eut bientôt fait connaître l'inutilité de sa manœuvre. La faible brise qui soufflait de l'est était tombée; le lourd navire marchand resta immobile et comme enchaîné par une puissance invisible sur cette mer endormie, tandis que la goëlette avançait sur lui, grace à sa voilure, qui lui permettait de profiter du moindre souffle de vent. Quand elle fut à une portée de pistolet du *Saint-Nicolas*, les forbans se dressèrent sur les lisses avec des cris sauvages, et se préparèrent à jeter les grapins dans les haubans.

— A l'abordage! à l'abordage! cria Juan de Mata.

La goëlette accosta *le Saint-Nicolas*, et les forbans envahirent le pont, le poignard aux dents, la hache dans une main et le pistolet dans l'autre. Il y eut un moment de confusion, mais on ne se battit point, le vaisseau marchand étant entièrement désarmé. Tandis que les forbans se rendaient maîtres du capitaine et de l'équipage, Loinvilliers descendit dans l'entre-pont. En entrant dans la chambre, la première personne qu'il trouva devant lui fut le docteur Janson.

— Monsieur, lui cria-t-il, toute résistance serait inutile; nous sommes maîtres du navire. Où est Mme d'Enambuc?

Le médecin ouvrit la porte d'une des cabines, et répondit simplement : — La voilà!

Les sabords ouverts éclairaient en plein cet étroit espace; Palida était assise par terre dans un coin, la tête dans ses mains. Au milieu de la cabine, il y avait une caisse étroite et recouverte d'un drap noir.

— Morte!... s'écria Loinvilliers en s'arrêtant comme foudroyé. Elle est morte!...

— Je n'ai pu la sauver; elle avait trop souffert! répondit le médecin.

— Monsieur, interrompit Loinvilliers avec égarement, ôtez ce drap! découvrez ce cercueil! je veux la voir!

—C'est une profanation, s'écria le médecin en reculant avec épouvante; monsieur, au nom du ciel, laissez en paix ces restes sacrés!

— Je veux la voir! répéta Loinvilliers avec un geste de menace.

Le médecin releva le drap d'une main mal assurée et découvrit le cercueil. Son art avait conservé ces tristes dépouilles; elle était là comme endormie, la tête ensevelie dans ses longs cheveux, les mains jointes sur le crucifix. Le comte de Loinvilliers s'agenouilla; deux larmes, les premières qu'il eût versées de sa vie, roulèrent le long de ses joues, et il s'écria, dans un affreux désespoir: Marie! Marie! morte pour l'éternité!

— Elle vous a pardonné à ses derniers momens, dit le médecin; elle a prié pour vous, pour vous, dont le funeste amour a rempli sa vie d'amertume et de malheur. Maintenant, du moins, laissez-moi accomplir ses dernières volontés; souffrez que je ramène en France ses tristes restes pour les rendre à son mari, le marquis de Maubray.

— Son mari! s'écria le comte en se dressant avec une sombre fureur; elle était sa femme!

— Elle l'avait épousé secrètement à la Martinique.

Loinvilliers l'interrompit et lui imposa silence d'un geste violent; puis, redevenant calme en apparence et maître de lui-même, il appela Juan de Mata. Le forban pâlit et s'arrêta épouvanté en apercevant cette femme morte, dans ce cercueil ouvert près duquel Palida et le médecin venaient de s'agenouiller.

— Est-ce là Mme d'Enambuc? dit-il en faisant un signe de croix; par le Dieu vivant! ce n'est pas ainsi que vous vous attendiez à la retrouver, seigneur comte! Maintenant qu'allez-vous faire?

— Ses funérailles, répondit Loinvilliers.

Un quart d'heure après, tout l'équipage du *Saint-Nicolas* et tous les forbans étaient réunis, la tête nue, sur le pont; l'aumônier, son missel à la main, disait les prières pour les morts devant le cercueil auquel on avait attaché deux boulets; le comte, agenouillé contre les bastingages, murmurait le *De Profundis* d'une voix creuse et brisée. Après l'absoute, deux hommes soulevèrent le cercueil et le lancèrent par-dessus le bord. Les profondes eaux jaillirent avec un bruit sourd et se ridèrent au loin; puis le gouffre se referma, tout fut fini; la petite reine était à jamais cachée au fond des abîmes de la mer. Alors le comte se releva et dit entre ses dents :

— Il ne la reverra ni vivante ni morte!

Mme CHARLES REYBAUD.

PORT-ROYAL

PAR M. SAINTE-BEUVE.

Voici enfin un livre qui console du triste état où sont tombées les lettres depuis quelques années; car, on ne peut se le dissimuler, il s'est introduit de nos jours un étrange désordre dans les vocations de l'esprit et dans l'emploi des talens. Presque toujours le début des carrières littéraires de nos contemporains a été leur moment le plus heureux, parce qu'il était l'effet d'un mouvement naturel. On allait là où l'on se sentait appelé; on écrivait sous la dictée d'un impérieux instinct; on se développait librement, parce qu'on obéissait à une voix secrète et puissante. C'était là l'heure des œuvres fécondes et des succès éclatans. Mais il arrive un moment où la veine s'épuise, soit parce que la nature n'y a pas mis davantage, soit parce que le travail ne creuse pas cette veine assez à fond. Alors on se met à en chercher une autre, on dévie, parce qu'on se croit à bout de la route première, ou parce qu'on manque d'énergie pour briser les obstacles contre lesquels on se heurte. Ici s'ouvre une autre époque dans la vie de l'écrivain. Auparavant, il suivait la vocation qu'il s'était reconnue; maintenant, il s'en forge une autre, et à la nature il substitue la volonté. Il n'y a pas de génie si vigoureux qu'on le suppose qui puisse sans dommage, avec impunité, se permettre un déclassement semblable et ces appli-

cations forcées. Plus, au contraire, les talens qui se fourvoient ainsi sont réels, plus les dissonances qu'ils tirent d'un instrument auquel ils n'auraient jamais dû toucher sont aiguës et fâcheuses.

M. Sainte-Beuve a su échapper à cette déchéance. Ses débuts avaient annoncé un écrivain brillant : les développemens qui les ont suivis nous ont donné un écrivain supérieur. L'auteur des *Critiques et Portraits littéraires*, le romancier qui a écrit *Volupté*, a pris rang parmi les premiers prosateurs de notre époque.

Déjà vers la fin du XVIe siècle, on se plaignait de la multitude des auteurs et du peu de valeur de leurs livres. « Il y a tant d'écrivains aujourd'hui qui s'accablent les uns les autres, disait un traducteur des Commentaires de César, qu'on ne peut guère bien discerner les bons des mauvais qui les éteignent et suffoquent, à guise des méchantes herbes qui surcroissent parmi les utiles et salutaires, et les surmontent et les étouffent : quand chacun, sans aucun choix ni jugement, sans rien élabourer ni sarcler, se transporte le nez au vent, selon que la fantaisie le pousse (1). » Et, de nos jours, qu'est-ce qu'écrire pour bien des gens, sinon céder à un caprice et remplir une heure de désœuvrement? Mais le caprice n'est pas la force, mais le désœuvrement n'est pas l'inspiration.

Il n'est pas permis non plus d'oublier que de nouveaux devoirs sont imposés à l'écrivain par les richesses mêmes de la littérature dans laquelle il veut prendre place. Si le peuple au milieu duquel il est appelé à penser et à produire compte déjà trois siècles de développement et de fécondité littéraire, il aura soin de s'enquérir de toutes les conditions, de toutes les phases et de tous les détails de cet illustre passé, pour éviter des redites inutiles, ou des efforts qui porteraient à faux. Dans une littérature qui commence, on peut marcher devant soi sans information préalable; la route est libre, et toutes les gloires peuvent être ravies par les talens qui arrivent les premiers; mais au sein d'une civilisation littéraire dont les travaux et l'opulence ne semblent laisser aux contemporains que les plaisirs d'une jouissance oisive, un esprit sérieux ne saurait se résoudre à tenter quelque chose avant de s'être assuré, par une connaissance approfondie du passé, d'une originalité possible dans le présent.

Nous ne connaissons pas d'écrivain qui se soit enquis de la tradition avec plus de diligence et de sagacité que M. Sainte-Beuve. Même au

(1) *Essai sur les meilleurs ouvrages écrits en prose dans la langue française*, par François de Neufchâteau.

moment où il croyait le plus à l'avenir d'une rénovation littéraire, il étudiait le passé avec une pénétration ingénieuse; c'était un révolutionnaire érudit. Quand, plus tard, il toucha l'époque d'une littérature plus indifférente, ou même, suivant sa propre expression, légèrement désabusée, il put fortifier ses études critiques par la maturité toujours croissante de son esprit. La science acquise et l'originalité personnelle se prêtèrent un mutuel secours, et de cette alliance, de ce tempérament sortit un écrivain qui sut se distinguer à la fois de ses contemporains et de ses devanciers.

La prose française, qui, dans l'histoire de l'esprit humain et de l'art, marche l'égale des proses grecque et latine, a débuté par la causerie, la démonstration et la polémique. Montaigne, Descartes et Pascal l'ont faite et l'ont constituée. Quand les conditions et l'harmonie de ses formes furent réglées et reconnues, elle servit surtout d'instrument aux débats de la religion, de la philosophie, puis enfin de la politique : ses habitudes furent la rapidité de l'allure, la clarté de la phrase, la précision du mot. Que se proposait-on surtout? On voulait prouver des vérités utiles, détruire l'erreur, entraîner les masses. Pour cela, il faut une marche prompte, un épanchement facile de la pensée, une succession progressive de coups véhémens et sûrs. Aussi, atteindre un grand but en marchant avec célérité sur la ligne droite, tel est le mérite ambitionné par la plupart de nos prosateurs.

Mais en courant ainsi on laisse de côté, on omet bien des choses. Tout ce que l'esprit a de sinuosités et de profondeurs, tout ce que le cœur a de délicatesses et de recoins cachés, en un mot, tous les faits complexes et intimes risquent de rester sans observateur et sans peintre. C'est cette partie si importante, trop négligée par nos plus grands maîtres, qu'a surtout cultivée avec bonheur M. Sainte-Beuve. Il nous rend, avec les transformations nécessaires, ce que la causerie de Montaigne et la phrase d'Amyot ont d'abondant et d'inépuisable. Il procure au lecteur du XIX[e] siècle le plaisir de renouer un peu avec les traditions du XVI[e]. A ces élémens si français se trouvent associées des qualités qui rappellent la profondeur et la subtilité de l'idéalisme allemand. M. Sainte-Beuve a écrit quelque part de Diderot qu'il était *la plus allemande de toutes nos têtes*. Il y a aussi, dans le talent de l'auteur de *Volupté*, des aspects qui font songer aux prosateurs, aux poètes de l'autre côté du Rhin. Mais chez l'écrivain ces divers contrastes, la tradition gauloise du XVI[e] siècle et les analyses d'une psychologie un peu allemande, trouvent leur harmonie et leur achève-

ment dans une personnalité forte et libre. Pendant qu'autour de lui presque tous les écrivains sont engagés sous diverses bannières et traduisent les questions soit de l'art, soit de la politique, dans une polémique ardente et partiale, M. Sainte-Beuve s'est attaché à retenir la disposition de lui-même pour être mieux en état de comprendre toute chose et de rendre bonne justice à tout le monde. Chaque jour l'a fortifié dans cette noble attitude, et c'est à cette persévérance laborieuse et digne que nous devons aujourd'hui le livre de *Port-Royal*, qui résume les qualités agrandies de son talent.

Il y a précisément deux siècles que le mouvement religieux qui a rendu Port-Royal célèbre commença. Si l'on se montrait surpris que Port-Royal n'ait pas trouvé plus tôt un historien sérieux et complet, cet étonnement dénoterait quelque irréflexion. Depuis les pages élégantes de Racine, il ne s'était pas encore rencontré d'époque vraiment ouverte à l'impartialité et à l'intelligence sur ces matières difficiles. Au XVIIe siècle, les doctrines de Port-Royal étaient persécutées. Le XVIIIe ne les connut que dans une sorte de décadence et de travestissement. Au commencement du XIXe siècle, elles étaient oubliées et partagèrent le discrédit où tombèrent pour quelque temps les questions religieuses et philosophiques. C'est seulement aujourd'hui qu'il est possible de peser ces doctrines ce qu'elles valent, et de les apprécier sans faveur comme sans dénigrement. Elles viennent à propos prendre place dans cette enquête équitable et universelle à laquelle se livre notre siècle sur les idées et les croyances qui ont agité le genre humain. Notre époque est juste, parce qu'elle est curieuse; elle goûte peu le fanatisme et la partialité qui tendraient à dérober quelque chose à son examen, et son avidité de tout connaître est pour les systèmes, les sectes et les écoles une garantie excellente contre l'injure de l'oubli.

Les doctrines qui alimentaient la dévotion de Port-Royal, et dont Jansénius fut le théologien dogmatique, se rattachent à ce que le christianisme a de plus profond et de plus intime. Je voudrais en saisir le nœud, et le faire toucher au lecteur.

La nature humaine, dans les sociétés antiques, agissait avec une liberté presque irréfléchie. L'homme développait ses facultés et ses passions avec une impétuosité et une énergie qui lui permettaient peu de se replier sur lui-même pour s'examiner et se juger. Nous parlons des majorités et des masses, car il y a dans tous les temps des ames privilégiées qui se dérobent par leur grandeur à l'infériorité des autres hommes. Mais, pour les sociétés elles-mêmes, il est exact de dire que

des temps fort longs s'écoulèrent, avant que la réflexion et l'étude produisissent une morale pratique qui servît de règle à leurs actions. Les premiers développemens du stoïcisme ne précèdent que de trois siècles l'ère chrétienne : l'apogée des doctrines et des vertus du portique est contemporaine des premières prédications et des premiers dévouemens du christianisme. Désormais la question de la liberté humaine était posée dans toute sa profondeur, tant par les sectateurs de Zénon que par les disciples du Christ.

On peut dire que dans les deux camps, du côté de saint Paul aussi bien que dans le parti de Sénèque, on eut peur de la liberté humaine à la vue des excès dans lesquels elle était tombée. Le stoïcien voulut la dompter en la rendant immobile; il lui prescrivit pour règle de supporter et de s'abstenir, il lui imposa pour devoir unique et terrible d'assister à l'irréparable chute des vieilles institutions avec une résignation muette. Le chrétien se réfugia dans le sein de Dieu; il absorba la liberté humaine dans une fatalité divine qu'il appela *la grace*, et c'est dans une sublime servitude qu'il trouva l'indépendance morale.

Dans toutes les grandes doctrines qui instruisent l'humanité, la passionnent et la mènent, il y a des esprits entiers et ardens qui ne transigent sur rien et prennent à tâche au contraire d'insister d'une manière dure et violente sur ce que le système dont ils sont les interprètes a de plus exclusif, de plus spécial et de plus intraitable. Colonnes de feu, tranchantes épées, ils portent haut la lumière et lui fraient la route par la puissance incisive de leurs résolutions extrêmes. Ainsi fit saint Paul. S'il a quitté si brusquement la synagogue, c'est pour annoncer des choses entièrement nouvelles dont l'impitoyable originalité remplira l'ame humaine d'étonnement et de douleur. Il enseigne que la nature de l'homme est foncièrement mauvaise, que l'homme ne peut se relever de cette corruption incurable par ses propres efforts, et qu'il ne saurait être sauvé que par les mérites de Jésus-Christ crucifié. Se figure-t-on l'effroi du genre humain devant cette proposition formidable, et la terreur n'augmentera-t-elle pas quand l'apôtre écrira expressément aux Romains que Dieu prend en compassion ceux qu'il veut, et endurcit ceux qu'il veut. L'objection du bon sens humain ne l'arrête pas. A l'homme qui demande pourquoi, s'il en est ainsi, Dieu se plaindrait, puisqu'il est impossible de résister à sa volonté, Paul répond avec un accablant dédain : Qui es-tu, toi qui contestes contre Dieu? Le vase demande-t-il au potier, pourquoi m'as-tu façonné de la sorte? Ainsi l'apôtre plonge la liberté humaine dans le gouffre de l'omnipotence divine et il l'y perd. Au nom de la foi, Paul

fait ce que fera plus tard un autre Juif au nom de la métaphysique; c'est ce qu'il appelait *servir dans la nouveauté de l'esprit*. Désormais l'humanité saura qu'elle doit abdiquer le passé, dépouiller le vieil homme, renoncer à ses opinions, à ses habitudes d'esprit, aux principes qui lui paraissent les plus raisonnables, et qu'elle ne peut se sauver qu'en croyant ce qui la choque le plus. L'humanité est ainsi faite qu'elle se précipitera avec un enthousiasme douloureux sur les pas de celui qui la condamne : elle aime au fond ce qui la heurte, ce qui la déroute et ce qui la contredit. La doctrine de Paul multiplie d'autant plus les nouveaux chrétiens qu'elle est plus absolue et plus sombre : ses duretés ont pour l'ame humaine un charme secret, une attraction irrésistible.

Trois cents ans après saint Paul, les maximes de l'apôtre furent développées par un beau génie que le christianisme conquit sur les lettres païennes. Qui était mieux préparé que saint Augustin pour accepter le dogme de la grace dans ce qu'il avait de plus divin et de plus fatal? Le fils de Monique avait cherché partout la vérité; il s'était long-temps arrêté aux sources de l'éloquence et de la philosophie antiques sans pouvoir étancher la soif qui le dévorait; il était resté neuf ans dans la secte des manichéens sans trouver à leur école une réponse satisfaisante et claire aux difficultés qui le tourmentaient. Alors il passe du côté du Christ parce qu'il désespère de la science humaine, et, par un mouvement décisif, il va tout au fond de la nouvelle doctrine qu'il embrasse. Il commente saint Paul, il le développe, il le continue. Il enseigne que tous les hommes naissent dans le péché du premier Adam, et qu'il n'y a que la justice qui vient du second Adam qui les en puisse délivrer. Il faut que la grace de Dieu prévienne la volonté de l'homme, qui, de lui-même, est incapable d'accomplir ou même de commencer une bonne œuvre. On ne doit donc pas dire que c'est en vertu de nos mérites que la grace de Dieu nous est donnée, car alors la grace ne serait plus la grace, puisqu'elle ne serait plus que le paiement d'une dette et non pas un présent gratuit. « Ne voyez-vous pas, s'écrie saint Augustin dans son *Traité de la Prédestination des Saints,* que le dessein de l'apôtre est que l'homme soit humilié et que Dieu seul soit glorifié? » Voilà le mot décisif; et pour mieux abaisser la nature humaine, on lui déclare que la foi même est un don de Dieu, aussi bien dans son commencement que dans ses progrès et dans sa perfection; que ce don est accordé aux uns et refusé aux autres; qu'enfin, lorsque Dieu fait miséricorde, c'est une libéralité, et que lorsqu'il endurcit, c'est une juste rétribution. Saint Au-

gustin a trouvé la paix dans ce qui épouvantait d'autres ames. Il est tranquille parce qu'il a nié la liberté de l'homme. Il se complaît dans les partis extrêmes; il réprouve la nature humaine, comme il a condamné la tradition antique, et il se prosterne devant la face d'un Dieu omnipotent et terrible qu'il a trouvé pour lui miséricordieux, puisqu'il a été touché de sa grace, puisqu'il s'est converti.

Voilà le vrai christianisme. Saint Paul et saint Augustin l'ont prêché aux hommes dans toute sa pureté, dans toute sa force. Mais cet absolutisme divin ne pouvait passer dans la pratique commune. L'église ne put, comme l'apôtre et l'ancien professeur de Tagaste, anathématiser la liberté humaine; elle prit des tempéramens dont on donnera une assez juste idée en disant que l'église catholique est semi-pélagienne. De son côté, l'école au moyen-âge, tout en révérant saint Augustin, se mit à lui associer Aristote : on ne niait pas la grace, mais, à côté d'elle, on faisait reparaître la science humaine. Saint Thomas fut surtout l'artisan de cette alliance, et *le grand bœuf de Sicile* laboura dans les deux sillons. Depuis le XIII[e] siècle jusqu'à Luther, Aristote ou plutôt la scholastique envahit la théologie, qui à force de raffinemens, de subtilités et de sophismes, devint une inextricable confusion également funeste à la science et à la foi.

Avec le docteur Martin, le christianisme se réveilla. L'épître de saint Paul aux Romains toucha le cœur du professeur de Wittemberg, et, comme il y trouva ces mots: « Le juste vivra par la foi, » il se sentit, par cette parole, illuminé d'une révélation intérieure (1). A l'exemple de l'apôtre et du grand évêque d'Afrique, il comprit et enseigna que l'homme naissait dans le péché et dans une corruption radicale, dont ses propres œuvres sont impuissantes à le délivrer; l'homme ne peut être tiré de l'abîme que par la main de Dieu. Or, la grace est donnée gratuitement aux plus indignes, aux moins méritans, elle n'est pas la récompense de l'étude et des œuvres. Luther ne craint pas d'écrire à Mélanchton : « Sois pécheur et pèche fortement, mais aie encore plus forte confiance, et réjouis-toi en Christ qui est vainqueur du péché, de la mort et du monde. Il faut pécher tant que nous sommes ici, cette vie n'est point le séjour de la justice; non, nous attendons, comme dit Pierre, les cieux nouveaux et la terre nouvelle, où la justice habite (2). » De nos jours, un des plus profonds penseurs de

(1) Tout ce qui tient aux dispositions intérieures de Luther est raconté avec la vérité la plus touchante dans l'*Histoire de la Réformation*, par M. Merle d'Aubigné.

(2) *Mémoires de Luther*, traduits par M. Michelet, tom. III, pag. 165.

l'Allemagne, Novalis, n'a donc fait que reproduire Luther, quand il a écrit: « Le péché est le plus grand attrait pour l'amour de Dieu; plus l'homme se sent pécheur, plus il est chrétien. » C'est avec la force qu'il puisait dans ces convictions redoutables, que Luther répondit à Érasme : « C'est la querelle d'Augustin avec Pélage qui recommence. Encore une fois, le libre arbitre est subordonné à la grace divine; on le fait esclave (*de servo arbitrio*). C'est dans cette servitude que le chrétien doit espérer le plus; Dieu s'est chargé de son salut; seul, l'homme n'irait qu'au péché: sous le doigt de Dieu, il a pour lui l'espoir et la chance d'être atteint de la grace divine. » Qu'est Érasme aux yeux de Luther? un païen, un Lucien nouveau, un Épicurien athée qui se permet de juger le Christ. Érasme fut consterné de tant de violence, il se sentit comme brisé par cette espèce de férocité dogmatique, et il mourut accablé de tristesse, sans comprendre cette fureur divine qui s'acharnait à détruire l'humaine liberté.

Au XVIe siècle, la doctrine de la grace se releva donc dans tout son éclat. Bossuet a écrit que Calvin avait raffiné au-delà de Luther; il expose, dans son *Histoire des Variations*, comment Calvin voulait que le chrétien fût non-seulement assuré de sa justification par la foi, mais qu'il tînt pour certain sa prédestination éternelle de sorte, dit expressément l'évêque de Meaux, qu'un parfait calviniste ne peut non plus douter de son salut qu'un parfait luthérien de sa justification. Ainsi, la grace une fois reçue ne peut plus se perdre, et cette *inamissibilité* va si loin, que les enfans des justes naissent dans la grace, et n'ont pas proprement besoin du baptême pour être sauvés. Calvin n'innovait pas, mais il systématisait les idées fondamentales de la réforme, et les poussait à leurs conséquences dernières. Le moine saxon avait eu cette sensibilité ardente qui remue et féconde les pensées; le théologien de la Picardie porta, dans la réforme dont Genève fut le théâtre, cette raison précise et sévère qui, en approfondissant les principes, les rend positifs, rigides et puissans.

Cependant l'église catholique n'était pas affectée par cette résurrection de la grace. Le concile de Trente avait expressément condamné Calvin; cette condamnation, tout en rejaillissant sur saint Augustin lui-même, maintenait la théologie dans les tempéramens du semi-pélagianisme. Cent ans après l'*Institution Chrétienne*, que Calvin dédia à François Ier, parut en 1640 l'*Augustinus*. Ce livre posthume, car Jansénius était mort en 1638, traitait de la grace, du libre arbitre, du péché originel et de la prédestination. Avec l'*Augustinus* reparaissait la doctrine fondamentale du christianisme. L'ouvrage de

l'évêque d'Ipres, composé et tissu avec les textes de saint Augustin, présentait en faisceau et en système tout ce qu'avait écrit en faveur de la grace l'adversaire de Pélage, et tournait contre les molinistes les plus puissans argumens de l'évêque d'Hyppone. C'était un retour aux sources primitives du christianisme, un recours ardent à la prière, à l'exaltation vers Dieu; c'était une abdication formelle de l'orgueil humain et des prétentions de la liberté. La chute a tout changé pour l'homme, enseignait Jansénius, et l'a plongé dans une corruption dont il ne peut se relever seul; ses actions sont nécessairement des péchés; l'unique remède est dans la grace. Dieu la donne à qui il veut, il ne la doit à personne; la réprobation n'est qu'une stricte justice; la prédestination est une exception que Dieu réserve à ses élus dans sa miséricorde. Jansénius répète le mot de saint Augustin, qui disait, en s'adressant à Dieu : *Da quod jubes et jube quod vis*. Le bon plaisir de Dieu fait tout; sans le secours de Dieu, l'homme ne peut remplir ses commandemens, et ceux qui n'ont pas sa grace sont voués au péché. C'est ainsi que Jansénius dogmatisait avec tristesse et profondeur, en sondant les derniers abîmes de la misère de l'homme et de la prescience divine.

Cette fois, les principes absolus de saint Paul et de saint Augustin se produisaient au sein même de l'église catholique. Ce n'était plus à Wittemberg, à Zurich ou à Genève, mais à Louvain et à Paris qu'ils tentaient une réaction contre les opinions les plus accréditées de la Sorbonne. On touche au doigt la gravité du fond et l'importance du débat : la discussion roulera sur les points fondamentaux de la foi chrétienne, et les plus grands esprits pourront s'y mêler sans descendre. Maintenant quelles seront pour la France les formes et pour ainsi dire la mise en scène de ce mouvement théologique? Poser cette question, c'est heurter à la porte de Port-Royal.

Un des avantages du christianisme sur les religions qui le précédèrent, a été de donner aux femmes une influence sociale qu'elles ont exercée à travers les opinions et les pratiques religieuses. Dans le polythéisme, les femmes participaient au culte; mais, si l'on excepte quelques pythonisses, elles ne pénétraient pas au-delà des rites extérieurs, et ne faisaient que servir d'ornement aux fêtes et aux cérémonies. Avec le christianisme leur condition s'éleva, et elles purent jouer un rôle important dans une religion qui accordait tant aux mouvemens du cœur. Des chefs barbares se convertissent parce que leurs femmes disposent de leur ame et de leur foi. D'illustres païens désertent le temple de Minerve pour les autels du Christ, parce que

leurs mères les poussent à une éclatante apostasie. Les femmes sont auprès des confesseurs, elles assistent les évêques, elles encouragent les martyrs; on les trouve au pied des croix, au fond des cachots; et cette religion qui, dans son essence, n'est que tendresse et douleur, devient pour elles un perpétuel triomphe. L'église leur assure une autorité positive et leur confère une sorte de souveraineté. Les femmes constituent des ordres et règnent dans des abbayes. Enfin, pour suprême honneur, on les trouvera mêlées aux plus grands débats spirituels; elles figureront dans l'histoire même du dogme et des combats que devra soutenir l'orthodoxie traditionnelle contre l'innovation. Pendant que Luther dogmatise contre l'église, sainte Thérèse fonde des monastères et multiplie des écrits où la foi catholique reçoit les plus fervens hommages. Avec sainte Thérèse, l'Espagne répond par la prière à la polémique allemande. Un jour une jeune fille, qui se présentait pour prendre le voile, dit à la fondatrice des Carmélites qu'en entrant au couvent elle apporterait sa Bible. — Votre Bible! s'écria Thérèse; s'il est ainsi, ne venez pas parmi nous, car nous ne sommes que de pauvres religieuses qui ne savons que filer et obéir. — Que de puissance dans cette simple parole! Quelle volonté ferme de vouloir ignorer les débats de la science humaine!

Tout au commencement du XVIIe siècle vivait en France, à Port-Royal, une jeune fille qui en avait été nommée abbesse dès l'âge de dix ans et demi. Jusqu'à seize ou dix-sept ans, elle fut souvent tentée de quitter la vie religieuse, lorsque, touchée de la grâce, elle entreprit la réforme de la maison qu'elle dirigeait. Voilà le commencement naïf du grand mouvement religieux qui agitera les règnes successifs de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV. Voilà qui donne au jansénisme une physionomie particulière que n'ont pas les autres disputes et les autres *hérésies*. L'histoire de Port-Royal s'ouvre avant celle du jansénisme; la prière et la pratique ont précédé le dogme et la science. Port-Royal est un sanctuaire de vie intime et de dévotion intérieure, où la foi brûle sur l'autel avant que la doctrine, puis la polémique, pénètrent dans le cloître.

Poursuivons, et nous rencontrerons dans les destinées du jansénisme une autre originalité qui ne sera pas moins considérable. Quand la doctrine même aura fait explosion, elle deviendra l'occasion et presque le mobile d'un mouvement littéraire qui tient une notable place dans les développemens de la langue et des lettres françaises. Pascal et Racine font partie intégrante de l'histoire du jansénisme, et dans les diverses phases de cette grande dispute nous pourrons admi-

rer, sans parler ici de travaux nombreux d'érudition, de philosophie et de grammaire, ce que notre prose a de mieux aiguisé, ce que notre poésie a de plus harmonieux et de plus parfait.

Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que M. Sainte-Beuve a été attiré vers le sujet qu'il a traité par la variété de son origine, de ses épisodes et de ses développemens. S'il ne s'était agi que de tracer l'évolution directe d'une grande opinion religieuse, il est probable que M. Sainte-Beuve ne se fût pas chargé d'une tâche exclusivement théologique; mais il n'a pu résister au désir de raconter et de peindre un incident compliqué qui traverse l'histoire de l'église et de l'ancienne société française, touche à tous les intérêts de la religion, des lettres et de la politique, et a l'avantage de présenter dans un cadre non moins vaste que limité tout ce que les passions et les pensées humaines peuvent avoir de délicat et de profond. La vie intime du cloître, les pratiques et les secrets d'une dévotion ardente, les combats d'une piété mystique contre les attaches du monde et contre les sentimens de la nature et de la famille, tout cet intérieur de spiritualité raffinée a eu pour le peintre de Mme de Couaën un attrait auquel il a bien fait de céder. D'un autre côté, les aspects littéraires du sujet, les noms illustres qui s'y produisent, les chefs-d'œuvre de prose et de poésie qui s'y rattachent d'une façon plus ou moins directe, toute cette histoire de l'art, qui mêle son éclat à l'histoire de la religion et s'éclaire elle-même de son jour, ouvrait à l'auteur des *Critiques et Portraits* une carrière à laquelle il ne pouvait se refuser.

Il était même à craindre qu'au milieu de tant de contrastes l'importance dogmatique du fond fût un peu éclipsée; mais par son talent de composition l'auteur a su éviter cet écueil. Dans son livre, la question fondamentale agitée par Jansénius est véritablement la première pierre et la base; elle reparaît toujours, quand il le faut, comme la cause et le but des actions et des paroles des personnages du drame. Elle est traitée avec intelligence et respect, et toutefois l'historien de Port-Royal a eu l'art et le tact de n'intervenir dans ces débats de la théologie que *comme un amateur, scrupuleux il est vrai, mais qui se borne à commenter moralement et à reproduire*. Ailleurs M. Sainte-Beuve dit aussi: « Quand Port-Royal ne serait pour nous qu'une occasion, une *méthode* pour traverser l'époque, et quand on s'en apercevrait, l'inconvénient ne serait pas grand. » On concevra sans peine le charme que répand dans tout l'ouvrage cette discrétion habile et savante. Le lecteur est conduit, jusqu'aux derniers aperçus et jus-

qu'aux dernières subtilités du point théologique, par une pente facile, par un chemin où, pour parler avec Bossuet, on rencontre des objets qui vous divertissent. Il se trouve instruit sans avoir été enseigné avec apprêt et pédantisme, et c'est à travers les sinuosités et les richesses d'une histoire littéraire qu'il arrive à la compréhension d'un dogme épineux. Il y a dans M. Sainte-Beuve un demi-scepticisme qui lui permet de tout saisir avec sagacité, de tout rendre avec persuasion; il est pénétrant et lucide, parce qu'il a toujours l'esprit libre et dégagé.

Après les préliminaires historiques qui occupent les trois premiers chapitres du premier livre, le lecteur est introduit au plus vif du sujet par la peinture de ce qui se passe dans l'intérieur de Port-Royal et dans l'ame de la jeune abbesse. Les gradations de la grace sont indiquées avec finesse, et la *journée du guichet* est contée avec une piquante franchise; c'est le jour où Angélique refusa d'ouvrir les portes de l'abbaye à son père, M. Arnaud, qui venait, comme à l'ordinaire, passer auprès de sa fille les vacances du parlement. C'était un acte décisif pour la réforme de Port-Royal, et, comme le dit spirituellement M. Sainte-Beuve, *c'était le coup d'état de la grace*. Sans la journée du guichet, remarque encore notre historien, cette réforme, depuis si fameuse et si fertile, avortait en naissant, et il n'y avait pas de Port-Royal, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas quelque chose dans le monde et dans le XVIIe siècle de tout aussi important que Richelieu. On peut ajouter aussi qu'il n'est donné à personne d'entrer dans la pratique de la perfection chrétienne sans rompre avec les liens de la chair et de la famille. Le Christ n'a-t-il pas dit : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée; car je suis venu séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère, et l'homme aura pour ennemi ceux de sa propre maison? Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » La fille de M. Arnaud accomplissait donc au point de vue chrétien une action nécessaire en établissant entre elle et son père une barrière inviolable. Elle entrait dans l'intelligence et la pratique de ce renoncement absolu dont Dieu change les premières douleurs en jouissances ineffables. Nous n'ignorons pas que les sentimens naturels et peut-être même la délicatesse littéraire peuvent être froissés par l'énergie mâle et simple avec laquelle la scène est contée. Néanmoins l'écrivain a eu raison de ne pas faiblir. Cette *journée du guichet*, dépeinte avec une naïve fermeté, initie

sur-le-champ le lecteur mieux que ne l'auraient pu faire de longues explications.

Quand il s'est ainsi établi dans le sanctuaire même de Port-Royal, M. Sainte-Beuve sur-le-champ aborde l'histoire littéraire. Il n'a pas voulu attendre que la succession des temps amenât sous sa plume les noms de Pascal et de Racine pour entrer dans les questions de l'art, et pour s'en servir comme d'un brillant contraste avec les choses religieuses. Au nom de la grace, il s'empare de *Polyeucte*, il fait suivre l'appréciation du chef-d'œuvre de Corneille de l'analyse du *Saint-Genest* de Rotrou : c'est le commencement de l'ingénieux procédé par lequel il promènera tour à tour le lecteur de la théologie à la littérature. *Polyeucte* et *Saint-Genest*, dit M. Sainte-Beuve, c'est une aile de notre sujet qui attend d'avance pour y correspondre *Esther* et *Athalie*. Peut-être notre auteur a-t-il cherché à établir une connexion trop intime entre la scène du guichet dont Port-Royal venait d'être le théâtre, et la conception de Corneille; mais il est évident que lorsque l'auteur de *Cinna* passa du siècle d'Auguste à l'histoire du martyre de Mélitène, il obéissait à une provocation sourde que lui adressaient les ames de ses contemporains. Et quel plus beau champ pour un poète! peindre les effets de la grace, mettre au théâtre ces métamorphoses éclatantes et soudaines qui s'accomplissent sous la main de Dieu! Corneille n'a pas usé ses jours à méditer saint Paul, à pâlir sur saint Augustin; mais comme il est un vrai poète, comme le souffle divin a passé sur son front, il comprend d'un coup les mystères de l'humaine nature; c'est aussi, à un autre point de vue, un miracle de la grace. Dix ans plus tard, en 1650, Corneille placera dans son *Œdipe* une allusion directe aux débats du jansénisme, et il mettra ces vers dans la bouche de Thésée :

> Quoi! la nécessité des vertus et des vices
> D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
> Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
> Au plus bizarre effet de ses prédictions!
> L'ame est donc tout esclave; une loi souveraine
> Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne;
> Et nous ne recevons ni crainte ni désir
> De cette liberté qui n'a rien à choisir;
> Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
> Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime!
> Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,

C'est la faute des dieux, et non pas des mortels;
De toute la vertu sur la terre épandue
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir;
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.

On peut se représenter le plaisir qu'éprouvait le public du XVII[e] siècle à retrouver dans un sujet antique la controverse contemporaine, la grace à propos de la fatalité, et Jansénius dans la fable d'*Œdipe*.

L'auteur des *Critiques et Portraits* excelle à mettre de l'imagination dans l'art de disposer la réalité et de la produire avec une économie lumineuse. Avant de nous montrer la figure sévère de M. de Saint-Cyran, de ce grand directeur de Port-Royal, M. Sainte-Beuve a voulu nous offrir une dévotion plus aimable et plus tendre. Saint François de Sales sert de transition à l'austère théologie de l'ami de Jansénius. D'ailleurs l'évêque de Genève est écrivain, écrivain plus qu'il ne croit, ainsi que le remarque notre auteur; à ce titre, l'historien de Port-Royal s'y arrête, et trouve l'avantage, comme il le dit, de tenir avant Pascal bien des élémens et des préliminaires de la belle prose française, jusqu'au moment juste où elle s'accomplit. Le second volume contiendra une longue excursion sur Balzac.

Saint François de Sales appartient tout-à-fait à cette classe de chrétiens doux et bons qui ne veulent ni épouvanter les hommes, ni les damner, mais qui se plaisent à les attendrir et à les consoler. M. Sainte-Beuve a bien caractérisé cette nature insinuante et affectueuse, cette imagination riante et féconde qui mène à l'amour de Dieu par des sentiers faciles et fleuris. Il a cité de charmans passages de ce pieux écrivain; et comme ces citations nous avaient mis en goût de saint François de Sales, nous avons lu l'*Introduction à la vie dévote*. Cette lecture nous permet d'ajouter aux éloges de M. Sainte-Beuve cette remarque, qu'une grande habileté dirige l'abandon apparent et l'allure aisée de saint François de Sales. On peut, en le parcourant, pressentir l'autorité d'un pareil livre sur le cœur des femmes et l'esprit des enfans. Tout y est mis en figures, en images; les cieux sont toujours ouverts, le Christ est toujours présent; il y a abondance de métaphores, d'apostrophes amicales, de tendres exclamations. Ici la religion est plus puissante que la philosophie; elle se fait toute à tous, elle s'abaisse avec les humbles, elle trouve les moyens de persuader les

pauvres d'esprit; elle console, elle promet, elle affirme, et, pour nous servir des expressions de l'évêque de Genève, elle ressemble vraiment à une bonne mère qui prépare à l'enfant qu'elle porte tout ce qui doit lui être nécessaire pour le conserver après sa naissance. A chacun donc sur cette terre sa nourriture : aux uns l'*Imitation* et l'*Introduction à la vie dévote*, aux autres le manuel d'Épictète et les lettres de Sénèque.

Enfin paraît le front soucieux et ridé du directeur de Port-Royal. Il y eut entre Jansénius et Jean Duvergier de Hauranne, qui fut abbé de Saint-Cyran, comme un partage du royaume spirituel. Jansénius est le docteur, il étudie saint Augustin sans se lasser, il le dévore, il se l'assimile; il l'avait lu jusqu'à dix fois. C'est l'homme du dogme et de la théorie qu'on entendait s'écrier de temps à autre en se promenant dans son jardin : *O vérité! ô vérité!* tant il la poursuivait, tant elle était pour lui le plus puissant attribut et la meilleure image de Dieu! Saint-Cyran a surtout le génie de la pratique et de la réforme. Il dirige les ames, il veut les sauver, il les subjugue et les maîtrise individuellement; quand une fois elles se sont soumises à son autorité, il dispose d'elles en souverain, et ces ames qu'il gouverne portent leur joug avec amour. Chez l'abbé de Saint-Cyran, c'est la volonté qui est supérieure plus que l'intelligence. Le grand directeur ne sera ni un penseur de premier ordre ni un brillant écrivain : il se propose surtout, dans la vie, de vouloir et de mener; il aspire au royaume de Dieu, il veut y faire entrer le plus d'ames qu'il pourra, et il confesse sentir en lui un *esprit de principauté aussi bien que les plus grands potentats du monde*.

Le plus sûr témoignage de l'ascendant moral qu'exerçait autour de lui M. de Saint-Cyran est dans le nombre et la qualité des personnes qui s'offrirent à sa direction. Il faut voir dans M. Sainte-Beuve tout le détail de cet empire. Le directeur de Port-Royal suffit à toutes les ames et à tous les devoirs; il présente comme refuge et comme appui la même fermeté de doctrine et de caractère aux religieuses, aux grandes dames, aux gens simples, aux hommes célèbres qui viennent à lui. On ne le voit jamais rien provoquer, mais il accepte tout. Quand M. Le Maître vint lui annoncer sa résolution de quitter le barreau pour ne plus vivre qu'aux pieds de Dieu, il le reçut avec ces paroles : « Je prévois où Dieu me mène en me chargeant de votre conduite, mais il n'importe; il le faut suivre jusqu'à la prison et à la mort. » La conversion de M. Le Maître est dans l'ouvrage de M. Sainte-Beuve un morceau d'élite où la sagacité du moraliste, l'émotion chrétienne

et la critique littéraire concourent à produire quelque chose d'harmonieux et d'achevé.

L'abbé de Saint-Cyran avait un formidable juge de ses actions et de ses paroles, juge qu'il connaissait sans le craindre ni le braver: c'était le cardinal de Richelieu. Le ministre de Louis XIII avait distingué de bonne heure l'ami de Jansénius : il avait pénétré tout ce que cette nature avait de vigueur morale et de puissance contenue. Aussi, avec l'instinct qui ne manque jamais aux vrais politiques, il avait fait de nombreuses avances à un mérite dont il voulait conquérir le dévouement et la reconnaissance. L'indépendance altière de l'abbé de Saint-Cyran avait tout décliné et avait laissé dans l'ame du cardinal un ressentiment plein d'amertume et de vigilance. Mais nous ne saurions songer à raconter ici ce que l'historien de Port-Royal a si bien décrit, les prétentions théologiques du cardinal, son dépit contre l'abbé, la singulière sollicitude avec laquelle Richelieu veillait sur la conscience religieuse de Louis XIII. Arrêté le 14 mai 1638 et conduit dans le donjon de Vincennes, l'abbé de Saint-Cyran n'en sortira qu'après la mort du cardinal, de la bouche duquel on avait entendu tomber cette parole, que *si l'on avait enfermé Luther et Calvin, quand ils commencèrent à dogmatiser, on aurait épargné aux états bien des troubles.*

L'arrestation de M. de Saint-Cyran, son interrogatoire qui n'eut lieu qu'un an après, ses relations et ses dissentimens avec saint Vincent de Paule, terminent le premier volume de *Port-Royal*. La première moitié du second nous offrira l'analyse de la doctrine et du livre de Jansénius, qui mourut en 1638. Trois ans après l'apparition de l'*Augustinus*, l'abbé de Saint-Cyran succombe à son tour, et dans la même année, en 1643, paraît le livre d'Arnaud *de la fréquente Communion*, livre inspiré par les principes de Jansénius, et servant de transition au Port-Royal de la seconde époque, dont Pascal est le défenseur et la gloire.

Avant l'ouvrage de M. Sainte-Beuve, nous ignorions presque entièrement ce qui avait précédé l'apparition des *Provinciales*. Tous ces commencemens de dogmatisme sincère et profond, de piété naïve et fervente, les origines, en un mot, étaient cachées dans l'ombre; elles étaient méconnues et méprisées. Voltaire, en parlant du jansénisme dans son *Siècle de Louis XIV*, jette en passant une phrase dédaigneuse où il dit que l'abbé de Saint-Cyran, ami de Jansénius, homme aussi ardent qu'écrivain diffus et obscur, vint à Paris, et persuada de jeunes docteurs et quelques vieilles femmes. Lemontey, dans son *Histoire*

de la Régence, s'exprime ainsi : « C'est aux historiens du XVIIe siècle qu'il appartient d'écrire l'origine du jansénisme. Ils diront comment, après avoir été l'amusement des sophistes d'Athènes et l'un des exercices de la moderne scholastique, quelques subtilités inintelligibles sur la liberté des actions humaines sortirent tout à coup de la poussière des écoles, et devinrent, par l'ambition de quelques prêtres, une querelle religieuse, et par l'imprudence de Louis XIV, une espèce de guerre politique. » Toute cette époque, si injustement caractérisée par Voltaire et Lemontey, restait donc à divulguer, et dans M. Sainte-Beuve elle a trouvé son historien. Nous savons désormais cette phase du passé si importante pour la religion, la philosophie, les mœurs et les lettres.

Nous avons éprouvé en lisant l'histoire de Port-Royal une impression analogue à celle que nous avaient donnée les Mémoires de Saint-Simon. C'est un de ces ouvrages qui vous font assister tout-à-fait à l'époque qu'il déroule. On s'imagine presque y vivre, on se surprend quelquefois à se croire le contemporain des hommes et des choses évoqués par le talent de l'auteur. On suit avec sécurité la marche de l'écrivain, parce qu'on la sent tranquille et maîtresse d'elle-même; on est satisfait de s'abandonner à la conduite d'un esprit calme et ferme qui se développe sans s'agiter, aux mouvemens d'une sensibilité qui n'a rien de désordonné, de convulsif. La pensée de M. Sainte-Beuve est toujours juste et profonde : peut-être quelquefois l'amour de la vérité en fait-elle descendre la finesse jusqu'à la minutie. Sa phrase est large, incidentée, ample et sinueuse. On pourrait trouver parfois qu'elle embarrasse sa marche par la surabondance des détails; mais, en y songeant, on ne voudrait rien retrancher, parce que cet excès même est une richesse qui éveille chez le lecteur un plus grand nombre de sentimens et d'idées.

Tel est, en effet, le principal attrait et le premier mérite du livre de M. Sainte-Beuve, c'est qu'il provoque la pensée et l'excite à embrasser un vaste horizon. L'historien de Port-Royal dit en commençant un de ses chapitres : « C'est toujours du plus près possible qu'il faut regarder les hommes et les choses; rien n'existe définitivement qu'en soi. Ce que l'on voit de loin et en gros, en grand même si l'on veut, peut être bien saisi, mais peut l'être mal; on n'est très sûr que de ce que l'on voit de très près. » Nous ajouterons que cette étude exacte et analytique d'une question, d'un fait, non-seulement approfondit d'une manière définitive l'objet examiné, mais éclaire aussi d'autres sujets, et l'ensemble même des choses humaines. On saisit

sous des apparences particulières, dans une époque circonscrite, dans un cadre spécial, les mêmes pensées et les mêmes questions qui, dans d'autres temps, avec des proportions différentes, sous d'autres formes, ont occupé l'esprit de l'homme et frappé son imagination.

Quand on se donne le spectacle des systèmes religieux et philosophiques, un premier coup d'œil vous fait saisir les différences; mais la persévérance de l'attention et la sûreté du regard vous livrent des ressemblances qui semblent tracer autour des opinions humaines comme un cercle fatal. Leibnitz, dans un morceau de jurisprudence (1) où l'on ne pouvait guère s'attendre à rencontrer une pensée métaphysique aussi profonde, trouve les mêmes conclusions dans un certain mysticisme chrétien sur lequel on disputait beaucoup de son temps, et dans le panthéisme d'Averroës, de ses disciples et de quelques philosophes de l'antiquité. Des deux côtés, on lui semble aboutir à la mortalité des ames, puisque des deux côtés on finit par les perdre dans un océan divin dont auparavant elles s'étaient séparées comme des gouttes. Leibnitz ajoute avec beaucoup de finesse que les mystiques ne savaient pas probablement eux-mêmes tout ce qu'il y avait au fond de la doctrine qu'ils professaient. Telle est assez souvent la fortune des opinions humaines; il leur arrive d'être propagées et défendues par des gens qui ne les possèdent pas à fond au moment où ils s'échauffent le plus pour elles. Ces ignorances et ces méprises sont la source des dissensions les plus vives, et l'on pourrait retrancher la moitié de la polémique humaine, si l'on ne discutait sciemment que sur ce qui est fondamental et incompatible.

Allons au fond du temple et de l'école, interrogeons le prêtre et le philosophe, et qu'ils nous répondent avec vérité : que trouvons-nous dans les luttes de la religion et de la science, et dans les guerres civiles que se livrent entre eux tant les soutiens du dogme que les sectateurs des idées? Un nombre assez restreint d'affirmations contradictoires qui d'époque en époque se reproduisent avec des variantes

(1) C'est dans la dissertation qui précède la seconde partie du *Codex diplomaticus* que nous trouvons ce passage : « ..... Verendum est ne illa quorumdam male mysticorum abnegatio proprii, et quam fingunt, actionum cogitationumque suspensio, quâ maxime Deo scilicet uniamur, desinat demum in doctrinam mortalitatis animæ; qualem docebant Averroistæ et alii antiqui etiam philosophi, quibus videbatur post hominis mortem mentes non ultra subsistere nisi in oceano divinitatis, unde gutta olim prodiissent. Cujus doctrinæ semina in Valentino Weigelio, et Angelo quodam Silesio, et Molinosio (fortasse non satis ipsis agnita autoribus) animadvertere mihi visus sum. » (G. Leibnitii opera omnia, edit. Dutens., tom. IV, pag. 313.)

de détails. La différence est dans l'appareil extérieur, le fond demeure dans sa primitive obscurité; mais la richesse des métamorphoses donne à croire au plus grand nombre qu'on a pénétré plus avant quand on n'a fait que changer les mots et déplacer les termes.

Ainsi, dans le jansénisme, nous retrouvons les problèmes que la sagesse païenne a si long-temps tourmentés. La question de la prédestination chrétienne ne fait que déplacer la fatalité antique; elle la mène plus loin, elle la porte jusqu'aux cieux; mais en l'introduisant dans l'autre vie, elle la pose sans la résoudre. Elle la rend non plus claire, mais plus grave, puisqu'elle la complique de l'éternité.

Le destin pour les écoles philosophiques de l'antiquité et pour quelques poètes supérieurs n'était pas un hasard aveugle, mais la volonté de Dieu, mais le décret de son intelligence. C'était la réunion d'une nécessité inévitable et d'une sagesse souveraine. Et sur cette sagesse, Plutarque ne tient pas un autre langage que saint Paul; il dit qu'elle échappe au raisonnement humain. C'est la même affirmation aussi absolue, aussi inflexible.

Personne ne doit s'enquérir de ce que Dieu veut; lui seul a le droit de faire de pareilles questions, ainsi parle le catéchisme de la foi musulmane (1). N'est-ce pas la même pensée qu'exprime l'apôtre dans cette apostrophe : Qui es-tu, homme, pour objecter quelque chose à Dieu? Le livre musulman qui présente, rédigée en maximes, la poésie du Coran, ajoute : Il faut donc croire que le bien et le mal ont lieu par la prédestination de Dieu, par sa volonté et par son opération. Ici la négation de la liberté humaine semble s'égarer jusqu'à l'impiété.

Le christianisme de saint Augustin, de Luther, de Calvin et de Jansénius, dit aussi que le sort de l'homme dépend de Dieu, mais il le dit surtout eu égard à son salut. Le destin des anciens et la fatalité du Coran s'appesantissent surtout sur l'existence terrestre. Le christianisme au contraire ne se préoccupe que de l'autre vie, si bien que les prospérités du monde lui paraissent un écueil, un détriment; l'essentiel est le bonheur au-delà de cette terre, et il est dispensé comme un don par la volonté divine. Or, maintenant, appliquez à la félicité céleste tous les argumens des écoles antiques sur la destinée de l'homme sur la terre, et vous avez le jansénisme.

Il est des régions dans la pensée humaine où les progrès sont difficiles. La théologie et la métaphysique posent des affirmations dont

(1) *Exposition de la foi musulmane*, traduite du turc par M. Garcin de Tassy.

le dogmatisme reste stationnaire. On dirait que dans ces sphères élevées le génie de l'humanité conçoit d'un seul coup tout ce qu'il est capable de produire, et que par un unique élan il arrive au terme de ses forces. Un classificateur intelligent pourrait diviser l'histoire comparée des religions et des philosophies sous les chefs peu nombreux de certaines propositions fondamentales qui contiennent toutes les possibilités connues de la pensée. Cependant, autour de ces affirmations puissantes qui font la vie d'une religion, ou qui constituent un système, viennent se ranger pour l'attaque ou pour la défense les facultés et les passions humaines, le raisonnement, l'imagination, l'enthousiasme, l'intérêt, et voilà l'histoire proprement dite qui commence. Les orages dont les scènes de la nature nous donnent le spectacle ne troublent que les régions moyennes de l'air; plus haut le calme règne, et les espaces sublimes échappent aux éclats de la foudre, au déchirement de la nue. Il en est ainsi dans le monde des idées : la guerre et la discorde ne siégent pas sur la cime; pour les rencontrer, il faut descendre. Le vrai théosophe et le grand métaphysicien ne disputent pas; ils voient, et là où ne pénètre pas la science, ils s'élèvent à la vérité par cette foi de l'intelligence qui est le signe d'une sympathie naturelle entre l'homme et Dieu. Mais au-dessous de ces rares et tranquilles génies, les discussions commencent, le raisonnement s'aiguise et s'exerce, la sophistique humaine se déroule; elle est inépuisable, elle a des subtilités et des argumens pour toutes les opinions et toutes les erreurs. Pendant que la logique raffine à l'excès, de son côté l'imagination s'échauffe; elle se monte, elle s'exalte, elle a ses caprices, ses aberrations; elle enfante mille fantaisies qui étendent sur le sanctuaire un voile épais et brillant. C'est souvent plus pour ces accessoires que pour le fond même qu'on voit les hommes se passionner. Enfin si l'intérêt se mêle à tous ces mobiles, si de grandes situations politiques, si la possession du pouvoir et des richesses, dépendent de la tournure que prendront les débats institués au nom des idées, le trouble et la confusion seront au comble, et il se trouvera que l'église et l'école, au lieu d'instruire l'état, le déchireront.

On le voit, dans les questions religieuses et métaphysiques, il n'est pas facile à l'esprit humain de faire des progrès en profondeur, et de pénétrer au-delà des dogmes et des axiomes une fois conçus. Mais on dirait qu'il a résolu dans notre siècle de tourner la difficulté; il ne se perd plus dans les subtilités et les mystères d'un problème spécial, il embrasse toutes les questions, il les suit à travers tous les siè-

cles et tous les pays; il a le pressentiment qu'après avoir parcouru le cercle des opinions humaines, il trouvera la récompense de cette vaste compréhension dans des inductions fécondes. Un philosophe de l'antiquité donnait ce conseil : « Pense très souvent à la liaison et à l'intime rapport que toutes les choses du monde ont entre elles; car elles sont pour ainsi dire entrelacées, et par ce moyen alliées et confédérées. L'une est à la suite de l'autre par l'effet du mouvement local, de la correspondance et de l'union de toutes les parties de la matière. » La même connexité est à étudier dans les conceptions et les systèmes qu'a développés l'esprit humain; il y a là aussi un entrelacement et une cohésion qu'il importe de comprendre. Aussi plus l'homme saisit de rapports, plus il traverse d'opinions et de points de vue pour en savoir le sens et la portée, plus il multiplie les sensations morales que peuvent lui envoyer les objets du monde intellectuel, plus il fouille d'idées, de systèmes et de dogmes, plus il travaille à être vraiment homme en se mettant dans des relations légitimes avec la nature des choses. La vérité est dans l'étendue, et elle se dérobe à ceux qui veulent morceler l'espace qu'elle s'est donné pour théâtre. Quand le plus grand métaphysicien moderne eut prononcé cette formule : La pensée est l'attribut de Dieu, ou Dieu est la pensée même, il vit qu'il avait encore quelque chose à dire, et il laissa tomber cet autre axiome : L'étendue est l'attribut de Dieu, ou Dieu est l'étendue même. Ce n'est pas en un jour qu'on parvient à comprendre ce mot et à saisir cette équation sublime de l'étendue et de la pensée dans le sein de Dieu. Mais on peut dire qu'aujourd'hui l'humanité s'agite et travaille sous l'influence de cette grande parole; elle la pratique; partout ses efforts tendent à reculer les bornes anciennes, à écarter les formes surannées et inutiles; elle a la conscience qu'elle ne peut mieux trouver le vrai qu'en cherchant ce qui est simple et universel.

LERMINIER.

LE

THÉATRE EN ITALIE.

III.

Les Théâtres napolitains. — Scaramouche et Pulcinella.

Le seul moyen d'être nouveau en parlant de l'Italie, c'est de décrire ce que l'on a vu, et de dire ce qui est. Quoi de plus différent, par exemple, que Naples aujourd'hui et Naples il y a vingt ans? Que sont devenues ces légions de *lazzaroni* demi-nus ou pittoresquement drapés dans un misérable haillon, couchant sur le pavé ou vivant dans leur panier d'osier, comme Diogène dans son tonneau? Les germes de civilisation que les Français avaient déposés sur cette terre féconde ont fructifié. Les gens du peuple ont appris à connaître le prix du temps, et même le prix du travail. Ils se sont aussi décidés à se vêtir. Le climat n'est plus le même, disent-ils, car ils sont encore de trop bonne foi et trop près de la nature pour s'avouer qu'ils avaient honte de leur nudité. Ce commencement de réforme dans le costume a profondément altéré cette physionomie originale que devait Naples à la combinaison de la civilisation la plus avancée et de l'état sauvage. Les

lazzaroni, aujourd'hui, sont vêtus à peu de chose près comme la populace de toutes les grandes villes d'Europe; ils ont endossé la vieille défroque des classes plus aisées de la population; il n'y a guère que les pêcheurs qui aient gardé le costume national, c'est-à-dire le caleçon pour unique vêtement, et qui aient encore l'aspect africain; le reste du peuple, en se civilisant, est devenu vulgaire; sa misère même a perdu sa poésie.

La révolution dans les habitudes et les mœurs a été moins complète que la révolution dans le costume, et, si l'extérieur a changé, le caractère est resté à peu près le même. Il existe encore à Naples des hommes qui n'ont jamais su leur nom, des espèces de *morts civils* par négligence ou par oubli, incapables d'acquérir ou de tester parce qu'ils ne peuvent établir leur identité. La canaille y est toujours *maîtresse en l'art de crier*, et, depuis qu'elle connaît le prix de l'argent, elle l'est devenue en l'art de mendier. Ces hommes oisifs par goût et paresseux par tempérament comprennent aujourd'hui la nécessité du travail; mais je doute fort qu'ils en aient jamais l'amour. Ils préfèrent encore un jour de gêne et même de jeûne à une heure de labeur pénible; et, si nous nous étonnons de cette manière d'être, ils s'étonnent bien plus de nous voir travailler pour le plaisir de travailler. — Cet homme est bien heureux, il a de l'ouvrage, disent les gens du peuple à Paris. Les Napolitains ne voudraient pas d'un pareil bonheur. Du moment qu'on a de quoi dîner, pourquoi se donner tant de peine et penser au lendemain?

Quoique le travail soit antipathique à la moitié au moins de sa population, Naples a cependant l'air d'un grand atelier. C'est qu'au lieu de s'enfermer entre quatre murs, chacun descend dans la rue et s'y établit pour faire sa besogne ou pour vendre sa marchandise; les boutiques et les étalages se touchent, les métiers se confondent; tourneurs, serruriers, menuisiers, tailleurs, vivent et travaillent pêle-mêle. Tous ces ouvriers rient, chantent, crient, s'injurient, se collettent; c'est une rumeur assourdissante, un mouvement incessant; c'est aussi un spectacle des plus gais, car ces gens-là travaillent sans ennui; la plupart, il est vrai, ne sont Napolitains que de nom et par occasion : ce sont des gens de métier venus souvent de tous les coins de la péninsule, ce ne sont plus les lazzaroni d'autrefois.

L'imagination du peuple a moins changé encore que son caractère; elle a conservé la même vivacité bouffonne et la même fécondité. Son langage est toujours expressif et coloré. Les hommes des faubourgs et du port vivent comme des bohémiens, ont le langage figuré de

l'Arabe; comme lui, ils sont conteurs, et semblent avoir habité les palais des *Mille et une Nuits*. Ils doivent ce tour d'esprit poétique et merveilleusement varié, moins encore à leur ciel et à la domination espagnole, qu'à l'influence arabe non pas détournée, comme l'ont prétendu M[me] de Staël et M. de Sismondi, mais directe. Cette influence se fait sentir, en effet, bien avant la parfaite consolidation de la domination espagnole : en premier lieu, lors des nombreuses invasions des Sarrasins en Sicile et sur les côtes du royaume, et lors de leur établissement dans diverses provinces du sud de l'Italie sous Manfred; en second lieu, lors des grandes relations entre ces mêmes provinces et l'Orient au temps des croisades, Naples se trouvant sur la route de ces pèlerins armés; plus tard enfin, lors des ravages des Barbaresques, de 1518 à 1550, sous Hariadan Barberousse, Draguet-Rayz et les rois d'Alger. Les provinces du royaume de Naples, entourées par la mer, présentaient un long déploiement de côtes difficiles à défendre et accessibles sur bien des points. Dans ces temps calamiteux, la dixième partie de la population du pays fut réduite en esclavage, et tous ceux de ces captifs qui, après avoir payé rançon, revinrent dans leur pays, y rapportèrent les habitudes arabes contractées pendant leur longue captivité.

L'effet de cette influence est sensible surtout dans les chroniques écrites en dialecte napolitain, remplies d'évènemens qui tiennent du prodige, racontées avec une prolixité pompeuse, et tout-à-fait dans le goût des chroniques arabes; il l'est également dans les contes et la poésie populaires du pays qu'on pourrait qualifier d'héroïco-fantastique. Le Tasse et l'Arioste ont connu ces poètes antérieurs à la renaissance, que plus tard Bazile, Cortese et leur école ont continués; ils se sont emparés de leurs fictions et les ont répandues dans toute l'Italie.

L'influence arabe, nous l'avons dit, se fait aussi sentir dans les habitudes et les mœurs; mais là elle se trouve complètement modifiée par deux autres grandes influences, l'influence de la religion et l'influence espagnole. Ces trois influences ont été également funestes à la nation. La première a conduit au brigandage les hommes à imagination vive et au caractère aventureux; les montagnes furent leur refuge comme la mer était le refuge des corsaires. Ils faisaient des descentes dans la plaine comme les Barbaresques sur le rivage; comme eux, ils pillaient les villages et rançonnaient les villes; comme eux, ils emmenaient en captivité les habitans riches, et, s'ils n'en faisaient pas des esclaves, ils ne les relâchaient pourtant que sous bonne rançon. L'influence arabe fut fatale à toute l'Italie, surtout pendant la

dernière moitié du XVI[e] siècle. De cette époque date la dépopulation de ses campagnes, la ruine de son agriculture, la dévastation de ses rivages.

L'influence espagnole, qui succéda à l'influence arabe, salutaire dans le principe, ne tarda pas à devenir funeste par l'exagération de la doctrine du point d'honneur. Le noble besoin d'une satisfaction nécessaire fut transformé en une passion implacable que l'on aurait pu appeler la religion de la vengeance. Le duel ne fut plus regardé que comme une réparation insuffisante, comme un passe-temps d'enfans, bon tout au plus à satisfaire l'amour-propre des combattans, mais nullement à punir un outrage et à laver un affront. L'offensé ne pouvait-il pas devenir la victime de l'offenseur? Il fallut donc trouver un autre moyen qui satisfît à la fois l'honneur et le besoin de la vengeance. Quel fut ce moyen? L'assassinat! Un outrage fut considéré comme une déclaration de guerre, et à la guerre tous les moyens sont bons pour se défaire de son ennemi; une affaire d'honneur devint dès-lors une guerre de famille à famille; un meurtre appela un autre meurtre, et la vengeance se légua comme un héritage. Du moment qu'il fut établi que tout homme de cœur pouvait se venger avec le poison et le poignard, quitte à courir plus tard les mêmes chances, ce fut faire preuve de courage et de noble énergie que d'engager ce duel à la fois mystérieux et terrible, ce duel qui ne se terminait souvent que par l'extinction de toute une race. Plus la vengeance était inattendue, plus l'assassin s'était montré implacable, plus il obtenait de considération.

Ce code de la vengeance régit encore la Corse. En Italie, il n'est plus en honneur que chez le peuple, et seulement dans les provinces où ce peuple est resté sauvage; les classes supérieures de la société l'ont abrogé. On ne peut qu'applaudir à cette réforme; mais il est peut-être à regretter que le duel soit également réprouvé. Dans certaines occasions, la tiédeur que met l'Italien outragé à demander la réparation d'une offense semblerait indiquer un manque de ressort dans le caractère national, surtout quand l'offensé ne pardonne pas à l'offenseur et se borne à nourrir contre lui une haine stérile. A d'honorables exceptions près, les Italiens oublient trop aisément qu'un homme de cœur ne doit jamais se condamner volontairement au supplice de la haine impuissante, et que l'impunité de l'outrage ne doit jamais être assurée.

L'influence religieuse, exagérée par l'imagination vive et mobile du peuple, a peut-être contribué plus que toute autre cause à sa démo-

ralisation, la religion, pour ces hommes grossiers, ne consistant guère qu'en une suite de pratiques puériles. Les choses en sont arrivées au point que la confession devient une sorte d'encouragement à pécher. Ces gens-là, en effet, font tout ce qui leur passe par la tête; puis ils vont tous les trois mois raconter leurs fredaines à un moine qui en rit avec eux, leur recommande pour la forme de ne plus recommencer, et finit en leur disant que tout est pardonné. Eussent-ils volé ou tué, une fois cette parole dite, ils n'y pensent plus. Le maintien dans la ligne du bien, à l'aide de la raison et du sentiment du devoir, est tout autrement pénible, et rend sans aucun doute la vie moins douce et moins facile. Cette manière de vivre n'ouvre pas non plus aussi certainement les portes du ciel.

Un autre résultat des influences arabe et espagnole combinées fut de changer la condition des femmes. De libres qu'elles étaient sous les républiques du moyen-âge, elles devinrent esclaves, et les grilles et les duègnes remplacèrent les barrières naturelles qu'élevait bien plus sûrement l'éducation morale qui plaçait leur défense en elles-mêmes. Cette sombre et tyrannique galanterie amena, vers le milieu du XVII[e] siècle, une inévitable réaction; l'éducation du couvent n'offrant aucune garantie de la vertu des femmes, la liberté, ou, pour mieux dire, la licence remplaça tout à coup l'esclavage dont elles étaient victimes; les sigisbés détrônèrent les duègnes, l'amour fut exclu du mariage, tous les liens de la famille furent brisés, le mari ne fut plus que l'homme d'affaires de la femme et le tuteur de ses enfans. Depuis le commencement de ce siècle, l'influence française et un meilleur système d'éducation ont modifié ces mœurs, sans toutefois les changer absolument.

Ces considérations étaient nécessaires: elles pouvaient seules donner l'intelligence du caractère national et faire comprendre les mœurs dont les théâtres de Naples nous offrent la caricature plus ou moins chargée; elles donnent la clé des croyances du peuple; elles expliquent ses superstitions, l'ignorance profonde où il paraît être des notions les plus simples du bien et du mal, et son peu d'horreur pour le meurtre. L'homme qui tue n'est plus un assassin, c'est un pauvre diable qu'on avait provoqué et qui a eu un malheur. Proposez à ce *malheureux* de vous servir de guide le dimanche, il vous répondra avec horreur : Moi, manquer à la sainte messe!

Dans la plupart des maisons de Naples, mais particulièrement chez les médecins et les avocats, exposés par état à faire des mécontens, vous voyez se dresser d'énormes cornes de bœuf placées comme

ornement sur la cheminée ou sur quelque console de l'antichambre. C'est un paratonnerre contre la *jetatura*. Un *jetatore* n'est autre chose qu'un magicien qui peut, à volonté, et quelquefois même sans le savoir, vous jeter un mauvais sort. Cette croyance vient encore de l'Orient. Les Napolitains l'ont traduite sur la scène sans oser toutefois la ridiculiser. *Pulcinella jetatore* est une assez bonne farce; ce n'est pas du malicieux enchanteur que le parterre se moque, mais de ceux auxquels il joue de mauvais tours : tous les rieurs sont du côté de Polichinelle, car la plupart de ceux qui sont là ne doutent point de la vertu des charmes qu'il emploie.

Le théâtre à Naples, nous parlons du théâtre vraiment national, a de tout temps été soumis à ces diverses influences, soit morales, soit littéraires. La magie, la féerie, dominent dans ces pièces à grand fracas qui plaisent tant au peuple, et qui rappellent plutôt les *jornadas* espagnoles que nos mélodrames. D'un autre côté, la comédie de caractère tourne presque toujours à l'*imbroglio*. L'action n'est jamais une, elle se complique d'autres actions parallèles qui amènent des surprises et des évènemens en foule, et qui se nouent et se dénouent avec une rapidité que le spectateur a peine à suivre. Ces pièces, dont le dialogue manque à la fois de naturel et de finesse, peuvent amuser la curiosité; elles ne satisfont pas l'esprit. Il semble que les auteurs dramatiques du pays, à commencer par l'inépuisable Camerana, cette providence du théâtre San-Carlino, ne connaissent encore d'autre poétique que la *Propaladia* de l'Espagnol Torrès-Naharro, qui, vers 1517, régentait le théâtre de Naples (1).

Le peuple de Naples est fort curieux et se dégoûte facilement; les pièces qui composent le répertoire de ses théâtres sont donc innombrables. Giambatista della Porta, Lombardi, Cortese, Cozenza, Camerana, sont les plus féconds des auteurs dramatiques napolitains; la plupart de ces pièces sont de faciles improvisations, brodées sur des canevas fort compliqués. Peu de ces comédies ont survécu à l'improvisation et ont été imprimées. *La Cintia* et *la Sorella* du physiologiste Porta, le théâtre moral de Genoino et quelques petites comé-

(1) Cette poétique de Torrès-Naharro se trouve en tête de sa *Propaladia*, ou recueil de ses comédies. Ces comédies, contemporaines de *la Mandragore* de Machiavel et des pièces de l'Arétin, furent représentées devant Léon X, qui, ainsi que nous l'apprend M. Scribe, *avait aussi honoré* la Mandragore *de sa présence, ce qui, ajoute-il, prouve un grand libéralisme de sa part.* La *Soldadesca*, la *Trophea* et la *Yemenea* sont les meilleures de ces pièces, spirituelles, licencieuses, et d'une grande hardiesse. Elles furent imprimées à Naples en 1517.

dies de Cozenza sont du petit nombre de celles qui ont eu cet honneur. Ces pièces d'élite sont en général fort médiocres. La plupart n'ont dû leur succès qu'à l'excellence d'un acteur ou à la nouveauté de situations aujourd'hui fort usées.

A Naples, ainsi qu'à Rome et à Florence, les théâtres populaires sont les seuls qui offrent quelque intérêt comme peinture de mœurs. Cet intérêt roule surtout sur deux personnages fort connus : Scaramouche et *il signore Pulcinella*.

Scaramouche est un gentilhomme qui sent tant soit peu le sac et la corde; il est marquis, duc, prince même, et seigneur d'immenses domaines qui n'existent que dans son imagination. Scaramouche a la tournure d'esprit et la morale plus que relâchée de Casanova, ce roi des chevaliers d'industrie; il a son jargon, son adresse et son insolence. A-t-il sa décision et sa bravoure? Nous en doutons fort, bien qu'à l'entendre il adore le péril et qu'il soit toujours prêt à croiser l'épée. Scaramouche descend en ligne directe du fameux *capitaine*. Il a partagé ses dépouilles avec son compagnon Pulcinella. Ce dernier lui a pris son grand chapeau pointu, son justaucorps bigarré et sa belle fraise; Scaramouche, lui, s'est adjugé le sabre avec lequel son aïeul a pourfendu tant de géans et tué la Mort en personne. Ce sabre, il le tient en réserve, attendant quelque bonne occasion de s'en servir, et, comme on le pense bien, cette occasion ne vient jamais, car Scaramouche est à peu près aussi brave que le *capitaine;* il appelle le danger à grands cris, et quand le danger vient, il décampe le plus lestement du monde. Le *capitaine* était antérieur à la domination espagnole; nous le croyons contemporain de tous ces formidables chefs de bandes italiens qui se distinguèrent à Anghiari (1) et dans ces fameuses rencontres où un cheval qui tournait la tête ou la croupe suffisait pour faire gagner ou perdre la bataille. C'est Machiavel qui nous l'assure.

Sous ses nouveaux maîtres, le *capitaine* se transforme en *matamore;* il bredouille le castillan, prend la morgue espagnole et se corrige le mieux qu'il peut de sa poltronnerie. C'est alors qu'il ne passe guère de journées sans tuer un Maure, confondre un nécroman ou séduire quelque princesse. L'étoffe des turbans des infidèles qu'il a décapités lui sert à habiller ses valets, et il se fait faire une cotte de mailles avec

(1) A Anghiari, on combattit quatre heures entières avec le plus grand acharnement; le pont d'Anghiari fut emporté à diverses reprises par les deux armées, et cependant il n'y eut de tué qu'un seul homme qui tomba de cheval et fut écrasé par la gendarmerie.

les nombreux anneaux que lui ont donnés ses maîtresses. Aujourd'hui qu'il a perdu sa vieille énergie et qu'il a subi une nouvelle transformation, il aime encore à raconter ses prouesses. Un jour, au siége de Trébisonde, il a pénétré seul dans la tente du sultan, et, le prenant par la barbe, il l'a traîné à travers son camp, tandis que, de la main qui lui restait libre, il écartait les assaillans et tenait en respect toute l'armée ennemie. Quand il rentra dans la ville, sa cuirasse était hérissée d'un si grand nombre de flèches, qu'on l'eût pris pour un porc-épic. C'est de ce jour que l'image d'un porc-épic fait partie de son écusson. Une autre fois il sauta seul sur une galère barbaresque qui longeait la côte de Sicile, et, jouant de son grand sabre, il fit un tel carnage de ces mécréans, que le pont du bâtiment ressemblait à l'étal d'un boucher. Les Sarrasins, épouvantés, se jetèrent à ses genoux et le supplièrent de vouloir bien leur permettre de conduire la galère dans le port de Messine, où le héros fut reçu en triomphe. Sa galanterie égale sa bravoure, et, lorsqu'il s'attaque à une beauté, il a de si merveilleux moyens de séduction, qu'il ne trouve jamais de cruelles. Il renverse les tours, brise les portes de fer, ou, comme un dieu grec, s'insinue sous la forme d'une pluie d'or. Il est telles de ses prouesses galantes qui depuis ont trouvé des imitateurs. Un jour, par exemple, que dans la compagnie de la princesse Gilyme d'Apremont il galopait sur les rives du Garigliano, celle-ci, fatiguée de ses protestations amoureuses, lui dit en plaisantant : Le feu qui consume mon chevalier est donc bien ardent? — En doutez-vous, cruelle? — Nullement, mais je sais un moyen de te soulager; c'est de te jeter dans ce fleuve. — Toutes ses eaux ne pourraient éteindre ma flamme. — C'est une galante manière de t'exprimer; aussi ne te croirai-je que si je te voyais sortir de ses flots brûlant toujours du même amour. — En vérité, belle princesse! — Et l'intrépide amoureux enfonce ses éperons dans les flancs de son coursier, et se précipite au milieu du fleuve. Il courut grand risque de se noyer, et ce ne fut qu'en abandonnant son cheval qu'il put gagner le bord, tout ruisselant, mais dévoré des mêmes feux. La princesse tint donc parole et récompensa un si noble dévouement. Comme les capitans ses ancêtres, le *matamore* était magnifique en paroles; mais sa bourse était toujours vide, et, sous sa belle cuirasse richement damasquinée, il ne portait qu'un méchant pourpoint de peau de buffle tout usé et n'avait pas de chemise. Vers la fin du XVII[e] siècle, quand la paix succéda à la guerre et le repos aux aventures, le héros déposa le harnais et prit le triste et singulier vêtement qu'on lui voit encore. C'est alors qu'il devint le possesseur d'une

multitude de principautés et de châteaux...... en Espagne. En subissant cette nouvelle métamorphose, il redevint poltron comme par le passé, ne se battit plus qu'à coups de latte et avec la langue, et prit le nom de Scaramouche.

Scaramouche, comme le *capitaine* et le *matamore*, a toujours un grand faible pour les femmes, et, si on l'écoute, ses aventures sont aussi nombreuses que celles de don Juan. Il faut l'entendre, dans ses momens d'abandon, raconter ses galans exploits à son ami Pulcinella, qui l'interrompt par de petits ricanemens goguenards, et qui coupe son récit de notes admiratives, qui prouvent clairement qu'il ne croit pas un mot de toutes ces belles choses. Pulcinella est en effet un rustaut, un balourd, un âne, comme l'appelle son ami Scaramouche; mais Pulcinella a une vieille expérience des hommes et des choses, et, depuis l'an 2000 avant Jésus-Christ, époque à laquelle on fait remonter son origine, il a vu passer trop d'évènemens et s'est trouvé en rapport avec trop de personnages importans, pour être jamais dupe. Pulcinella vivait bien antérieurement à la fondation de Rome, c'est chose prouvée. Il y a plus : on le prétend contemporain des Pharaons, et Champollion a retrouvé sa grotesque physionomie dans quelques-unes des peintures des sépulcres égyptiens. Polichinelle, lorsqu'il débuta joyeusement dans le monde, n'habitait point Naples, qui n'existait pas, mais la cité d'Atella, que les Osques avaient bâtie à mi-chemin de Capoue à la mer; Maccus était son nom, et, si le Romain Meo Patacca prétend descendre de ce grand personnage, c'est pure vanité de manant. Depuis ces temps reculés, le physique de Polichinelle n'a pas changé, son costume seul a subi quelques modifications. Le Vésuve était encore au niveau de la plaine, que la double bosse de Pulcinella se dressait majestueusement sur son abdomen et entre ses deux épaules; son nez, qui ressemble au bec disproportionné d'un jeune poulet, et auquel il doit son nom plus moderne (1), flaira la fumée des cuisines de Baïa et les parfums des roses de Pœstum; l'empreinte de ses sabots, car dès-lors il avait des sabots, fut marquée sur le sol de la Campanie bien avant celle de la sandale de Platon ou de la pantoufle de bronze d'Empédocle (2).

(1) Pullicinella, de *pullus gallinaceus* ou de *pulleiaceus*.

(2) Voir le bronze antique trouvé à Rome en 1727, et conservé dans le museum du marquis Capponi. Ce bronze a été rapporté par Ficoroni. Voir aussi le petit buste rapporté par Caylus, dans ses Antiquités, tom. III, pag. 75.

Polichinelle a pris naissance le même jour que la comédie dont il est un des inventeurs; les pièces satiriques et quelque peu licencieuses dans lesquelles il figura d'abord, s'appelaient *atellanes,* de la ville d'Atella son pays. Les Grecs, en empruntant ce genre de comédie aux Italiens, lui conservèrent ce nom; les atellanes, c'est la *comedia dell' arte* d'aujourd'hui. Le dialogue de ces pièces n'était pas écrit; les acteurs jouaient leur rôle d'inspiration sur le *scenario* ou canevas dont ils étaient convenus, à peu près comme aujourd'hui on joue chez nous des proverbes ou des charades en action. Plus tard, les atellanes jouirent d'une grande vogue dans toute l'Italie; la jeunesse romaine se passionna surtout pour ce genre de comédies qu'elle confisqua en quelque sorte au profit de son plaisir, s'en réservant tous les rôles. Il fut un temps où les acteurs de profession n'eurent plus le droit de jouer dans ces pièces; les acteurs des atellanes durent être citoyens romains, jouissant de toutes les prérogatives attachées à ce titre. Ces acteurs jouaient en public, mais le peuple n'avait pas le droit de les punir, ni même de les faire démasquer. Quand les mœurs se corrompirent, la licence de ces spectacles fut poussée au point que, plus d'une fois, le sénat fut obligé d'en suspendre la représentation. Polichinelle Maccus était le boute-en-train de ces folies dans lesquelles il jouait le rôle d'un campagnard spirituellement grossier et naïvement méchant.

Si la tournure et les dehors de Polichinelle ont peu changé, son caractère et ses habitudes sont toujours à peu près les mêmes; il ne se modifie qu'en apparence, et encore il ne modifie que ses actions et son langage, et garde presque toujours le même costume; il s'occupe des personnages du jour, les applaudit ou les baffoue, les méprise ou les craint; mais tout en se laissant aller au courant du monde, en ayant l'air de hurler avec les loups, au fond sa philosophie est immuable. Cette philosophie, c'est celle des gens qui ont beaucoup vu et beaucoup vécu: le plus parfait égoïsme; son cœur est fait de la même matière que ses sabots, c'est-à-dire du bois le plus dur; d'ailleurs, il est si profondément enseveli sous ses deux énormes gibbosités, que, fût-il d'une matière plus malléable, il ne courrait jamais grand risque d'être sérieusement entamé. Comme tous les égoïstes, Pulcinella a une morale des plus accommodantes : pourvu que les ricochets ne l'atteignent pas, qu'il y trouve son profit, il fait le mal sans scrupule, et se soucie de la vie d'un homme comme de rien. Pulcinella a cependant l'air bonhomme, il a des manières toutes rondes, une constante belle humeur, un langage

naïf, parfois même enfantin, et un laisser-aller de nigaud; mais on ne se figurerait jamais tout ce que, sous sa balourdise et son apparente bonhomie, il sait cacher d'astuce, de noirceur et même de férocité; c'est bien de lui qu'on peut dire que sa gaieté est implacable, car il n'est jamais plus méchant que lorsqu'il s'abandonne à sa grosse joie. S'il se met à rire, c'est qu'il vient de faire quelque mauvais coup; rit-il aux éclats, tenez pour certain qu'il a tué son homme.

Il signore Pulcinella est peut-être bon croyant, mais il y paraît peu: il assomme un moine comme il assommerait un derviche. Nous ne le croyons donc ni chrétien ni Turc; il a déjà vu, il est vrai, passer plus d'une religion; toutefois, sur ces matières-là, il est fort réservé et sait parfaitement tenir sa langue en bride : il le faut bien. Pulcinella, comme Stentarello et Cassandrino, et en général comme tous ces personnages ultramontains, aime passionnément le beau sexe, mais il est rarement dupé comme eux; sa grande expérience lui a fait connaître d'irrésistibles moyens de séduction. Avec les femmes il est dur, caustique, méchante langue, insolent quelquefois, entreprenant toujours; aussi, malgré les *petites* mais *trop visibles* imperfections de sa personne, réussit-il auprès d'elles d'une manière inexplicable. Pulcinella se pique peu de constance; il se fait gloire de tromper sa femme quotidiennement et de changer de maîtresse beaucoup plus souvent que de chemise; nous devons dire cependant, à la louange de Pulcinella, que, pour un Napolitain, il porte en général du linge assez blanc. La célébrité de ce personnage est européenne; aussi nous dispenserons-nous de dessiner sa personne et de décrire son costume, qui, d'un peuple à l'autre, varie peu. Chez nous, il a conservé son nom; les Anglais l'appellent *Punch*, et les Allemands *Hanswurst*, ce qui veut dire *Jean Saucisse*. Nous ne raconterons pas non plus son histoire vulgaire et ses aventures si connues. Qui de nous ne l'a vu assommer amis, femme, commissaire, médecin, gendarmes, et tenir même bravement tête au diable en personne, auquel il croit à peine? N'a-t-il pas en effet déjà vu détrôner Pluton?

Ce grand drame de Polichinelle se joue dans toute l'Europe et même en Orient, et, à quelques variantes près qu'y apporte le génie national de chaque peuple, le fond en est toujours le même. Dans l'enfance il a fait nos délices, et plus tard il nous fait sourire encore. A Naples, *il signore Pulcinella* est un type invariable au moral comme au physique, mais il figure au milieu d'évènemens divers et de situations bizarres qui servent au développement de son caractère. On croirait que le caractère invariable de ce favori des Napolitains devrait

à la longue le rendre monotone et fatiguer la curiosité; les amateurs assurent pourtant que c'est cela même qui fait tout le succès de ce personnage. C'est une vieille connaissance, ils n'osent dire un ami, qu'ils se plaisent à voir aux prises avec la bonne et la mauvaise fortune, et dont ils suivent les actions avec un intérêt tout autre que celui de la curiosité. Placez un inconnu dans les mêmes situations, cet intérêt n'existe plus. On a attribué le goût du peuple napolitain pour ce personnage à d'autres causes encore, par exemple à une similitude de passions, d'intérêts et de sympathies, qui, à la longue, produisait l'affinité. Sans doute *il signore* Pulcinella n'est pas né pour rien dans le voisinage du Vésuve, et entre lui et les citadins de la ville où il a élu domicile, les points de rapport et les traits de ressemblance sont nombreux. Son esprit est vif comme le leur, son imagination mobile; il aime la bonne chère, et sait jeûner s'il le faut; il ne distingue pas fort nettement le bien d'autrui du sien. Pulcinella n'est pas néanmoins une personnification comme Meo Patacca et Cassandrino. Le peuple napolitain n'a ni son courage ni sa méchanceté; il est insolent et se laisse bâtonner, ce que Pulcinella ne souffre jamais. Le Napolitain parle toujours de *crucifier* son ennemi, et cependant il a bon cœur; Pulcinella, lui, vous couperait un homme en morceaux sans sourciller : l'un est plus énergique, l'autre est meilleur.

Le *Largo del Castello* et les places voisines sont bordées de nombreux théâtres qui ont chacun leur Pulcinella; mais c'est au théâtre *San-Carlino* que de préférence Polichinelle a élu domicile, c'est là que soir et matin il est le héros d'aventures bouffonnes et merveilleuses. En effet, quoique le Polichinelle de San-Carlino ne soit pas de bois, il ne se repose jamais, et quand on a annoncé, pour le matin et pour le soir, quelque nouvelle pièce, *giocosissima in tutte le sue scene, ricca di bizarri avenimenti... con Pulcinella*, Pulcinella doit être sous les armes et gambader mort ou vivant. Voulez-vous avoir une idée de ces pièces, *divertissantes d'un bout à l'autre et riches d'évènemens bizarres*, pièces qui ne doivent cependant leur succès qu'à Pulcinella? Nous allons en analyser quelques-unes, choisissant de préférence celles qui font le mieux connaître le peuple napolitain. Le *scenario* de celle de ces pièces qui avait le plus de succès lors de notre séjour à Naples, a été emprunté sans façon à une petite comédie de Cozenza, *Il pazzo a forza*, le fou par force. Cette pièce méritait sa vogue, d'abord parce qu'elle ne manquait ni de vivacité ni de nerf comique, parce qu'ensuite elle dénonçait un crime de lèze-humanité et renfermait une haute moralité; nous allons dire comment.

Il existe dans la ville d'Aversa, à sept milles de Naples (c'est précisément la patrie du héros des atellanes), un établissement fondé en 1813, et qui a acquis une grande célébrité dans toute l'Europe : c'est la maison des fous. Cette maison, citée long-temps comme modèle, ne méritait guère sa réputation, et même, à en croire de courageux dénonciateurs, c'était un enfer. D'abord les insensés, qui ailleurs forment différentes catégories, étaient confondus, et les pacifiques condamnés à vivre avec les furieux, le directeur prétendant les soumettre de cette façon à une sorte d'enseignement ou plutôt de cure mutuelle. La force et la rigueur étaient les seuls moyens curatifs appliqués avec suite. Le fou qui désobéissait était puni de la prison; celui qui se fâchait était battu; le battu qui entrait en fureur et se révoltait était revêtu de la camisole de force, ou bien on le plaçait horizontalement dans une caisse en forme de cercueil qui laissait seulement sortir la tête, ou bien encore on l'assujétissait verticalement à l'aide d'un corset de fer scellé au mur, de gants de cuir dur qui empêchaient la flexion des doigts, et de planches qui serraient les pieds. Si, lorsque le malade était resté plusieurs heures dans cette cruelle position, l'accès continuait, on le garrottait, et on le jetait à un troisième étage sous les plombs. Là, ces malheureux étaient confiés à la garde d'un aliéné, vivant comme des porcs sur leur fumier, rongés de gale et de vermine, en proie à toutes les tortures de la soif et de la faim. Il fallait que ces souffrances fussent affreuses, car on a vu ces malheureux chercher à s'entre-dévorer, et, puisqu'il faut tout dire, se jeter avec avidité sur les excrémens de leurs compagnons et s'en nourrir. A la férocité du traitement joignez l'abominable malpropreté des chambres, la pourriture des lits, l'affreuse saleté des pensionnaires de toute espèce; ajoutez à cela l'absence de tout traitement rationnel, le manque d'observations régulières sur les résultats obtenus et le traitement appliqué à chacun des malades; réunissez, en un mot, tout ce qui dénonce le plus profond mépris de l'humanité, et vous aurez le tableau du fameux hospice d'Aversa, tel que des médecins philosophes et des observateurs dignes de foi nous l'ont présenté (1).

Le charlatanisme avait fait la réputation de cette maison, le mensonge la soutenait. Si par hasard un étranger ou un inspecteur survenait sans qu'on fût prévenu, chacun des employés de l'établissement, à commencer par le portier, savait son rôle, et la comédie commençait. Le portier allait chercher le démonstrateur, qui se faisait

(1) MM. Ramolini, Gualandi, Louis Frank, etc., etc.

long-temps attendre : premier délai qui permettait de mettre quelque semblant d'ordre dans le désordre. Le démonstrateur s'arrêtait ensuite longuement dans le vestibule, décrivant chaque statue, chaque buste, chaque inscription, comme le custode d'un musée. Celui-ci c'était Érasme, celui-là Esculape, cet autre Socrate. Impatienté, vous désiriez passer plus avant, mais déjà chacun était à son poste. Les employés parlaient à l'envi philantropie et charité chrétienne; à les en croire, les seuls remèdes employés étaient, à quelques rares exceptions près, des remèdes moraux tels que la danse, la musique, l'occupation, les distractions, et rarement la répression. Puis des aliénés des deux sexes, portant un uniforme bleu galonné d'argent, défilaient devant vous; des fous mélomanes vous donnaient un concert, et des amateurs de danse un ballet. D'autres se baignaient, d'autres jouaient au billard ou à la paume. Vous passiez dans la bibliothèque, il y avait des fous lecteurs; la chapelle était remplie de fous en prière : l'enfer s'était transformé en paradis; mais on assure que beaucoup de ces fous n'étaient là que pour la montre et n'avaient jamais perdu leur bon sens.

La petite pièce du *Fou par force* n'attaque pas de front de si monstrueux abus : il eût fallu prendre les couleurs du drame, sa morale pénétrante et ses poignantes péripéties; mais la critique, pour être indirecte et présentée sous forme plaisante, n'en a pas moins de portée. Il signore Pulcinella, directeur d'une maison de fous, arrive en colère; ses pensionnaires ont trop bon appétit. — C'est bon, c'est bon, s'écrie-t-il, dorénavant nous donnerons à ces messieurs des pommes de terre et des œufs durs à leurs repas; ces maudits fous mangent comme des ogres : aujourd'hui, ils n'étaient que huit à table, et ils ont dévoré douze *rotolos* (vingt livres) de macaroni sans compter les morceaux délicats; mais à l'avenir..... Le monologue de Pulcinella est interrompu par l'arrivée d'un noble personnage vêtu de noir qui le salue jusqu'à terre.

— Que demandez-vous? lui dit le directeur.

— L'illustre docteur Pulcinella, cet homme unique pour le traitement des fous.

— C'est moi, monsieur, et vous êtes dans ma maison : comme vous voyez, elle est vaste, bien aérée; peu de princes en ont de semblables; ici chaque pensionnaire a sa chambre à lui, si toutefois il est riche et noble. Mais à qui ai-je l'honneur de parler? sans doute à quelque comte ou marquis?

— Vous avez deviné, au marquis Scaramouche.

— Beau nom, beau nom, en vérité; mais, monsieur le marquis,

pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, ici je ne reçois que des pensionnaires nobles, et je leur administre moi-même des remèdes composés d'ingrédiens orientaux. Après un somptueux dîner, mes pensionnaires descendent au jardin et respirent les parfums balsamiques des fleurs; ils se rassemblent ensuite au salon, y dansent, y font de la musique, y causent de littérature et de politique : le soir, on leur sert un souper magnifique, et bientôt leur état s'améliore à tel point, que non-seulement ils retrouvent la raison qu'ils avaient perdue, mais qu'ils se trouvent avoir acquis l'esprit et la sagesse qu'ils n'avaient jamais eus. Il y a de mes fous, monsieur, qui sont devenus poètes, philosophes, académiciens; il y en a qui sont devenus ministres et qui gouvernent les états..... et cela sans qu'il y paraisse.

— Je vous en fais mon compliment sincère; mais quel est le prix de vos soins?

— Une misère, 50 ducats par mois; la famille s'engage en outre à me faire un cadeau de 500 ducats après la guérison, plus les petits présens des professeurs, les *bonnes mains* des gardiens... vous comprenez?

— Parfaitement.

— Ainsi donc, quand vous voudrez être des nôtres, seigneur Scaramouche, nous disposerons vos logemens, et je puis vous assurer que vous serez satisfait.

— Je vous rends mille graces, docteur, mais je ne me propose nullement d'être votre pensionnaire. Je n'en ai, je crois, nul besoin.

— J'avais cru... vous savez, les plus fous ont leurs momens lucides, et il vaut mieux arranger soi-même ses affaires.

— Vous êtes trop bon, mais j'ai toute ma raison.

— J'aurais dû m'en apercevoir.

— C'est d'un parent qu'il s'agit, d'un riche industriel qui a fait des pertes considérables et qui est devenu fou de chagrin. Voici 50 ducats pour le premier mois; tout à l'heure je vous l'amènerai, mais à une condition, c'est que vous ne le maltraiterez pas.

— Ici, monsieur le marquis, nous ne maltraitons personne.

— Convenons de nos faits, car le malade ne voudrait pas me quitter, si je n'usais de quelque ruse. J'arrive donc par cette porte avec le malade, et je vous demande : Tout est-il prêt, monsieur le notaire? Vous me répondez : Oui, tout est prêt, passez dans ce cabinet pour voir si l'acte est en règle. Sous ce prétexte, je sors par cette porte, qui donne, je crois, sur la rue, je gagne ma voiture et je décampe,

vous laissant notre pensionnaire; mais je vous le répète, traitez-le bien, et surtout de la douceur.

— Ne craignez rien.

— Au revoir, docteur Pulcinella. (A part.) Mon ami Scaramouche, si tu réussis, tu auras fait là un fameux coup.

Le docteur Pulcinella, resté seul, se félicite de l'acquisition d'un nouveau pensionnaire. « Ce seigneur Scaramouche est vraiment généreux; je lui ai demandé 50 ducats, et il n'a pas marchandé; mon prix ordinaire est de 30, je suis fâché de ne pas lui en avoir demandé 100. » A la suite de cette réflexion bien napolitaine, on voit le docteur Pulcinella à l'ouvrage. Sa méthode curative est des plus simples : l'eau froide, la bastonnade et le cachot. Bientôt Scaramouche revient avec sa dupe; c'est un joaillier de la rue de Tolède qui lui a vendu pour 5,000 ducats de bijouterie. La caisse qui contient les bijoux est dans une voiture laissée à la porte, et le joaillier en vient toucher le prix chez le notaire de Scaramouche, qui n'est autre que le docteur Pulcinella.

— Je ne connaissais pas ce notaire, dit Flavio le joaillier en entrant.

— Il est nouvellement établi.

— Il a une superbe maison pour un débutant.

— C'est qu'il a épousé une riche héritière, et puis vous savez qu'à Naples les gens de loi...

— Remplissent vite leurs poches.

— A qui le dites-vous?

— Ah! dans ce pays-ci, les gens honnêtes sont rares. Il y a des coquins d'une adresse et d'une audace...

— Ils vous déroberaient les semelles de vos souliers tandis que vous marchez, et cela sans que vous vous en doutiez. Tenez, monsieur Flavio, vous débutez dans le commerce, eh bien! soyez sur vos gardes, car celui que vous croyez le plus honnête homme du monde peut vous tromper. (A part.) Tout à l'heure tu en auras la preuve.

Les Napolitains, comme on voit, ne se ménagent pas, et connaissent leurs côtés faibles. Sur ces entrefaites, le prétendu notaire arrive; les choses se passent comme le docteur et Scaramouche en sont convenus. Le marchand, resté seul dans le salon, s'impatiente et trouve le temps long. Arrive un fou qui lui raconte que la veille on lui a fait manger pour son souper un courrier bouilli avec ses bottes fortes; ce fou l'appelle âne, le prend à la gorge et fait mine de vouloir l'étrangler. Flavio appelle et se défend comme un lion. Le docteur Pulcinella accourt, les voit aux prises et les bâtonne l'un et l'autre. Flavio s'in-

digne. — Qu'est-ce à dire, monsieur le notaire? vous me rendrez raison de cette insulte. — Je ne suis pas notaire. — Qui êtes-vous donc? — Le médecin des fous. — Allez au diable, vous me rendriez fou avec vos folies. — Vous l'êtes déjà. — L'insolent! mais où est M. Scaramouche? mon argent est-il prêt?... l'acte est-il dressé?... Vous riez... pourquoi riez-vous?... Prends garde à toi, misérable... je ne respecte que ceux qui me respectent. — Mon ami, de la patience, ici il faut savoir se supporter mutuellement. — Je ne veux rien supporter... je veux mon argent, et puis je partirai. — Vous ne partirez pas de si tôt. — C'est ce que nous allons voir.

Flavio sort et rentre aussitôt en fureur : — Comment! les portes sont fermées, et Scaramouche n'est plus ici! voudriez-vous m'escroquer par hasard? Ah! misérable! ah! fripon! — Mon ami, calmez-vous, je vous en conjure, ou bien... (Il lui montre un bâton.) Mais avec vous je ne voudrais employer que la douceur. — De la douceur! ah! brigand! — Si la douceur ne réussit pas, nous aurons recours aux bains froids et aux coups de bâton; si cela est insuffisant, et que vous fassiez le méchant, nous avons de bonnes prisons et des chaînes de fer. — Mais encore une fois, je ne suis pas fou; laissez-moi sortir et sur-le-champ... Ah! je le vois, je suis volé, je suis égorgé... au voleur! à l'assassin! — Pas tant de bruit, tenez-vous en repos, ou bien... — De quel droit me retenez-vous? vous êtes donc d'accord avec le voleur? Laissez-moi partir, ou, par la Madonna! je te ferais payer cher le vol que tu me fais, misérable; allons! marchons! (Il lui prend le bras et l'entraîne vers la porte.) — Ah! coquin, baisse la tête et respecte-moi. — Et Pulcinella lui assène quelques coups de son gros bâton sur la tête.

— Tu oses me frapper, attends! — Flavio saisit un fauteuil et poursuit Pulcinella; celui-ci, tout en jouant vigoureusement du bâton, appelle les gardiens, qui accourent et se jettent sur Flavio.

— Scélérats! je suis un honnête homme...

Pulcinella aux gardiens : — D'abord un bain froid, des douches glacées sur la tête, et puis, s'il continue à se débattre, la prison.

— Mais, par saint Janvier, je ne suis pas fou! je suis le joaillier Flavio.

— Tu es joaillier, c'est à merveille; alors tu nous diras si nos petites chaînes et nos petits colliers sont solides.

Dans les scènes suivantes, plusieurs fous, un médecin, un avocat, un militaire, un maître de chapelle et un philosophe, sont aux prises et tiennent les discours les plus saugrenus. C'est de la grosse comédie

comme il en faut souvent au parterre de San-Carlino, qui diffère essentiellement de ce parterre romain qui comprend à demi-mot. Pulcinella n'a pas non plus la finesse d'esprit et les manières distinguées de Cassandrino. Son moyen de conciliation ordinaire, c'est le bâton : il bâtonne tour à tour le philosophe, le militaire, l'avocat, le médecin, le musicien; et, quand ceux-ci sont à peu près éreintés, il se félicite du succès de sa méthode curative. Flavio, que le bain et les douches ont calmé, le voyant de bonne humeur, l'aborde d'un air grave et essaie encore une fois de le persuader. — Envoyez quelqu'un de confiance à mon magasin de la rue de Tolède, et vous serez convaincu que je vous dis la vérité. — Chaque fou en dit autant; ne me rompez pas la tête de ces fadaises, ou gare l'eau froide! — Vous ne voulez donc envoyer personne? — Non. — Vous ne me croyez donc pas? — Non. — Mais au moins écoutez mes raisons. — Je n'écoute rien. — Ah! misérable!... — Encore! — Et Pulcinella applique à Flavio, qui le menaçait du poing, une terrible volée de coups de bâton et le laisse tout étourdi sur la place. Le pauvre diable, qui se voit battu, volé, et qui court risque d'être ruiné, car ce jour-là est un jour d'échéances, et l'on va croire, en ne le trouvant pas chez lui, qu'il se sera enfui, ne sait plus à quel saint se vouer; il a voulu faire un coup de tête, il a essayé la persuasion, tout a été inutile. Une affreuse idée lui traverse tout à coup l'esprit; personne ne sait qu'il est dans cette maison, et, comme les communications avec le dehors sont interdites, il court risque d'y passer toute sa vie. Il s'abandonne un moment au désespoir, mais bientôt, reprenant courage : — Après tout, dit-il, n'ai-je pas ma raison comme cet infame docteur? Je puis donc lutter avec lui et lui prouver que je ne suis pas plus fou que lui.

Flavio a remarqué que Pulcinella avait des pistolets; il se glisse dans sa chambre, s'en empare, et profitant d'un moment où les gardiens font la sieste, il les enferme chacun dans sa cellule. Il est sûr maintenant de pouvoir s'échapper; mais cela ne lui suffit pas, il veut se venger des coups de bâton que l'abominable docteur lui a donnés. — Et puis, ajoute-t-il, je veux lui prouver qu'il n'y a qu'à enfermer un homme de bon sens avec des fous pour mettre une maison à l'envers; une autre fois il y regardera de plus près. — Profitant d'un moment où le docteur est dans son cabinet, il appelle ses nouveaux compagnons, caresse la folie de chacun d'eux et les endoctrine de son mieux. — Vous n'avez tous, leur dit-il, qu'un ennemi, qu'un envieux qui vous persécute, c'est l'infame Pulcinella; mais, si vous voulez suivre mes conseils, nous mettrons ce vieux coquin-là à la raison. —

Comme ce langage flatte leurs passions, les fous le comprennent parfaitement. Dans ce moment, le docteur, qui les voit rassemblés, s'approche en tapinois avec son gros bâton. Flavio s'adresse à lui et le somme de lui rendre la liberté. Pulcinella fronce le sourcil et le menace du bâton. — Ton bâton, je n'en ai plus peur. — Et Flavio lui montre ses pistolets. A cette vue, Pulcinella change de couleur et appelle ses aides. — Tes aides sont mes prisonniers. — Et Flavio lui montre les clés de leurs chambres. — Voici le plus méchant fou que j'aie jamais vu! s'écrie Pulcinella furieux, mais obligé de se contenir, car les pistolets sont toujours tournés de son côté. Il sent donc la nécessité de parlementer, fait le bon enfant, prend un ton calin et supplie son ami Flavio de lui rendre ses pistolets : dans certaines mains ce sont des armes dangereuses. — Ah! misérable, tu me prends donc encore pour un fou? — Oh! non pas. — Alors tu me prends pour un enfant? — Pas davantage. Mais, mon bon Flavio, vous ne voulez donc pas être mon ami? — Non. — Vous ne voulez donc pas m'écouter? — Non. — Vous ne craignez donc pas de pousser à bout ma patience? — Ah! tu raisonnes, tu oses menacer... A moi, compagnons! (Tous les fous accourent.) Saisissez-moi ce vieux scélérat. — Pulcinella veut se défendre; mais, à la vue des pistolets qu'il a chargés lui-même et que Flavio présente à quelques pouces de son visage, il s'apaise, et, tout en se laissant faire, demande grace. — Point de grace; de l'eau froide et des coups de bâton. — On le met sous la pompe et on le bâtonne. — Grace! grace! seigneur Flavio... Mes amis, épargnez-moi. — Mais les fous sont sourds à ses prières et s'écrient en chœur : — De l'eau froide et des coups de bâton! — Les douches et la bastonnade vont donc leur train, et Pulcinella est sur le point de succomber au traitement que lui administrent ses malades, quand arrivent des soldats qui viennent de saisir Scaramouche aux trousses duquel la police était depuis long-temps. Pulcinella, cette fois, a le dessous; il est battu, baffoué, et obligé de payer de gros dommages au marchand dont les billets ont été protestés.

La pièce que nous venons d'analyser est l'une des plus *distinguées* du théâtre San-Carlino. L'idée n'en est pas neuve, mais l'action se développe avec une certaine régularité. Quoique la scène se passe dans une maison d'aliénés et que les trois quarts des acteurs n'aient pas le sens commun, le dialogue n'a cependant que le degré de folie convenable au sujet, et, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure, le but de cette petite comédie est moral. Nous n'en dirons

pas autant des drames fantastiques qui composent le répertoire de ces spectacles populaires; ces pièces sont remplies de coups de théâtre extravagans, d'aventures merveilleuses, de métamorphoses inexplicables, enfin de toute la fantaisie grotesque qui remplit le *Pentameron* de Basile et les poèmes de Cortese, et que ceux-ci avaient empruntée aux contes arabes. Les personnages paraissent, se transforment et s'évanouissent sans qu'on sache pourquoi ni comment. Nos mélodrames à grand spectacle, comme *le Pied de Mouton* ou *les Danaïdes*, peuvent seuls donner une idée de ces drames bizarres; encore ces mélodrames seraient-ils des chefs-d'œuvre auprès de ces ébauches informes. L'échelle est aussi bien autrement grandiose sur nos boulevarts, la mise en scène et les moyens d'exécution sont bien supérieurs. Ici, tout ce qui est costume, décoration, machine ou coup de théâtre rappelle encore l'enfance de l'art. Les nobles paladins, habillés de carton peint en bleu pour figurer une armure, dépassent de toute la tête les tours de la ville qu'ils assiégent; leur suite se compose d'un page débraillé, et leur armée de trois soldats, de sorte que, pour peu que l'affaire ait été chaude et que les deux tiers des combattans soient restés sur le champ de bataille, le reste de l'armée se trouve dans l'impossibilité matérielle de serrer les rangs.

Il y aurait mauvaise grace à reprocher ces pauvretés à l'impresario de San-Carlino, lorsqu'on voit où en sont arrivés les grands théâtres de Naples sous le rapport de l'exécution matérielle et du spectacle; nous ne faisons pas même d'exception pour San-Carlo, qui fut longtemps le théâtre modèle. La mise en scène y est pitoyable, et nos théâtres du boulevart ne voudraient pas de ces misérables toiles, grotesquement badigeonnées, où toutes les règles de l'art, la perspective exceptée, sont mises en oubli. Cette même remarque s'appliquerait, à juste titre, à tous les principaux théâtres de l'Italie. Sanquirico, si vanté, n'a pas laissé d'élèves, et nous doutons fort que Vigano ait jamais fait école, car les ballets peuvent marcher de pair avec les décorations.

Mais revenons au théâtre San-Carlino, et convenons, pour être justes, qu'il y aurait bien quelques paillettes brillantes à extraire de ce grossier minerai. L'action des comédies ou farces populaires est toujours gaie. Il n'y a là rien de bien élégant, mais il n'y a non plus rien de niais. Le dialogue est vif, coloré même; malheureusement le dialecte napolitain en rend le plus souvent les finesses incompréhensibles à tous ceux qui ne sont pas du pays. Dans quelques-unes de ces pièces, l'intérêt est assez habilement ménagé, et le spectateur,

tenu vivement en haleine, suit les péripéties du drame avec une véritable curiosité. C'est de l'intérêt de mélodrame, mais c'est du moins de l'intérêt, et il n'y a là que la dose de balourdise suffisante pour que le parterre soit satisfait. C'est à ces divers titres que *Pulcinella chef de brigands* a mérité la vogue.

La scène se passe dans les Calabres : Pulcinella, qui a fait de mauvaises affaires dans le commerce, se livre à une autre industrie; il exploite les grands chemins. Dans cette nouvelle carrière, il a commencé par être le bouffon des troupes de Parafante et de Francatripa; puis il a pris goût au métier, et pour partager les bénéfices, il s'est fait brigand. Enfin, le dernier de ces chefs étant mort, ses compagnons, que son courage et les ressources de son esprit ont séduits, le nomment leur capitaine à sa place, après lui avoir fait préalablement, et comme épreuve, manger le cœur du défunt. Pulcinella a tout ce qu'il faut pour être un excellent chef. Il est sans scrupules et sans pitié, il professe le plus souverain mépris pour la vie des hommes; l'assassinat pour lui n'est qu'une peccadille; c'est même un devoir quand il a pour but la vengeance. N'est-ce pas là le point d'honneur espagnol dont nous parlions tout à l'heure? Dans la mauvaise fortune, Pulcinella prend philosophiquement son parti, et, quand la chance est heureuse, lorsque les affaires vont bien, il mange comme quatre, boit comme six, danse la *pecorara* et la *tarentella* avec son abandon et sa souplesse ordinaires.

Le nouveau chef a des projets sur une meunière des environs de Nicastro, qui, outre ses appas, a, si l'on en croit la renommée, un grand sac rempli d'écus dans son armoire. Pulcinella laisse sa bande dans la forêt voisine, et, suivi d'un seul de ses compagnons, il va faire une visite à la meunière. Pour ne pas lui donner d'ombrage, il fait cacher son camarade derrière un buisson et se présente seul à la porte. C'est un dimanche; le brigand a choisi ce jour-là parce qu'il sait que le meunier est à l'église de la bourgade voisine, et que la meunière reste seule au logis avec un enfant. Pulcinella se présente comme un garçon meunier sans ouvrage. Il est bien accueilli par la meunière; mais tout à coup, profitant d'un moment où l'enfant s'est éloigné, il tire un grand couteau, et menace la meunière de lui couper la gorge, si elle ne lui donne sur-le-champ tout l'argent qu'elle possède. La meunière effrayée promet de le satisfaire. — Mon argent est là-haut, lui dit-elle, dans mon armoire; venez avec moi, je vous le donnerai. Pulcinella la suit, en conservant du mieux qu'il peut son air grave et calme. Il trouve la meunière si jolie, que, n'était l'avidité

de ses compagnons qu'il faut satisfaire, il lui laisserait volontiers son sac d'argent et lui ravirait autre chose que des écus. Mais son plan de campagne est arrêté. — Prenons le sac d'abord, s'est-il dit, et puis après nous verrons.

Pulcinella est monté avec la meunière; mais, tandis qu'il fouille dans l'armoire, celle-ci s'esquive lestement et ferme la porte à double tour. Les fenêtres sont garnies de barreaux de fer, la porte a un demi-pied d'épaisseur; Pulcinella est pris au piège comme un étourneau. La meunière ne perd pas de temps, elle appelle son enfant : — Cours à Nicastro, lui dit-elle, et va chercher ton père et les carabiniers; cours vite, dis-lui qu'il y a un brigand dans la maison. — L'enfant part, mais le compagnon de Pulcinella, qui entend les cris de son chef, lui barre le passage et l'arrête. La meunière ne perd cependant pas courage, elle verrouille les portes et barricade les fenêtres. Sa situation est des plus critiques. Elle entend Pulcinella qui, à l'aide d'un marteau, commence à démolir le parquet sur sa tête; elle voit son enfant que l'autre brigand menace de mort si elle n'ouvre pas. Elle appelle à grands cris, personne ne peut l'entendre et personne ne répond. Le couteau est toujours levé sur la tête de son enfant, et Pulcinella aura tout à l'heure fait son trou. Elle implore la pitié des deux bandits, mais ces gens-là sont sans entrailles. Cependant le brigand du dehors garrotte l'enfant et le jette dans un coin; rôdant ensuite autour de la maison, comme un loup autour de la bergerie, il cherche quelque porte ou quelque fente par laquelle il puisse y pénétrer et délivrer son chef. Tout à coup l'idée lui vient de se glisser par la roue du moulin et par l'ouverture de l'arbre tournant; mais, dans ce moment, la meunière a, de son côté, la pensée de mettre cette roue en mouvement. C'est le dimanche, et son mari, entendant le bruit inaccoutumé, aura hâte de revenir. Le brigand vient de se glisser à moitié dans l'intervalle laissé entre le mur et l'arbre tournant, lorsque la meunière détache la cheville qui retient les engrenages; la roue se met en mouvement, et avant qu'elle ait fait deux tours, le bandit est broyé comme sous le pilon d'un mortier. Pendant ce temps, Pulcinella a achevé son trou, et il va se précipiter dans la chambre, quand le mari de la meunière arrive avec un détachement de carabiniers qui est sur la piste du chef de brigands. Pulcinella ne perd pas courage. Comme ceux-ci montent l'escalier qui conduit à la chambre où il est renfermé, précédés du meunier et de sa femme, il saute par le trou du plafond, s'échappe par un autre escalier et grimpe sur le toit de la maison.

Le reste de la pièce n'est plus qu'une sorte de divertissement burlesque dans lequel figurent la meunière, les soldats, les paysans et Pulcinella poursuivi, déployant son adresse et faisant toutes sortes de tours de force. On le voit, par exemple, prendre la place de la girouette, et tourner à tous vents; mais au moment où l'on met en joue ce personnage fort peu métallique, il fait un bond, saute sur le toit, du toit dans le jardin, et se blottit dans un coin, où il figure une borne. Un soldat monte sur cette borne pour regarder par une fenêtre, la borne se dresse et s'enfuit; puis Pulcinella se glisse sous un van et tâche de gagner le bois cheminant comme une tortue. A la fin on le prend, et on le mène à Nicastro pour être pendu. L'histoire de sa pendaison est connue. Pulcinella se laisse tranquillement conduire sur l'échafaud; mais, lorsque la corde est prête, il fait toutes sortes de façons avec le bourreau, s'y prend maladroitement, et feint toujours de ne pouvoir trouver l'ouverture. — Quel balourd! s'écrie le bourreau impatienté; tiens, regarde, c'est ainsi qu'il faut s'y prendre, et il passe sa tête dans le nœud coulant. Pulcinella saisit le moment favorable, se pend à la corde, et étrangle le bourreau, en lui criant : — Eh bien! suis-je encore un balourd!

Pulcinella chef de brigands rappelle une histoire de voleurs qu'on raconte aux enfans dans toute l'Allemagne et dans le nord de l'Italie. Dans le conte allemand, le brigand coupe le cou de l'enfant de la meunière, et il est aussi écrasé par la roue du moulin. L'auteur du *scenario* napolitain a sans doute eu connaissance de ce conte. Au reste, les *faiseurs* du pays puisent à toutes les sources, et il n'est pas rare de voir sur ces petits théâtres non-seulement les comédies de Molière, mais encore les tragédies de Racine et de Voltaire travesties d'une manière grotesque, avec accompagnement de Polichinelle.

A en croire les récits des voyageurs qui, dans ces derniers temps, ont visité l'intérieur de l'Afrique, les nègres de ces contrées ont leur théâtre national et leur poète dramatique. Ce poète, aussi fécond que M. de Balzac, s'appelle Youriba; ses pièces sont des tableaux de mœurs, et ont pour titres : *La Récolte de la Gomme*, *la Chasse au Serpent boa*, etc. Dans ces drames compliqués, il y a toujours la caricature de rigueur du *Diable blanc;* c'est ainsi que les nègres appellent l'Européen. Le diable blanc est très maigre, porte un habit galonné, grelotte et prend du tabac. Cette imitation est fort plaisante et tout-à-fait appropriée au goût de ces peuples, qui sont charmés de pouvoir se moquer impunément de ces hommes blancs devant lesquels ils tremblent d'habitude. Ces caricatures ont, de plus, une extrême ana-

logie avec les charges du même genre que les Napolitains se permettent lorsqu'ils font paraître sur la scène un Anglais ou un Français, et qu'ils se plaisent à introduire dans de petits drames dont le sujet est national, comme *la Fête de Pausilippe*, *la Madonna della Grotta*, ou *les Ruines de Pompeïa*. Dans ces farces napolitaines, l'Anglais est toujours représenté grand et gros, le Français petit et maigre; l'Anglais ne rit jamais, et le Français rit toujours. L'Anglais a ses poches pleines d'or; mais toutes les fois qu'on lui demande un carlin, ou qu'il s'agit de payer un mémoire, il se met dans une terrible colère, et rabat de moitié sur le prix. Le Français n'aime guère plus à donner son argent, mais c'est parce que sa bourse est fort mince. Ces moqueries sont fort innocentes et un peu usées; on doit d'autant mieux les pardonner aux Napolitains, qu'ils s'exécutent eux-mêmes de fort bonne grace. Ainsi, dès qu'un étranger paraît en scène, on voit toujours quelque drôle tout débraillé ôter respectueusement son chapeau s'il en a un, et tendre insensiblement la main, en disant : *Caro signore*. C'est leur façon ordinaire de mendier. Ils en ont de plus ingénieuses; celle-ci, entre autres, m'a paru charmante. Un étranger entre dans un café de la rue de Tolède et prend une glace; au moment de la payer, le garçon lui dit : — Mais c'est déjà fait, un de vos amis a payé pour vous. — Un ami..., je ne connais personne ici. — N'importe, on a payé pour vous. — L'étranger sort tout surpris. A la porte du café, un homme, vêtu d'une manière convenable et qui paraissait l'attendre, le salue jusqu'à terre, et lui dit avec une sorte de sourire humble : — Pardonnez-moi, *caro signore*, mais c'est moi qui tout à l'heure ai voulu avoir le plaisir de payer pour vous. Je suis un pauvre musicien sans ouvrage, et j'avais grand désir de vous connaître, sachant combien vous êtes généreux, etc. On devine aisément le reste du compliment. Il n'y a pas de peuple au monde qui sache mieux mendier, qui aime plus l'argent, et qui sache plus mal s'en servir.

Dans *les Ruines de Pompeïa*, Pulcinella, qui aime la fille d'un custode de l'endroit, s'est mêlé à une troupe de visiteurs étrangers, qu'il amuse de ses saillies et aux dépens desquels il se régale, volant les meilleurs morceaux du déjeuner, et escamotant toujours le carlin que les visiteurs mettent dans la main des custodes. Ceux-ci finissent par s'apercevoir de la chose, trouvent la plaisanterie fort mauvaise, et veulent prendre au collet Pulcinella, qui se fâche, crie très fort et s'indigne qu'on ose soupçonner un galant homme comme lui, un personnage de son importance. Il contrefait tour à

tour un lord anglais, un officier français; mais, bientôt convaincu d'imposture et serré de près, il joue du bâton, s'enfuit à travers les ruines, et disparaît tout à coup au moment où on croyait le tenir. On le trouve, à la fin, dans une des caves nouvellement découvertes, couché sur un tas d'amphores vides, en compagnie... de la fille du custode. Tout s'arrange, et la pièce se termine par un mariage qui paraît fort nécessaire.

Disons à ce propos qu'à San-Carlino et en général sur tous les petits théâtres napolitains, les femmes apportent dans l'exécution de leurs rôles une extrême licence. Quelque aguerri que soit l'étranger, il conviendra que la censure permet beaucoup à ces dames, et que dans leurs discours, leurs gestes et même dans leurs sourires règne une étrange liberté. Nos *bourgeoises* des Variétés ou nos *duchesses* du Palais-Royal sont d'une pruderie sauvage à côté des grandes dames ou des joyeuses commères de San-Carlino. Elles ignorent les précautions oratoires: elles disent franchement, lestement ce qu'elles pensent et ce qu'elles sentent, et le geste chez elles est toujours d'accord avec la parole. Ces dames sont toujours disposées à céder; elles provoquent en résistant, consentent en refusant, et l'on voit qu'elles ont du bonheur à être faibles. C'est la vérité nue et prise sur le fait, car les choses ne se passent pas autrement dans la rue que sur le théâtre. L'art en cela ne fait que copier la nature. Ne s'agit-il pas en effet de retracer les mœurs des habitantes de ces rivages, funestes de tous temps à la vertu des jeunes filles?

Littora quæ fuerant castis inimica puellis.

Nous avons dit quelles étaient, avec le climat, les causes de ce singulier relâchement des mœurs des femmes napolitaines; ces causes ne subsistent peut-être plus, mais l'influence s'en fait encore sentir sur la moitié de la nation.

Le fonds du répertoire des petits théâtres se compose donc de ces parades mêlées de chant, dans lesquelles l'auteur fait assez bon marché de la morale. Les personnages qui figurent dans ces pièces, tout-à-fait nationales, sont, outre le Polichinelle et le Scaramouche, le *Paysan*, la *Romaine*, le *Soldat*. La Romaine est une maîtresse femme; elle connaît toutes les ruses du métier et n'est rien moins qu'un dragon de vertu. Est-ce par pruderie patriotique, par ménagement pour les faiblesses de leurs aimables compatriotes, que les poètes du pays ne l'ont pas nommée la *Napolitaine?* Nous ne le croyons pas, car,

dans une foule d'autres pièces, la Napolitaine paraît sous son véritable caractère et dans le déshabillé moral le plus complet.

Ces parades plaisent beaucoup au peuple. Il y retrouve tous les détails de sa vie journalière habilement retracés, mis en relief par un dialogue plaisant, le tout entremêlé des contes et des saillies de Pulcinella. Ces hommes si près de la nature jouissent de ces folies en vrais enfans, applaudissant, criant, riant à se tordre. Le spectacle du parterre et des galeries est peut-être plus amusant pour un étranger que celui de la scène. Ces pièces sont intriguées de la manière la plus vive, et, comme nous l'avons dit, tournent à l'imbroglio; celles du vieux répertoire sont encore les meilleures. Il en est qui ont le privilège de faire rire le peuple depuis plus d'un siècle et dans lesquelles le même acteur s'est distingué pendant soixante et dix ans; *don Procolo* est de ce nombre. Le sujet de cette bouffonnerie est tiré d'une nouvelle de Straparole, mais avec de nombreuses variantes et une broderie de fraîche date, qui en fait tout le mérite.

Don Procolo est un vieux professeur de belles lettres qui a épousé une jeune femme et qui compte sur ses agrémens personnels et son esprit pour s'en faire aimer et la rendre fidèle. Don Procolo, malgré son âge, affecte les manières d'un jeune homme; sa démarche est sautillante, son œil vif et son toupet bien frisé. Il explique de préférence à ses élèves les élégies de Tibulle et *l'Art d'aimer* d'Ovide; et comme depuis qu'il a une jolie femme, il se croit un modèle de galanterie, il joint de curieux commentaires à la théorie du poète, et se met dans la tête d'enseigner à ses auditeurs la pratique de cette gaie science, en un mot, de leur apprendre à faire l'amour. Pulcinella, le plus spirituel et le plus avancé de ses écoliers, a bonne envie de mettre ses leçons à profit. Don Procolo, enchanté de ses dispositions, l'encourage. — Vous êtes jeune, lui dit-il, et si vous n'êtes pas des plus beaux garçons de la ville, du moins votre tournure est originale; vous avez le mérite de ne ressembler à personne, ce qui, auprès des femmes, a bien son prix. Mettez-vous en quête, trouvez une belle, et je vous réponds que, si vous voulez suivre mes avis, vous lui plairez, et que vous serez heureux.

L'écolier se met aussitôt en campagne. Le lendemain il vient trouver don Procolo à son cours, et lui raconte qu'il a vu à l'église une femme ravissante.

— Est-elle jeune? — C'est un enfant. — Est-elle jolie? — Comme Vénus. — Connaissez-vous sa demeure? — Pas encore. — C'est bien; alors suivez la dame, sachez où elle habite, et avec un peu d'adresse

et de persistance il ne vous sera pas difficile de vous introduire chez elle et d'arriver à votre but. Adressez-vous d'abord à quelques-unes de ces femmes adroites qui, moyennant un petit présent, se chargent d'arranger ces sortes d'affaires, qui portent les billets, sollicitent les rendez-vous. Tenez, je me rappelle qu'avant mon mariage la signora Smeraldina, cette aimable marchande de rubans de la rue de Tolède, était renommée pour son adresse. Elle m'a rendu bien des petits services de ce genre, ajoute-t-il en se rengorgeant, et en redressant coquettement la tête de façon à faire voler autour de lui la poudre de sa perruque. Son commerce lui donne occasion de fréquenter les maisons de nos jeunes femmes, et, pour peu qu'un cavalier soit libéral, elle se charge volontiers de toutes ses galantes commissions.

— Je ne demanderais pas mieux que d'être libéral, mon cher maître; mais mon père est un vieil avare, et ma bourse est peu garnie.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami, je puis mettre à votre disposition quelques ducats : n'êtes-vous pas mon élève de prédilection? ne pratiquez-vous pas d'après mes conseils?

Pulcinella remercie son cher professeur, et détache la Smeraldina vers sa belle. Celle-ci porte les billets et les demandes de rendez-vous; mais elle rencontre une résistance inattendue. Le pauvre Pulcinella est désolé; il s'adresse encore à son professeur, car il a grand besoin, sinon de ses avis, du moins de ses consolations. Celui-ci relève son courage.

— Le fruit qui a de la saveur tombe-t-il de l'arbre à la première secousse? lui dit-il. *Per Dio!* mon cher, vous êtes un heureux mortel, vous aurez découvert quelque attrayante novice, une véritable rareté. Du courage, mon enfant, du courage! laissez maltraiter votre ambassadrice; que les injures, les soufflets même ne la rebutent pas, et vous verrez qu'à la fin la sauvage s'apprivoisera. Les meilleures citadelles ne capitulent qu'après un siége dans toutes les formes.

Pulcinella suit encore les conseils de don Procolo, et obtient enfin un rendez-vous. Lorsqu'il revoit son professeur, il est ivre de joie. Il se jette à son cou, fait mille folies. — Ce soir il doit être le plus heureux des hommes, sa chère Lucinda a cédé enfin à ses instances, et promet de le recevoir. — Don Procolo, en entendant le nom de Lucinda, est atterré; son visage a pâli et a pris la couleur jaune du parchemin de ses bouquins. — Lucinda!... c'est le nom de ma femme, se dit-il à part lui, en se grattant le front. Il a bonne envie d'éclaircir

ses doutes sur-le-champ, mais il craint de donner l'éveil à son élève. Celui-ci le serre de nouveau dans ses bras; c'est à lui seul, à ses excellens avis qu'il devra son bonheur. Il s'éloigne en gambadant, sans que le pauvre homme ait pu tirer de lui aucun éclaircissement.

Don Procolo cependant commence à se douter de son infortune. C'est contre lui-même qu'il a travaillé; c'est le séducteur de sa femme qu'il a si bien dirigé, qu'il a même aidé de sa bourse. La jalousie l'étouffe; il veut savoir à quoi s'en tenir et se rend chez sa femme quelques instans après l'heure indiquée pour le rendez-vous, lorsqu'il suppose que le galant doit être entré. Mais les amans entendent le bruit des pas du mari. Où fuir, où se cacher? Pulcinella se jette bravement dans un grand baquet plein d'eau, et la jeune femme lui couvre la tête d'un linge mouillé; on ne viendra pas le chercher au milieu d'une lessive, et ce bain donnera à Pulcinella, toujours plaisant, l'occasion de faire une foule de grimaces et de débiter mille lazzi. Le mari cherche, ne trouve rien, et sort furieux. Pulcinella rejette le linge qui le couvrait, et, du fond de son baquet, adresse mille tendres protestations à sa belle. L'eau a fait sur son cœur brûlant l'effet de l'huile, elle a activé le feu. Il n'ose cependant en sortir, car il craint d'être consumé vivant. Lucinda lui répond d'une manière plus naturelle.—Viens, mon ami, viens te sécher, viens te réchauffer dans mes bras.—Elle accompagne ses mots de l'œillade la plus expressive, tend la main à son amant, et le rideau tombe.

Pulcinella n'a pas reconnu son professeur; le lendemain il n'a rien de plus pressé que de lui faire le récit de son aventure. Don Procolo est furieux, mais il dissimule. Il apprend que Lucinda a donné à son amant un nouveau rendez-vous pour le soir même, et il jure, par Vulcain, de se venger de sa mésaventure. Il guette les amans et arrive cette fois tellement à l'improviste, que Pulcinella n'a que le temps de se jeter dans une armoire. Don Procolo l'a vu entrer, il querelle sa femme, met la clé de l'armoire dans sa poche, et sort pour chercher les parens de Lucinda et la confondre en leur présence. C'est encore la vieille histoire de George Dandin. Mais la fine commère trouve une double clé. Elle fait sortir son amant, et met à sa place le chien de sa voisine. Ici la pièce tourne à la bouffonnerie. Les parens arrivent; ils ne peuvent croire qu'une femme aussi modeste que Lucinda ait trompé son mari et cache ses amoureux dans son armoire.—Vous doutez encore, s'écrie don Procolo, eh bien! quand vous allez voir le galant de madame, peut-être serez-vous convaincus. Il ouvre la porte en criant : Le voici, et un gros caniche s'élance au

milieu de la chambre en aboyant. Confusion de don Procolo qui commence à croire à la sorcellerie. Il battrait le chien s'il n'avait peur de se faire mordre. Tous les assistans se moquent de lui, les plus proches parens de Lucinda lui reprochent son indigne conduite; mais celle-ci implore son pardon : — Excusez le pauvre homme, leur dit-elle, l'étude et la science lui auront troublé la cervelle. Dans ce moment arrivent les élèves de l'université que Pulcinella a malicieusement convoqués. Ils viennent complimenter don Procolo sur son admission dans la grande académie des *Incoronati;* et, comme toutes les comédies de ce genre, la pièce finit par une parade dont Pulcinella et don Procolo sont les héros; le tout est entremêlé de danses grotesques, de couplets grivois, de lazzi incroyables, sur la ville de Gragnano, fondée par des ânes, et dont les habitans ne font pas mentir l'origine; sur les femmes de Portici, qui ont le tempérament du Vésuve, qu'il ne faut pas enfermer entre quatre murailles, mais entre quatre rideaux, et dont le sang bout encore après la mort, comme celui du grand saint Janvier, quand un joli garçon passe aux environs de leur tombe. Ces saillies sont accueillies par les rires inextinguibles et par les acclamations multipliées du parterre. Il faut convenir aussi que les acteurs jouent avec une verve incroyable, et qu'au milieu de toutes ces folies, le caractère du peuple napolitain, sa colère et sa joie criardes, sa pétulance et sa belle humeur, sa triviale philosophie, en un mot, toutes les nuances tranchées de son caractère sont parfaitement exprimées.

Nous sommes loin, sans aucun doute, de citer ces pièces comme des chefs-d'œuvre, et à cet égard nous avons déjà fait nos réserves; nous répéterons néanmoins ici ce que nous avons déjà dit en commençant cette étude des théâtres populaires et des divers types nationaux italiens: aujourd'hui, à Naples comme à Rome et à Florence, la seule et vraie comédie, celle qui peint franchement les ridicules et les habitudes du peuple, c'est la comédie *a soggeto*, la comédie *dell' arte*, improvisée en partie. Nous savons parfaitement que dans ce genre de comédies l'auteur est trop souvent obligé de s'effacer pour faire place aux caprices et à la verve de l'acteur, que l'art du poète est sacrifié à l'art du comédien, et que la langue et la décence ne sont pas toujours assez respectées, soit par les auteurs qui donnent les canevas de ces pièces, soit par les acteurs qui sont chargés de les remplir; toujours est-il qu'elles seules intéressent et font rire, nous dirons plus, qu'elles seules instruisent. Quelles pièces, en effet, les partisans du genre noble peuvent-ils opposer à l'amusant répertoire de Camerana, si long-temps acteur et auteur à San-Carlino? celles

de Giulio Genoino? mais ces pièces, destinées à l'éducation du jeune âge, ne sont que de froides imitations de Berquin et de Mme de Genlis. C'est la perfection du genre ennuyeux et du genre plat. D'autre part, les comédies de caractère du Piémontais Alberto Nota, qu'on a essayé de naturaliser à Naples et de célébrer naguères à Paris, manquent absolument d'originalité. On y sent trop l'imitation gênée de Goldoni et du théâtre français. Ces comédies sont telles que pourrait les écrire un garçon rangé, qui ne voudrait déplaire à personne; elles sont très raisonnables, très morales, mais parfaitement insipides, et il faut avoir une prodigieuse bonne volonté pour y trouver le plus petit mot pour rire. Alberto Nota ne manquait cependant ni d'observation ni de talent; mais que voulez-vous que fasse, en Italie, un pauvre auteur qui veut plaire au gouvernement et faire de la peinture de mœurs? Nota fut l'homme prudent par excellence, et cependant peu s'en fallut que, malgré tous ses ménagemens et ses précautions timorées, il n'eût, comme le malheureux Pellico, la gloire du martyre. En 1817, il avait fait jouer à Naples *la Donna ambiziosa*, pièce qui rappelle *les Deux Gendres*, et qui eut peu de succès. Il voulut se venger par un double triomphe à Turin, et donna successivement *la Lusinghiera*, la coquette, et *la Costanza rara*. Ces deux ouvrages obtinrent une sorte de succès d'estime, et Alberto Nota, complimenté par son souverain, était en passe d'arriver aux premiers honneurs littéraires, lorsque l'ambassadeur russe découvrit dans la seconde de ces innocentes comédies une de ces énormités qu'un gouvernement fort ne saurait pardonner. Un des personnages de la pièce, qui était Français, ne s'avisait-il pas de dire que les glaces du Nord avaient été de moitié au moins dans le désastre de Moscou! L'ambassadeur moscovite demanda raison de cette vérité insolente, et sur-le-champ on s'empressa de le satisfaire. La pièce fut interdite, l'auteur et le directeur du théâtre furent sévèrement réprimandés, et peu s'en fallut même qu'Alberto Nota ne fût puni de son audace par une retraite d'une couple d'années dans une forteresse. Que l'on s'étonne, après cela, de la dégradation des grands théâtres et de l'insipidité du répertoire moderne.

Alfieri, vers la fin de sa carrière, s'écria un jour : — Jeune homme, je pleurais; maintenant que me voilà vieux, je veux rire!

Giovine piansi; or, vecchio omai, vo' ridere!

Et il composa six comédies tout d'une haleine. Mais en croyant res-

taurer la comédie comme il avait restauré la tragédie, ce bilieux de génie se trouva seulement avoir dramatisé la satire. Son rire n'est jamais franc, son dialogue manque de naturel et de gaieté, et dans tout son recueil on ne rencontre pas une situation vraiment comique. En revanche, les plaisanteries cruelles, les sarcasmes amers, les virulentes tirades, y abondent. C'est de la comédie misantropique, comédie triste, où la passion politique, la colère impuissante, le désespoir même, percent à chaque scène, et où le poète semble s'être moins proposé d'égayer le spectateur que de lui faire partager sa mauvaise humeur. La conclusion de ces comédies d'Alfieri est curieuse et montre toute l'amertume de la pensée qui les a dictées. L'auteur s'adresse au public et lui dit : — Maintenant, sifflez tant que vous pourrez; sifflez l'auteur, sifflez les acteurs, sifflez l'Italie, sifflez-vous vous-même, car vos vertus ne méritent que des sifflets! — Ces comédies n'ont jamais été jouées; la censure des gouvernemens italiens s'est toujours opposée à la représentation.

Ce qui fait le succès des théâtres populaires où se joue la comédie bouffonne, la *comedia dell' arte*, c'est que par son essence cette comédie est plus libre et plus vraie. Improvisée en partie, et par conséquent variable et fugitive comme la parole, elle échappe à la censure et fraude facilement ces douanes de la pensée. Il n'y a pas de milieu, il faut lui laisser une certaine liberté d'allure ou l'interdire absolument, et les gouvernemens ne l'oseraient pas. Stentarello, Cassandrino et Pulcinella ont, chacun chez lui, droit de bourgeoisie. Ils ont des amis, des partisans, une nombreuse clientelle, et jouissent des priviléges de tout citoyen. Ils ne peuvent donc être brusquement condamnés et mis à mort, sans que les sympathies populaires ne se soulèvent en leur faveur. Les proscrire, ce serait du même coup étouffer une dernière étincelle de liberté et frapper le peuple dans l'objet de ses vieilles et joyeuses affections; que sais-je? ce serait peut-être provoquer une émeute et braver une révolution, car, nous n'en doutons pas, de si chères victimes auraient des vengeurs.

Mais d'où naît cette vive affection de la nation pour ces bizarres personnages? De leur bonne humeur d'abord, et puis de leur manière de vivre et de leurs goûts sympathiques. Sortis du sein du peuple et créés à son image, ils ont ses passions et ses faiblesses, ils s'agitent dans le même milieu et vivent de sa vie.

Stentarello, Cassandrino, Pulcinella, et toutes ces créations bouffonnes et typiques des Italiens, doivent à cette ressemblance avec le peuple et à cette parité de sentimens un sens moral tout particulier.

C'est au moment où s'écroulaient les mystiques croyances du moyen-âge, au fort de la lutte du sensualisme moderne contre le mystérieux spiritualisme des siècles précédens, que leur physionomie actuelle s'est dessinée, que leur caractère se montra dans toute sa naïveté; comme Falstaff en Angleterre et Panurge en France, ils sont l'expression quelque peu grossière du sensualisme triomphant.

Tous ces types populaires de l'Europe se ressemblent donc. Nés à diverses époques, ils adoptent tous, vers le même temps, la même philosophie positive et égoïste. L'exaltation religieuse, la poésie, le platonisme de l'amour, la haute ambition, le courage, le dévouement, la vertu, leur sont inconnus. Ils n'aspirent qu'aux prosaïques jouissances de la matière. Bien vivre, aimer sensuellement, soigner son corps, acquérir à tout prix, se tirer d'affaire en risquant le moins possible, et se moquer un peu de tout sans trop se compromettre, telles sont leurs communes règles de conduite. Personnifications bouffonnes du peuple italien tel qu'il est aujourd'hui avec un souvenir lointain et goguenardement exprimé de ce qu'il a été autrefois, ces types, convenons-en, ne nous sont pas non plus absolument étrangers; ils nous font merveilleusement connaître le noble idéal que se proposent nos sociétés matérialistes, le but vers lequel nous tendons.

FRÉDÉRIC MERCEY.

DE LA POPULARITÉ

DE

NAPOLÉON.

La France donne à l'Europe, depuis deux semaines, un spectacle dont elle doit éprouver le besoin de se rendre compte à elle-même; car il n'en est pas de plus propre à provoquer de sérieuses méditations. A peine un ministre eut-il annoncé à la tribune législative qu'une pieuse restitution était sur le point de s'accomplir, que l'assemblée, faisant trève et aux divisions qui la partagent et aux intérêts si vivement excités, sembla subir la puissance d'un souvenir prestigieux, et laissa éclater une acclamation semblable à la voix long-temps contenue de tout un peuple. Sortie de l'enceinte législative, la grande nouvelle circula comme font les bruits populaires, jusqu'aux extrémités du royaume; et à cette heure le seul évènement pour la France, des grèves de la Bretagne aux chaumières des Pyrénées, c'est que les restes de l'empereur vont, après vingt années, traverser l'Océan pour reposer aux bords de la Seine, dans son dernier tombeau, selon son dernier vœu. Il n'est pas un vieux soldat qui ne se redresse sur le soc de sa charrue, pas un enfant qui n'écoute avec un redoublement d'attention les merveilleuses histoires de l'empire; il

n'est guère de familles, il n'est pas assurément de lieu public où ne se soit produit de quelque manière ce sentiment de toutes les classes comme de tous les âges; l'on dirait que l'unité nationale s'est concentrée tout entière dans une seule pensée et autour d'une seule mémoire.

Cependant, dans toutes ces provinces, dans toutes ces familles, dans toutes ces chaumières, combien de douloureuses blessures ce souvenir ne doit-il pas rouvrir! On n'a oublié ni le poids des sacrifices, ni l'oppression d'un pouvoir sans pitié, ni le tribut du sang, ni les larmes des mères; on se rappelle les hontes et les souffrances des deux invasions, terme suprême de cette guerre portée des Pyramides au Kremlin, pour aboutir aux buttes Montmartre; on sait assez d'histoire pour avoir appris, fût-ce du magister du village, que Napoléon laissa la France moins grande qu'il ne l'avait reçue; et tout élevé qu'on ait été dans les lycées de l'empire, on n'ignore pas que l'empereur n'a finalement réalisé aucune de ses conceptions politiques, et qu'il n'est rien resté de son œuvre qu'un principe d'unité gouvernementale dont l'initiative appartient plutôt à la constituante qu'à lui-même, et dont l'abus fut la déplorable conséquence des nécessités de sa situation. Lorsqu'on fait profession d'opinions républicaines, ce n'est pas non plus sans embarras qu'on s'incline devant l'homme du 18 brumaire; lorsqu'on est avocat, il est des mots significatifs qu'il y a plus que de la charité à pardonner; lorsqu'on est mandataire du pays, il est difficile d'oublier que Napoléon a jeté vos prédécesseurs par la fenêtre; lorsqu'on croit sincèrement aux idées de 89 et à ce principe d'égalité dans lequel vient se résumer la nouvelle civilisation de l'Europe, on ne saurait regarder comme une conception de génie et d'avenir le pastiche aristocratique si obstinément essayé par l'empire, en dépit de l'impuissance des imitations, malgré les impossibilités suscitées par la force même des choses.

Pratiquer des habitudes démocratiques en payant un culte pieux au fondateur de la noblesse impériale; professer des doctrines de liberté constitutionnelle en honorant l'inventeur des sénatus-consultes organiques; s'incliner en même temps devant la colonne Vendôme et devant celle de juillet, c'est là une association de sympathies et de croyances que la logique a d'abord quelque peine à avouer. Cependant, toute singulière que cette situation soit en elle-même, tout intenable qu'elle paraisse en face de l'argumentation la plus simple, cette disposition d'esprit est aussi sincère qu'elle est universelle, et les contrastes les plus apparens dans la pensée viennent se confondre et

s'évanouir dans le sentiment plus élevé où ils s'absorbent; un instinct supérieur aux lois de la logique elle-même réunit dans une admiration naïve autant que profonde et les antécédens contradictoires et les doctrines opposées; enfin le raisonnement assiste vaincu et désarmé au mystère de cette apothéose.

Ce n'est pas la liberté qu'on surprend seule ici en contradiction apparente avec elle-même. Ne voyez-vous pas l'Europe si souvent vaincue et foulée sous son talon, s'incliner aussi avec respect devant ces restes, grandissant chaque jour par son enthousiasme cette gloire conquise sur elle-même? Il n'est pas une capitale où l'empire n'ait insulté les peuples et humilié les rois; pas une ville, des bords du Tage à ceux de la Moscowa, qui ne porte la trace indélébile de son passage, les flétrissures imprimées par ses traités ou par ses armes. Interrogez cependant les peuples de l'Italie ou de l'Espagne, les uns décimés, les autres asservis; consultez le sentiment national dans cette Allemagne à laquelle la vengeance prépara pour un jour un sublime réveil, et vous verrez presque en tous lieux les sympathies populaires incliner vers cette mémoire, et les peuples oublier, après peu d'années, des injures et des souffrances qui semblaient devoir fomenter des haines éternelles. Les violences de Louis XIV ne furent rien auprès de celles où se porta Napoléon. Si l'un institua les *chambres de réunion*, l'autre brisa sans hésitation comme sans scrupule tout le vieux droit public de l'Europe. Il découpa de mille manières la carte du monde. Il fit et défit des états, nomma et institua des rois, au gré de ses fantaisies impériales; il proclama le droit de la force en s'en réservant l'inexorable monopole, et cependant les peuples ont plus aisément pardonné à cette gloire qu'à celle de Louis; ils ne l'ont pas seulement absoute, ils l'ont exaltée, et plus d'une fois, depuis vingt ans, ils se sont tournés vers la grande tombe de Sainte-Hélène, comme si elle eût gardé le secret de leur avenir et le mot tant cherché par ce siècle. Enfin, nous avons vu, spectacle prodigieux! l'Angleterre elle-même se précipiter en masse sur les pas d'un guerrier français, et lui préparer un accueil qu'elle n'eût certes pas fait au fils des rois, parce qu'elle entrevoyait sur son front un reflet de cette grande gloire!

Ainsi l'Europe vaincue, ainsi la liberté asservie, ainsi l'égalité détruite, pardonnent à l'envi à Napoléon, et viennent payer à ses cendres des respects unanimes. Quel est donc ce privilége de réconcilier à sa mémoire tant d'intérêts si cruellement blessés, et d'où lui vient ce prestige que ses fautes même semblent grandir en con-

statant toute sa puissance? Là gît un problème que l'histoire devra résoudre, et dont la politique contemporaine ne peut elle-même manquer de s'occuper, puisque des tentatives, moins téméraires, il est vrai, que ridicules, s'efforcent d'exploiter sans pudeur un nom qui n'est auguste que parce qu'il est solitaire.

Napoléon est peut-être, entre tous les grands hommes, celui dont il serait le plus facile de rabaisser la gloire, en prenant isolément tous les faits de sa vie, sans s'élever jusqu'à l'idée qui les domine et les féconde. Que répondre à la critique qui procéderait ainsi et dirait : « L'empire a doté la France des plus éclatans souvenirs de ses annales militaires; mais son imprévoyance n'a-t-elle pas amené les Cosaques de l'Ukraine dans la cour du Louvre, et Waterloo ne compense-t-il pas Austerlitz? Napoléon a été grand plutôt par les choses qu'il a faites que par la pensée qui les a inspirées; car la grandeur morale est-elle compatible avec ce mépris profond des nations et des hommes, avec le systématique abaissement des instincts les plus élevés? Comment lui départir cette persévérance sagace et forte qui est le génie même en politique? à quelle conception a-t-il été fidèle, hors celle de sa grandeur personnelle? Domina-t-il les évènemens, et ne fut-il pas constamment entraîné par eux? ses apologistes les plus habiles ne tirent-ils pas la principale défense de ses plans politiques des résistances de ses ennemis qu'il ne lui fut jamais donné de conjurer?

« Ceux-ci ne l'ont-ils pas contraint de se précipiter d'excès en excès jusqu'à sa chute inévitable, sans qu'il ait su imposer le plus faible temps d'arrêt à l'Europe et à lui-même, dans cette course sans but comme sans repos? On le voit d'abord, au début de sa carrière politique, essayer d'un nouvel équilibre européen qu'il est le premier à briser : plus tard il lui faut une ceinture d'états réduits en vasselage, et bientôt après ceci même ne lui suffit plus. Alors commence une tentative insensée d'absorption au sein de l'unité impériale, une lutte à mort contre tous les droits et toutes les nationalités; et parce qu'il n'a pu parvenir à s'imposer à l'Europe, l'empire entend briser l'Europe elle-même. Ainsi se prépare une réaction qu'il fallait à coup sûr bien peu de pénétration pour ne pas pressentir, et dont Napoléon avait été le seul à ne pas comprendre toute la puissance.

« Cet homme a tenu le sort du monde dans sa main, et chaque jour il l'a joué à quitte ou double; il pouvait réparer de grandes iniquités, fixer l'avenir des générations, hâter en le réglant le progrès des peuples vers leur régénération politique; mieux placé pour faire

du bien aux hommes qu'aucun mortel ne le fut jamais, comment a-t-il compris son œuvre, comment surtout l'a-t-il accomplie? Quels combats n'a-t-il pas rendus contre la liberté, quelles épreuves ne lui a pas préparées sa chute? Organisa-t-on jamais un pouvoir plus oppresseur dans le présent, plus impuissant dans l'avenir? Tout ne fut-il pas viager dans cette pensée sans lendemain, et le premier souffle de la tempête n'a-t-il pas suffi pour renverser cet arbre sans racine, à l'ombre duquel les peuples ne reposèrent jamais? »

Si l'on envisageait à ce point de vue l'histoire de l'empire, il serait difficile de nier la rigoureuse exactitude de plusieurs de ces appréciations. Et pourtant seraient-elles justes, et les respects du monde n'auraient-ils pas bientôt rendu à cette grande mémoire le relief que l'analyse historique tenterait en vain de lui ôter? Napoléon n'est-il pas du petit nombre de ces êtres exceptionnels dont la mystérieuse puissance résiste aux fautes même par lesquelles elle se manifeste? N'emprunte-t-il pas toute sa force à une pensée dont il n'a pas toujours conscience, à l'encontre de laquelle il marche trop souvent, mais qui ne se retire jamais de lui jusque dans ses plus déplorables aberrations?

Le jour était venu de balayer les ruines que les siècles avaient faites, et de constater l'impuissance de cette antique organisation que la corruption avait atteinte jusque dans ses racines. Il fallait toucher l'Europe par tous les points pour la féconder au contact de ces idées nouvelles inaugurées en France au sein de la tempête, et tout a été bon pour cette œuvre, nos désastres comme notre gloire, nos fautes comme notre génie. Qu'importe à la Providence qu'Iéna nous ait livré le royaume de Frédéric II, Austerlitz l'empire des Césars, ou que Leipsig et Waterloo aient appelé les peuples au sein même du pays chargé de cette redoutable initiation? Napoléon les a convoqués des quatre vents du ciel à ce rendez-vous commun; il a préparé l'unité du monde moderne, comme César prépara celle du monde antique, et le délire de ses projets a plus servi son œuvre que n'aurait fait sa prudence.

Promener dans l'univers vaincu les principes de 89, puis amener comme par la main tous les peuples de la terre au berceau même de ces principes, cette mission, l'empereur l'a accomplie tout entière par ses revers autant que par ses victoires. Personnification radieuse de cette force faite homme, il a clos pour jamais l'ère du droit historique en frayant avec les plus vieilles races royales, en brisant les unes, en exaltant les autres, en faisant de celles-ci ses victimes, de

celles-là ses créatures, de toutes le marche-pied de sa suprême puissance. Bonaparte, le front ceint de la double couronne de Charlemagne, partageant son lit avec une archiduchesse, était plus redoutable que le jeune général républicain aux races royales et à l'ordre européen dont celles-ci formaient la base; et lorsqu'il cédait aux entraînemens de sa propre vanité, en s'entourant des pompes aristocratiques et des prestiges du rang suprême, il portait un coup mortel aux puissances même qu'il aspirait si vivement à réhabiliter dans sa personne.

Il faut bien le reconnaître, l'empire a détruit dans toute l'Europe le culte de l'hérédité royale; et si celle-ci s'y maintient encore comme institution politique, elle y a pour jamais disparu comme croyance. Aussi ce ne fut pas le spectacle le moins étrange de ce siècle, que de voir, à la chute de l'empire, ces rois créés pour la plupart par son bon plaisir, ces souverains improvisés à Vienne pour des peuples qui ne les connaissaient souvent que par des antipathies séculaires, s'évertuer à formuler un droit public en harmonie avec tant de contradictions et de violences, pour aboutir enfin, faute d'une idée, à ce mot de légitimité, qui, dans son application usuelle, dut sembler alors une trop amère ironie.

Napoléon s'est merveilleusement acquitté de la seule mission qu'il eût reçue du ciel, celle de préparer le terrain pour un lointain avenir. Les ruines qu'il a faites jonchent le sol de toutes parts, et l'Europe, encore fatiguée de sa course haletante, se loge provisoirement dans ces débris qu'elle soutient par des étais chaque fois qu'ils craquent au-dessus de sa tête.

D'autres hommes ont laissé sur la terre des traces plus permanentes de leur passage, des résultats plus durables de leurs combinaisons politiques. Charles-Quint constitua en Europe la prépondérance de sa maison et de l'empire; Richelieu transféra cette prépondérance à sa patrie; Cromwell prépara la suprématie maritime de l'Angleterre; Pierre de Russie et Frédéric de Prusse jetèrent l'un et l'autre un état nouveau dans la balance du monde. Tout cela se fit au prix d'une persévérance inouie, d'une unité d'efforts et de pensées qu'on chercherait vainement, n'en déplaise à des apologistes abusés, dans cette histoire de l'empire où Léoben, Lunéville, Tilsitt, Bayonne et Schœnbrunn, la constitution de l'an VIII et l'abolition du tribunat, le Code civil et les majorats, marquent assurément et des systèmes opposés et des phases peu concordantes. Et cependant que sont les noms de ces hommes puissans par la politique et par la guerre, auprès de celui de Napoléon, quoique ceux-là aient fondé des empires et que celui-ci

n'ait pu même se conserver une tombe? C'est que les uns n'exprimaient que des intérêts limités et locaux, quelle que fût d'ailleurs leur importance, pendant que l'autre était à la fois l'expression et l'instrument d'une universelle pensée. Foudroyant symbole de l'égalité révolutionnaire et du droit souverain du génie, le soldat-roi résumait dans sa personne les idées même qu'il avait vaincues, et dont il aspirait la sève.

Deux choses sont donc à distinguer dans Napoléon, deux choses qui donnent la clé de tant de jugemens incohérens, de tant de contradictions apparentes : sa mission et sa politique, son œuvre et sa volonté. Par l'une, il marcha toujours vers le but assigné à sa vie, lors même que par l'autre il sembla vouloir s'en détourner. C'est pour cela que l'instinct du peuple l'absout dans ses fautes et le glorifie jusque dans ses abaissemens. Le sceau de la Providence est sur cette tête; elle est sacrée pour l'humanité tout entière.

Lorsque sur le rocher de Sainte-Hélène, loin de cette scène du monde qu'il avait remplie si long-temps, Napoléon se rendait à lui-même ce compte que Dieu et la postérité allaient lui demander bientôt, sa vie lui apparaissait sous ces deux faces, et vainement essayait-il de faire concorder l'une avec l'autre. De là ces conversations singulières où les explications les plus étranges sont données aux évènemens les plus authentiques, où, pour excuser des actes réprouvés par l'opinion, on dispose tout un long avenir dans lequel ces actes devaient changer de caractère et de nature; de là ces commentaires destinés à la fois et à dévoyer l'histoire et à se tromper soi-même. Mais en vain le grand homme, rendu à sa conscience et à la solitude, essayait-il de systématiser sa vie; le décousu de ses plans, la mobilité de ses projets, l'inanité même de sa gloire, revenaient peser sur sa tête. Se dégageant alors des vanités de la terre, il rappelait dans son cœur ce Dieu de ses premières années, sous la main duquel il avait marché en aveugle instrument de sa providence et de sa justice : sublimes communications où dut s'illuminer pour lui la mystérieuse obscurité de sa vie! sublime retour qui abaissa dans son néant celui devant lequel s'était tu le monde!

Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon, quatre ouvriers marqués entre tous pour creuser le lit où s'épanche le flot des siècles! L'un, ouvrant l'Asie aux investigations de l'Europe et préparant l'union féconde du génie grec avec celui de l'Orient; l'autre, conviant tous les peuples aux mêmes droits et à la même œuvre, et déblayant le sol où doit s'élever bientôt le grand édifice dont la Judée pose la pre-

mière pierre; Charlemagne, constituant l'Europe moderne sur la papauté et sur l'empire; Napoléon, substituant à la hiérarchie féodale l'élément d'une organisation nouvelle, obscure encore, mais déjà puissante; ces noms-là appartiennent à l'humanité tout entière, aucun peuple ne doit les revendiquer au point de vue d'une nationalité égoïste et jalouse.

Et c'est cette tombe si grande entre toutes que l'on aurait voulu jeter sur une place publique, au milieu d'une foule distraite et bruyante; ce sont ces restes que l'émeute eût insultés de ses clameurs et qu'un patriotisme de caserne aurait inhumés au pied d'un monument tout militaire, comme ceux d'un soldat mort sur la brèche! La France échappera, grace au ciel! à cette double profanation de la mémoire des grands hommes et de la religion des tombeaux. C'est assez dans sa capitale d'une sépulture glacée, où la mort semble habiter sans consolation et sans réveil, et dont les hommes illustres à laquelle on l'a vouée se défendront par respect pour leur ame immortelle! Saint-Denis est plutôt la sépulture officielle des familles princières que le tombeau des grands hommes, fils de leurs œuvres; c'est le blason perpétué dans la mort, l'étiquette héraldique assise au seuil de l'éternité. La Madeleine est un monument commencé sans but, exécuté sans inspiration, où toutes les croyances sont mal à l'aise, parce que toutes y sont faussées; cette église, dont on pourrait faire à volonté un théâtre, une bourse ou un bazar, et que le peuple n'entoure pas plus de ses respects que de son silence, n'est pas un séjour assez austère pour recevoir le dépôt que l'Angleterre rend à la France en signe de réconciliation et de paix. C'est à l'ombre de la croix et non pas au pied des colonnes triomphales que les peuples libres se donnent la main, et une sépulture chrétienne peut seule, selon une noble parole, ensevelir à jamais ce qui survit encore de tant d'inimitiés séculaires.

Félicitons le gouvernement d'avoir dignement compris ce qu'il devait et à Napoléon et à la foi publique. L'empereur reposera dans un temple sanctifié par la religion comme par la gloire, sous la garde de ses vieux soldats, heureux et fiers de prier près de ses restes. Dans la solitude recueillie des Invalides, au milieu de ces masses de verdure, et sous le dôme étincelant que le voyageur salue de loin, s'élèvera une tombe imposante par sa masse et d'une simplicité grandiose. Que l'artiste chargé de préparer cette couche funèbre la creuse dans le granit de Corse et lui donne un bloc immense pour piédestal, qu'un aigle enserrant un globe y apparaisse comme unique emblème,

couvrant la tombe tout entière de l'ombre de ses larges ailes; qu'on ne dégrade un tel monument ni par une recherche déplacée ni par de froides imitations, et que l'art ne fasse pas regretter à Napoléon le saule planté sur un rocher battu des flots.

Un sentiment de haute convenance devait déterminer à laisser au gouvernement seul, et le choix du lieu de sépulture, et la fixation des détails artistiques et financiers de cette mesure nationale. A cet égard, des fautes nombreuses et à jamais déplorables ont été commises, et peut-être n'était-il pas impossible de le pressentir. La commission aurait dû comprendre qu'on ne fait pas d'enthousiasme par amendement, et qu'il est des inspirations qu'un million de plus ne grandit pas. Personne en France n'a droit de se dire plus patriote que le gouvernement, plus dévoué à nos gloires nationales que la chambre qui s'était si chaleureusement associée à sa pensée. Lorsqu'une statue a pour piédestal la colonne des victoires, on a mauvaise grace à en réclamer une autre; c'est, on a pu le croire du moins, renchérir avec quelque affectation sur l'initiative royale, au risque de n'aboutir qu'à une idée sans originalité et peut-être sans convenance. La chambre a voulu, en reprenant le projet du cabinet, jeter un peu d'eau sur cet enthousiasme trop ardemment allumé. Puisse cette eau ne pas se changer en huile pour alimenter la flamme si habilement entretenue; puisse la chambre ne pas regretter un vote honorable dans sa pensée, mais dont elle reste dans l'impuissance d'exposer au pays la signification véritable! Peut-être l'assemblée se devait-elle à elle-même de n'apporter ni passions ni paroles inutiles près de ces cendres auxquelles elle allait rendre un asile dans la patrie; si elle redoutait de paraître confondre dans une admiration commune toutes les parties d'une vie pleine de tant de contrastes, contre le danger d'une pareille interprétation le silence était alors la protestation la plus significative et la plus éclatante, car le silence est, lui aussi, la leçon des grands hommes.

Quoi qu'il en soit, la matière ne comportait pas plus la discussion que le vote lui-même n'admettait l'incertitude, car devant la postérité que ce jour ouvrait pour Napoléon, deux choses étaient à jamais au-dessus de toute controverse : l'immensité de son rôle dans l'œuvre du siècle, et la légitimité de son titre au gouvernement de la France.

S'il fut dans le monde un droit suprême et manifeste, c'est assurément celui-là, car aucun pouvoir ne fut jamais plus nécessaire et plus universellement accepté. Un homme avait été suscité d'en haut pour arracher la société à l'abîme, y rétablir l'empire des

croyances et des lois; et ce trône, élevé par l'impérieuse puissance des choses qui force les volontés elles-mêmes, cimenté par l'adhésion la plus éclatante qu'ait jamais donnée un grand peuple, ce trône, radieux de l'éclat d'une gloire incomparable, consacré par la religion dans ses plus augustes solennités et les plus mystérieuses expansions de sa puissance, n'aurait pas été légitime! Que faut-il donc de plus, grand Dieu! pour consacrer l'union des pouvoirs et des peuples? et devant de telles manifestations est-on admis à scruter les généalogies ou bien à compter un à un les suffrages populaires pour douter d'une majorité au sein de la volonté nationale?

Étranges métaphysiciens qui, partant des prémisses les plus opposées, aboutissent à des conclusions analogues; argumentateurs sans intelligence qui dissertent à perte de vue sur l'origine du pouvoir, attribuant au fait seul de la naissance, ou à celui d'une majorité toute numérique, une autorité absolue que l'histoire et la conscience des peuples a constamment déniée : l'hérédité est sans nul doute le mode le plus avantageux de transmission pour la puissance publique; mais c'est à condition que les intérêts nationaux resteront identifiés avec une dynastie. Sous certaines constitutions, la nation peut également être consultée par la voie élective; mais le titre du pouvoir y reposera bien moins, quoi qu'on puisse penser, sur l'adhésion d'une majorité mobile et passionnée, que sur la conformité des actes de ce pouvoir lui-même aux lois immuables de l'ordre moral et aux intérêts permanens de la nationalité qu'il représente. Les institutions ne créent pas plus le droit que les écoles de philosophie ne font la vérité; l'un et l'autre se manifestent dans le monde par ces signes éclatans qui forcent l'adhésion des intelligences et des volontés.

Or, qui porta jamais plus que Napoléon la légitimité de son titre écrite sur son front, légitimité incontestable autant qu'incontestée, que les temps seuls avaient faite, et dont il est difficile de voir arguer aujourd'hui sans sourire, au nom d'on ne sait quel sénatus-consulte, et au profit d'on ne sait quelles prétentions?

La monarchie de 1830 a osé regarder en face les reliques de Napoléon, et se charger du soin de ses funérailles. La réhabilitation de Versailles appelait celle des Invalides, et les cendres du triomphateur devaient avoir un tombeau, du jour que ses victoires étaient rendues à l'enthousiaste admiration de la multitude. Se croire assez fort pour absorber dans son sein toutes les gloires de la France est une pensée qui prête par elle-même quelque force, alors même qu'elle préparerait aussi le danger de quelques épreuves. Cette force ne saurait man-

quer au pouvoir lorsqu'il s'appuie sur un énergique sentiment national, et qu'il se borne à l'accomplissement d'un pieux devoir; car si, selon la parole d'un orateur illustre, l'instant n'est peut-être pas venu de juger Napoléon, il est temps du moins de donner à ses restes une sépulture définitive. Ce tombeau qui, placé pour l'éternité aux limites des deux mondes, tel que le géant du cap des Tempêtes, fût apparu à la postérité comme le plus magnifique des symboles, offrait par la perspective de son déplacement, tôt ou tard inévitable, je ne sais quoi de provisoire et d'impie qu'il était enfin temps d'effacer. La politique, dans ses calculs et dans sa prudence, peut très bien ajourner une amnistie pour les vivans, mais elle n'a pas le droit d'ajourner la sépulture des morts.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, qu'on ne doive peut-être s'attendre à des efforts qui pourraient ne pas reculer devant l'idée de profaner ces cendres. Ce serait là, il faut en convenir, une belle occasion de reprendre la redingote grise et le petit chapeau pour recommencer Strasbourg; les cris, *à la colonne*, donneraient le signal du mouvement, et un million d'hommes inaugureraient un tombeau populaire, en en faisant la base d'un nouveau trône.

Il faut vraiment vivre en un siècle où l'hypocrisie politique la plus déhontée masque le vide de toutes les croyances, le néant de toutes les affections, pour badigeonner impudemment d'une couleur impérialiste des tentatives où s'engagent et des prétendans sans foi sérieuse dans leur titre, et des conjurés sans respect pour les mannequins politiques qu'ils dépouilleraient bientôt de leur couronne de théâtre. L'avenir qui se déroule devant la France est incertain sans aucun doute, peut-être autorise-t-il bien des conjectures et bien des rêves; mais entre tous je n'en sais pas de plus humiliant pour une grande nation, de plus compromettant pour la civilisation du monde, que la résurrection de l'empire sans l'empereur, que la légitimité d'hommes inconnus proclamée par des Catilina de corps-de-garde ou de carrefour. Si l'intelligence humaine est menacée par la force brutale; si la démagogie doit dominer un jour les sociétés modernes, qu'elle se montre du moins dans ses attributs propres, l'œil enflammé et les bras découverts, et que le souvenir de Napoléon ne soit pas réservé à ce dernier outrage, de servir de passeport à la barbarie.

L'idée d'une monarchie napoléonienne fonctionnant régulièrement après la chute de celle de 1830, est un non-sens politique si évident, qu'un esprit sérieux n'a pas même à la discuter. Pense-t-on que l'Europe, l'œil ouvert sur le passé, et prévoyante pour l'avenir, consentît à servir de marchepied à ce trône militaire, qu'une longue série de

victoires pourrait seule élever? En procédant par un coup de main, s'estimerait-on assez puissant pour résister, ne fût-ce qu'un jour, aux forces terribles auxquelles on aurait fait appel, et ne voit-on pas que si l'empereur a détrôné l'anarchie, ce serait l'anarchie elle-même qu'on inaugurerait en son nom? Napoléon n'a pas laissé plus d'héritier de son droit que de son œuvre; l'un dort pour jamais avec lui dans sa tombe, l'autre se continue par le labeur de toutes les générations; et pour que les peuples ne s'y trompassent pas, la Providence a moissonné dans sa fleur ce jeune prince dont le berceau s'appuyait au Capitole, et pour lequel il n'y avait plus de place marquée sur la terre. Que ceux qui portent ce grand nom, s'inclinant noblement sous cet arrêt du sort, ne le profanent pas par la turbulence d'une ambition vulgaire; qu'ils sachent que ce n'est pas pour fonder une lignée dans sa personne, que Napoléon est venu porter aux dynasties royales les plus rudes coups qui les aient jamais frappées.

Aucune appréhension sérieuse, hors celle de tentatives insensées, ne pouvait arrêter le gouvernement dans l'accomplissement d'un tel acte. La France ne pouvait pas abandonner pour toujours à l'étranger la dépouille de l'homme dont la main l'avait fait sortir de l'abîme pour la placer au premier rang entre toutes les nations, et la ville d'où la pensée s'irradie sur le monde devait servir de sépulture au puissant mortel qui l'avait si profondément soulevé. Puisse ce mausolée n'être muet pour personne! Puisse-t-il apporter quelques enseignemens à cette société chancelante dans ses voies, incertaine de sa mission et de ses destinées!

La France doit vivre par une idée; il lui faut un rôle en Europe, une œuvre à parfaire dans le drame infini dont chaque époque déroule une page. Espérer la parquer dans le soin de ses intérêts et de son bien-être, et parce qu'en une certaine région les ames se sont flétries au contact de l'égoïsme, croire qu'on aurait raison du génie national, c'est à la fois impertinence et folie. On amortira certaines résistances, on corrompra certains hommes; mais on n'ira pas, Dieu merci! jusqu'au cœur de la nation, et toujours il battra pour les grandes choses. Que la France apprenne donc, en méditant sur cette tombe, le rôle nouveau que lui font les temps; qu'après avoir entr'ouvert par le fer le sol européen, où elle ensemença ses idées, elle sache les faire mûrir par sa modération et par sa prudence; qu'elle se porte la tutrice de tous les faibles, la protectrice de toutes les libertés menacées et de toutes les nationalités vraiment vivantes; qu'elle accepte sans marchander en Afrique sa part difficile dans l'œuvre de la civilisation des peuples; que vouée tout entière à une activité désintéressée,

mais vigilante, elle protége l'Europe et l'Asie contre la double ambition qui les menace; qu'elle apparaisse enfin dans le monde politique comme la vivante expression de la justice et du droit. Alors elle n'aura rien à regretter des gloires de l'empire, rien à craindre de ses souvenirs, et le pouvoir cessera de chercher à travers tant de tâtonnemens et d'obscurités un but pour ses efforts, un point d'appui pour ses épreuves.

Efforts laborieux, épreuves multipliées, tâtonnemens et obscurités inévitables! Lorsqu'une société s'est reposée sur le bras d'un grand homme, en devenant un instrument entre ses mains, si cet homme disparaît soudain de la scène du monde, il se fait alors un vide immense qu'il faut parfois plusieurs générations pour combler. Accoutumés à s'abdiquer eux-mêmes en face de ce substitut de la Providence, ne discutant pas plus devant sa force que devant la foudre ou la tempête, les peuples perdent pour un temps quelque peu de la spontanéité de leur pensée et de la liberté de leur action, et toutes choses se produisent dans une confusion inévitable. Ainsi nous poursuivons depuis un quart de siècle le développement de certains principes, la conciliation de certaines idées, destinées à trouver place dans l'organisation nouvelle que l'empire eut mission de préparer pour l'Europe; mais la forme définitive de ces idées est loin d'être encore nettement dessinée, et le monde ne pressent pas plus clairement le but vers lequel il se dirige, qu'aux temps orageux qui marquèrent la chute du vaste édifice élevé par Charlemagne. Puisse cependant la France garder religieusement sa foi en elle-même! puisse son gouvernement comprendre que la première condition de durée qui lui soit imposée par la Providence, c'est d'accepter dans toute sa plénitude une glorieuse initiative! La France n'abdiquera les souvenirs de l'empire que sous condition de rester grande aux yeux du monde comme aux siens. Cette condition remplie dans la mesure que comporte l'esprit de nos libres et pacifiques institutions, laissez faire les ridicules parodistes et les apologistes boursouflés; le pays sifflera les uns et méprisera les autres. Il verra combien est rapide la pente par laquelle la démagogie glisse dans la servitude, et il en respectera davantage cet ordre constitutionnel dont le mécanisme difficile nourrit et entretient, il est trop vrai, bien des misères, mais qui nous épargne du moins aux yeux du monde cet éclatant et dernier scandale de répudier aux pieds du despotisme les principes au nom desquels nous avons remué l'Europe.

L. DE CARNÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1840.

Il n'est question dans ce moment que du vote de la chambre des députés pour les funérailles de Napoléon et des conséquences qui paraissent en résulter. La chambre et le ministère, la gauche et les conservateurs, ont été tour à tour en butte aux plus violentes attaques; l'esprit de parti, toujours à l'affût d'une erreur, d'un malentendu, s'est emparé de ce vote comme d'une bonne fortune, et menacé qu'il était de voir la session s'achever dans un calme profond, il a poussé des cris de joie en voyant tout à coup cette nouvelle pomme de discorde tomber au milieu de l'arène politique, et ranimer tant soit peu le zèle des combattans.

Cette nouvelle lutte ne peut être de longue durée. Elle n'a pas de cause sérieuse et proportionnée au bruit qu'on en fait.

Ce qui s'est passé à la chambre des députés n'est dû qu'à nos habitudes parlementaires et gouvernementales. Chambre et ministère, tout le monde doit se le reprocher dans une certaine mesure. Nous ne sommes pas étonnés de ce qui est arrivé, loin de là; nous serions surpris si ces habitudes se perpétuant, elles ne produisaient pas un jour des résultats graves, des conséquences funestes.

Que devait faire la commission chargée du projet de loi pour la translation des cendres de l'empereur? Rien que revenir dans les vingt-quatre heures devant la chambre encore tout émue, avec un rapport de vingt lignes, qui, par l'acceptation pure et simple de la proposition, aurait associé l'assemblée à la pensée du roi, au projet du gouvernement. C'était là pour la chambre la seule manière digne de témoigner sa reconnaissance au roi, son adhésion au cabinet, son respect, sa vénération pour la mémoire de l'empereur. En pareil cas, rien n'est plus déplacé que la rhétorique, rien n'est moins respectueux

qu'une discussion, et tout calcul est de mauvais goût, eût-il pour but une allocation supérieure à la demande.

Au lieu de cette marche simple et rapide, la commission a suivi les erremens de toutes les commissions qui se forment aujourd'hui. Elle a voulu administrer. C'est la manie du jour. Aussi toute idée de gouvernement s'oblitère de plus en plus, et cette action ferme et puissante qui, dans notre admirable organisation unitaire, pourrait s'allier si heureusement à une délibération libre et vive, cette action, dis-je, s'énerve tous les jours davantage. Il n'est pas de commission qui ne se croie un ministère au petit pied. Non-seulement les commissions ont les mains pleines de systèmes et de projets sur la politique et la guerre, sur la marine et le commerce, sur l'administration, les finances, l'instruction publique, les beaux arts; mais il n'y a pas de détail, même administratif et quelque minime qu'il soit, qu'elles ne prétendent régler par la loi. Bientôt les administrateurs ne seront plus que des machines; on les aura dépouillés de tout, sauf toutefois de leur responsabilité. Tout conspire à cette fin, un peu la faiblesse des uns, beaucoup la vanité des autres, et plus que tout nos opinions incertaines, nos faibles convictions, notre dédain de la hiérarchie et de la règle. Qu'on repasse dans son esprit tous les faits auxquels nous faisons allusion; on trouve certes quelque peu à rire, mais on y trouve surtout de justes sujets d'inquiétude et d'alarme.

La commission pour le projet de *translation*, dans son désir d'y mettre du sien, a été entraînée au-delà du but; elle l'a complètement perdu de vue : elle a dénaturé la pensée du gouvernement, la seule qui fût vraiment digne de Napoléon.

La commission a cru qu'il s'agissait d'élever un monument à la gloire de l'empereur, de la rehausser, de la montrer à la postérité dans toute dans sa grandeur, dans tout son éclat. C'est sous l'empire de cette idée que la commission doublait la somme, qu'elle imaginait la statue équestre, et s'en allait visiter, analyser, comparer Saint-Denis, le Panthéon, les Invalides, l'arc de l'Étoile, la Madelaine, que sais-je? Fort heureusement qu'elle n'a pas eu la pensée de se transporter sur tous les champs de bataille de l'admirable campagne de 1814, pour voir s'il n'eût pas été possible d'élever quelque part une pyramide impériale.

La gloire de Napoléon! Et que pouvons-nous faire pour l'agrandir, pour lui donner plus d'éclat? Nos monumens, nos statues, nos bas-reliefs, nos dorures seront-ils plus durables, seront-ils plus grands que le Saint-Bernard et le Simplon? Napoléon ne nous a rien laissé à faire pour sa gloire. D'ailleurs, tout ce qu'on pouvait imaginer de noble et de digne pour conserver le souvenir de cette gloire toute française, la monarchie de juillet l'a accompli. Elle l'a accompli sur la place Vendôme, en replaçant en quelque sorte Napoléon à la tête de sa grande armée, elle l'a accompli à l'arc de l'Étoile qu'elle a achevé; elle l'a accompli avec une noble profusion qu'on n'a pas assez louée et admirée, dans les magnifiques salles de Versailles. Et comme il est impossible de nommer Versailles sans songer à Louis XIV, disons en passant que l'empereur

n'aurait pas dédaigné d'être associé au *cavalier de la place des Victoires*. Si le héros des Pyramides a quelque connaissance des choses d'ici-bas, certes nul hommage ne l'a plus touché que la large part qu'on lui a faite dans le palais du grand roi. Le culte de la gloire, c'était sa vie. Heureux si ce n'eût pas été là son unique adoration, sa seule croyance!

Ce que nous devons faire aujourd'hui, c'est autre chose. Nous ne songeons pas à célébrer une gloire dont l'univers est plein; nous voulons acquitter une dette sacrée. Nous ne demandons pas aux beaux-arts de récrire une page brillante de notre histoire; nous leur demandons un monument funèbre, un tombeau. C'est un grave et pieux devoir que nous voulons accomplir; c'est un legs du grand homme que la France veut accepter. « Je désire reposer sur les bords de la Seine. » Il y reposera. Ce que la France de juillet veut, c'est qu'à la face de l'Europe la dernière volonté de Napoléon soit exécutée, et que les restes mortels de celui qui, même dans ses sublimes erreurs, pensait toujours à la France, ne se sentent plus étouffés sous le poids de la terre étrangère.

C'est là tout; nous le disons avec conviction : ce nous semble une véritable profanation, un coupable mépris de la dernière volonté de Napoléon que de mêler à l'accomplissement grave et solennel de cette pieuse cérémonie, à l'érection de ce monument funèbre, quelque chose de bruyant et de profane.

Si la commission s'était bien pénétrée du but qu'elle devait atteindre, elle aurait adopté avec empressement le projet simple et digne du gouvernement. Le projet de la commission ne répondait à rien; car si elle prétendait consacrer par de nouveaux monumens les souvenirs de la gloire de Napoléon, elle devait demander vingt millions. Il serait fort ridicule de lui ériger des monumens profanes qui ne seraient en rien comparables à ceux qui existent. Ce serait une nouvelle épigramme contre notre temps. On a déjà assez dit que, petits et chétifs que nous sommes, nous préférons les statuettes aux statues, les lithographies aux tableaux.

Encore une fois, c'est un tombeau sur le sol de la patrie que Napoléon nous demande et que l'honneur de la France réclame; qu'importe la somme? Placez là où vous voudrez les dépouilles mortelles de Napoléon, inscrivez son nom sur le plus simple des marbres, et le monument sera grand. D'ailleurs, était-ce le moment, était-ce à la commission, était-ce à la chambre de s'occuper de ces détails? Fallait-il faire de la demande une question de finances et de devis? la traiter comme la demande d'une rue nouvelle ou d'un pont? Évidemment, le gouvernement n'avait pas de devis. Le chiffre rond d'un million le prouvait. Les détails de l'opération, il ne les avait pas encore arrêtés. Cependant il ne pouvait pas différer la présentation de la loi; la réponse de l'Angleterre méritait une prompte exécution. Il avait demandé un million, certain que les chambres ne lui refuseraient pas un bill d'indemnité, s'il devenait indispensable de dépasser la somme allouée.

La commission, par son projet et en dépassant le but, a embarrassé tout le monde : le ministère, qui, on le comprend, n'a pas eu le courage de repousser des amendemens dictés par des sentimens fort naturels chez les membres de

la commission ; dans la gauche, les hommes qui, voyant préparer, au lieu de pieuses et solennelles funérailles, une sorte d'apothéose générale, ont craint de voter *l'exaltation* du despotisme impérial; dans la droite, les hommes qui ont cru entrevoir derrière les voiles funèbres plus encore que des larmes et des regrets, des espérances coupables et de folles prétentions. Loin de nous la pensée que ces soupçons et ces craintes aient le moindre fondement; mais nous ne blâmerons jamais ni les amis de la liberté qui font leurs réserves vis-à-vis de tout despotisme, quelque glorieux qu'il puisse être, ni les amis de notre monarchie et de nos institutions qui veillent à leur conservation, même d'un œil quelque peu soupçonneux et avec une sollicitude facile à alarmer.

La délibération de la chambre s'est ressentie des embarras que créait le projet de la commission. Le ministère a eu le tort (la vérité pour tous) de ne pas expliquer sa pensée au moment le plus opportun; l'assemblée a eu le tort de ne pas vouloir écouter les explications même tardives que M. le président du conseil désirait et avait le droit de lui donner.

Le projet du gouvernement a été adopté, si ce n'est avec le calme et l'unanimité qui auraient été désirables, du moins à une très grande majorité; d'ailleurs les boules noires qui se sont trouvées dans l'urne étaient une protestation, une réserve, plutôt que l'expression d'un refus. Il n'y a pas de Français qui refuse sur la terre de France une sépulture digne de lui au vainqueur de Marengo et au fondateur de nos Codes.

Aujourd'hui le projet du gouvernement a repris son cours naturel et son vrai caractère. M. de Rémusat l'a présenté à la chambre des pairs en l'accompagnant d'un exposé des motifs plein de mesure, de convenance, de dignité. Il était facile d'apercevoir avec quel sentiment général de satisfaction et d'approbation il était accueilli sur tous les bancs de la pairie. « Peut-être, a dit le gouvernement, le crédit proposé ne suffira-t-il pas. Des supplémens seront alors nécessaires et vous seront demandés. La chambre des députés ne l'ignorait pas; mais elle a voulu maintenir la rédaction primitive du gouvernement. » C'est là le vrai. Encore une fois, on a soulevé un grand débat sans causes sérieuses, on a fait du bruit là où tout nous commandait le silence et le recueillement.

Nous ne craignons point de dire notre pensée tout entière, dût-elle nous attirer d'injustes attaques, dût-elle, comme cela arrive presque toujours en pareil cas, être mal interprétée et complètement dénaturée.

Au premier moment, le jour même du vote de la loi, la pensée d'une souscription a dû s'offrir tout naturellement à l'esprit de tous ceux qui étaient surpris, irrités du refus des deux millions; mais, dans le calme de la réflexion, peut-on ne pas envisager ce fait sous son véritable point de vue?

Une souscription pour les funérailles de l'empereur, pour le tombeau de Napoléon ! Y pense-t-on? Mais vous avez beau l'appeler nationale, la répandre, la prôner, une souscription ne sera jamais qu'un fait particulier. Les souscripteurs ne sont pas la France. Or, c'est la France, c'est la nation qui doit seule pourvoir aux frais de cette auguste cérémonie, de ce monument national. La

nation n'a qu'un moyen digne d'elle, digne de Napoléon, de payer cette dette; c'est un vote des chambres. Encore une fois, qu'importe la somme? J'en appelle à tous ceux qui ont connu l'empereur; qu'ils nous disent si la tombe la plus simple, posée d'une manière digne, légale, solennelle, des mains de la France, ne serait pas préférée par lui au plus splendide monument élevé aux frais de simples particuliers, quelque nombreux, quelque respectables, quelque dévoués qu'ils puissent être.

Nous ne cesserons de le répéter, des souscripteurs ne sont pas la France. Eux-mêmes le reconnaissent et l'avouent, puisque avec une générosité qui les honore, après avoir donné des sommes plus ou moins considérables, ils s'engagent, si le cas l'exige, à parfaire. A parfaire ce qui manquerait à une souscription nationale pour les funérailles de Napoléon! Mais si tout Français donnait seulement trois centimes, le million serait dépassé. On craint cependant, et on a peut-être raison de le craindre, que la souscription n'atteigne pas le million, bien qu'elle compte déjà plus d'un nom pour des sommes supérieures à 100 francs, à 1,000 francs.

Hélas! que pourrait-il donc arriver? que cette souscription se traînât, comme tant d'autres, dans les journaux, dans les cafés, dans les cabinets de lecture, des semaines, des mois, sans atteindre le but, ou ne l'atteignant du moins qu'après des efforts réitérés et pénibles. Eh bien! nous ne craignons pas de le dire; cela ne serait pas digne de la France, cela ne serait pas digne de l'empereur. Nous en appelons également et à ceux qui ont un sentiment élevé de la dignité nationale, et à ceux qui sont pénétrés pour le grand homme dont nous voulons honorer les mânes d'une profonde et respectueuse admiration.

Les personnes invitées à souscrire peuvent se dire, pourquoi souscririons-nous? pour rapetisser une grande et solennelle manifestation de la volonté nationale? pour mettre Napoléon sur la même ligne que tel ou tel particulier? C'est la France qui doit tout faire; la France agit par le moyen de son gouvernement. Si un million ne suffit pas, la somme sera dépassée : le gouvernement l'a dit, et les chambres françaises ne le démentiront pas. Dès-lors la souscription, fort honorable pour les souscripteurs, comme témoignage de leur dévouement et de leur reconnaissance, ou de leurs sentimens patriotiques, n'a pas de but réel.

L'incident que nous venons de rappeler n'a point changé la position du ministère dans la chambre. Ce serait se faire illusion que de le croire. Il y a eu un malentendu; il n'y a eu ni la pensée ni l'envie de faire essuyer un échec au cabinet.

Le ministère a conquis une bonne position dans la chambre de la manière la plus honorable, à la sueur de son front, par la discussion habile et approfondie des affaires, de toutes les affaires. M. Thiers y a déployé toute la variété, la puissance, la souplesse de son talent. La question des sucres, la question de la banque, la réforme électorale, toutes les questions en un mot l'ont trouvé également prêt, également infatigable, et la chambre, qui s'amuse de

la politique, mais qui au fond aime les affaires, n'a pas résisté au charme et se rallie tous les jours au cabinet qui l'aide puissamment à faire les affaires du pays. Les fractions gouvernementales de la chambre n'ont point transigé avec le ministère comme elles le pouvaient peut-être; leurs chefs ont montré ou peu d'habileté ou trop de raideur; quoi qu'il en soit, ce que nous avions prévu s'accomplit plus promptement encore que nous ne le supposions. Par un mouvement tout naturel, les hommes gouvernementaux de toutes les nuances se rapprochent du gouvernement. Placé sur le navire de l'état, le ministère appelle fort habilement à lui de bâbord et de tribord, et on répond individuellement à l'appel : chacun approche sa petite barque et suit le gros navire. C'est la force des choses. La gauche ralliée ne pourrait, sans se couvrir de ridicule, abandonner le cabinet qu'elle a élevé sur le pavois, et les conservateurs modérés pourraient-ils en conscience exposer l'état aux dangers de je ne sais quelle crise, pour renverser un ministère qui fait parfaitement bien les affaires du pays, et qui a repoussé de la manière la plus ferme et la plus explicite toute pensée de réforme électorale?

La majorité est donc, ce nous semble, reconstituée, à une condition cependant, c'est que le ministère ne fera pas de fautes. C'est une majorité encore fragile comme toute combinaison neuve, délicate, cimentée d'hier; il importe de la manier avec toute sorte de ménagemens et de soins. M. Odilon Barrot va se trouver au centre gauche, M. Garnier-Pagès remplacera M. Barrot dans la gauche, en attendant le jour où, lui aussi, se rapprochera davantage de la région des affaires. M. Garnier-Pagès a montré, dans cette session, tant de capacité, un talent si vrai pour les choses pratiques, pour les questions de gouvernement, qu'on ne s'aventure guère en prédisant que cet esprit distingué sera tôt ou tard fatigué de questions creuses et du rôle d'utopiste.

Mais ces mouvemens, quelque naturels et légitimes qu'ils soient, ne laissent pas que de produire, au premier abord, un peu d'étonnement et de confusion. C'est un navire qui reçoit en route de nouveaux passagers. Il y règne au premier moment beaucoup de contrainte et une sorte de curiosité hostile. Tout s'arrange, tout s'éclaircit bientôt, et on est étonné des sentimens peu bienveillans, inhospitaliers qu'on avait éprouvés d'abord.

Nous le répétons, le service éminent que le ministère a rendu au pays, et que seul, grace à ses précédens, il pouvait lui rendre, c'est d'avoir rallié au gouvernement une partie considérable de la gauche; c'est d'avoir reconstitué une majorité par la réunion, et nous espérons pouvoir bientôt dire par la fusion d'élémens qui avaient dû jusqu'alors se combattre, et qui, dans l'état actuel des choses, peuvent tous conspirer à l'avancement des affaires publiques. Nous ne savons pas si c'est à son profit, pour long-temps du moins, que le cabinet a accompli ce grand travail. Qui le sait? une faute, un accident, peut renverser un ministère. Mais pour peu que son existence se prolonge, sa chute, nous le disons à son honneur, ne détruirait pas son œuvre. Il aura toujours rendu un service éminent à la monarchie et au gouvernement du pays.

La chambre des pairs vient de rejeter le projet de loi sur le remboursement de la rente. Il n'y a rien là d'étonnant; l'opinion de la chambre était connue. Il y a eu cependant dans ce débat des faits dignes d'attention et d'utiles enseignemens. Rien n'était plus facile, plus naturel, que de conclure au rejet de la loi, en montrant, d'un côté, que le mode proposé n'était pas acceptable, et en faisant remarquer, de l'autre, qu'il ne convient guère à la chambre des pairs de prendre l'initiative en matière de finances. On aurait pu ajouter que les répugnances bien connues de la chambre pour une mesure qui, dans toutes les hypothèses, aura quelque chose de dur, ne lui permettaient pas de prendre la direction de cette affaire; que la chambre, par respect pour elle-même, doit se borner à l'examen des mesures qu'on lui propose, et rejeter purement et simplement toutes celles qui ne lui paraissent pas concilier l'exercice rigoureux du droit avec les égards et les ménagemens que commandent la politique et l'équité. La chambre aurait ainsi sauvé toutes choses, et rejeté la loi sans donner lieu à aucune critique tant soit peu fondée. D'un commun aveu, il était reconnu que la loi proposée n'était pas acceptable. Rien de plus simple, rien de plus légitime que de la rejeter.

La majorité de la commission ne s'est pas contentée de repousser l'ennemi, elle a prétendu l'étouffer. Vains efforts! efforts, disons-le, pénibles à voir, car il est pénible de voir des hommes graves, pleins de lumières, dignes de tous nos respects, attacher, par une malheureuse préoccupation, leur nom à d'étranges doctrines. Dans le système de ceux qui contestent à l'état le droit de rembourser au pair, se trouvaient au fond ces trois propositions. Il y a des rentes constituées sans capital, c'est-à-dire des produits sans producteur, des effets sans cause. — L'état amortit, c'est-à-dire fait monter la rente à coups de piston pour atteindre le plus tôt possible le point où il ne pourra plus amortir, à moins de dilapider au profit de quelques personnes la fortune publique. Il amortit donc, non pour payer ses dettes, mais pour se mettre dans l'impossibilité de les payer. — Enfin, il y a des instrumens producteurs (le capital est un instrument de production) dont le loyer peut être invariable et éternel.

Ce sont là en droit, en économie politique et en administration, de nouvelles doctrines. Aussi empressons-nous d'ajouter qu'elles n'ont pas obtenu dans la commission l'assentiment de deux hommes éminens, M. le comte Molé et M. le vicomte de Caux. M. le comte Molé a eu soin de le faire remarquer par un mot dans le cours de la discussion. Ces doctrines ont été habilement réfutées le premier jour par M. le ministre des finances et par M. le comte d'Argout, qui, malgré sa mauvaise santé, s'est montré orateur courageux, spirituel, instruit, et a constamment obtenu de la chambre une attention très flatteuse.

Hier la question a été reprise, et le droit de l'état vigoureusement défendu par M. le président du conseil. On peut le dire sans flatterie, car la chambre entière (il était facile de le voir) lui rendait cette justice, M. Thiers a eu un grand succès de tribune. Le sujet était épineux, la situation délicate pour un ministre, pour un ministre étranger à la chambre des pairs, membre de la

chambre des députés. Dans une vive improvisation, tout en abordant les questions les plus ardues, tout en disant la vérité sur le présent et sur l'avenir, il n'est pas échappé à l'orateur un mot, une syllabe qui pût le moins du mond déplaire ni à l'une, ni à l'autre chambre.

Nous ne savons pas ce qui serait arrivé si le projet eût été acceptable et son opportunité un peu moins sujette à controverse. Toujours est-il que la loi a obtenue plus de boules blanches qu'on ne le pensait.

Grace à l'activité de M. le ministre des travaux publics, on peut espérer que la session ne se terminera pas sans qu'une nouvelle impulsion soit donnée aux entreprises de chemins de fer. Il faut espérer que nous sortirons enfin des faubourgs de Paris pour nous diriger vers Orléans, vers Rouen, vers Bruxelles. Non-seulement l'intérêt, mais l'honneur du pays nous le commande.

M. Cousin a su, avec un zèle infatigable, et avec cette mesure et cette sûreté d'action que donnent des observations approfondies et une longue expérience, appliquer à toutes les facultés deux excellentes institutions, celle des agrégés et celle des prix annuels. M. le garde-des-sceaux et M. le ministre de l'instruction publique ont en même temps accueilli un vœu que, nous aussi, nous nous étions permis d'émettre. M. le garde-des-sceaux, qui a puisé dans le conseil d'état, dont il était un des membres les plus habiles et les plus actifs, l'amour de la règle et des bonnes traditions administratives, a déclaré que dorénavant, dans les présentations, on tiendra compte aussi des prix obtenus et du résultat des épreuves subies dans les écoles de droit.

Les affaires de Buénos-Ayres ont fixé d'une manière particulière l'attention du gouvernement. M. l'amiral Dupotet paraît avoir oublié un moment la scrupuleuse réserve qu'un chef militaire doit s'imposer lorsqu'il n'est pas chargé du double rôle de combattant et de négociateur. Toute intervention même accidentelle et indirecte peut paralyser des résultats importans et rendre de plus en plus difficile une mission qui l'est déjà infiniment par elle-même. Nous avons peine à croire que, dans l'état des choses, un changement de personnes ne soit pas nécessaire. Évidemment le consul-général ou l'amiral, peut-être l'un et l'autre, devront être remplacés.

En Afrique, nos armes ont été plus heureuses; mais la lutte contre Abd-el-Kader a été bien vive, si les résultats ont été glorieux. Le col de Téniah a été emporté après un combat acharné, et la ville de Medeah est au pouvoir de nos troupes. On se demande néanmoins si M. le maréchal Valée a fait preuve de l'activité et du coup d'œil d'un général en chef. Là aussi peut-être la conduite de nos affaires demande à être confiée à des mains plus habiles. C'est au cabinet à peser de si graves intérêts. M. le duc d'Orléans, qui a payé de sa personne dans cette nouvelle campagne d'Afrique, sera bientôt de retour à Paris, et pourra apporter de vives lumières dans la discussion qui ne manquera pas de s'établir au sein des conseils du gouvernement sur la situation de notre colonie.

L'Espagne paraît se trouver à la veille d'un événement important. La prise de Morella porterait peut-être le dernier coup à l'insurrection carliste. Mais il

faut ajouter, et l'Espagne se plaît en effet à le reconnaître, que ce grand résultat est dû aussi à l'habile activité que le cabinet du 1er mars a déployée dans l'intérêt de notre allié, le gouvernement constitutionnel de l'Espagne. De nouvelles trames, de redoutables intrigues avaient été ourdeis dans le but de rallumer la guerre civile en Navarre et dans les provinces basques. C'était en France, dans nos provinces du midi, dans les nombreux dépôts d'Espagnols réfugiés qu'on cherchait des chefs, des soldats, des secours de toute nature. Cette vaste intrigue a été complètement déjouée par notre administration. Elle fit *interner* les Espagnols compromis, arrêter les plus audacieux, saisir les correspondances, et brisa ainsi tous les fils d'une conspiration qui avait pris le sol français pour point d'appui et préparait une sanglante irruption en Espagne.

Nous félicitons M. de Rémusat d'avoir su, dès son entrée au ministère, apporter dans cette affaire délicate la sagacité, la fermeté et le coup d'œil qui ne sont chez les hommes ordinaires que le résultat d'une longue expérience. Il a épargné de grands malheurs à l'Espagne, qui ne pourrait pas aujourd'hui se flatter d'éteindre la guerre civile dans Morella, si une conflagration générale avait de nouveau porté le désordre dans les cinq provinces.

Mais un fait étrange, et qui donne à penser, se passe dans ce moment à Madrid. La reine a pris tout à coup la résolution de conduire elle-même sa fille aux eaux de Caldas, près de Barcelonne, sous le prétexte de je ne sais quelle indisposition. Que signifie ce voyage improvisé, ce voyage aux frontières et pour ainsi dire au quartier-général d'Espartero, ce voyage annoncé, dit-on, au ministère espagnol comme un ordre dont il n'avait qu'à seconder l'exécution? Deux ministres seulement sont désignés, dit-on, pour suivre leurs majestés, et ces ministres sont, le choix est curieux, celui de la guerre et celui de la marine. La rumeur est grande dans les salons de Madrid.

Tout homme ayant la prétention de passer pour un homme politique a son explication toute prête. Les plus fins s'imaginent qu'il n'y a là qu'un caprice de femme. C'est difficile à croire. La reine régente est trop éclairée et trop habile pour ne pas avoir calculé les conséquences que peut avoir son brusque départ de la capitale, où elle ne laisserait qu'un ministère faible et mutilé, des caisses vides, des partis assez violens, des cortès découragées et qui paraissent prêtes à se briser et à se dissoudre d'elles-mêmes. Il faut donc que ce voyage ait un but qui lui paraisse mériter d'être atteint au risque de tout ce qui pourra s'ensuivre à Madrid. Quel est ce but? Le temps nous le dira, si réellement il y a là autre chose que du caprice et de l'imprudence. En attendant, il importe que notre gouvernement ne perde pas de vue l'Espagne. Sa tranquillité et la conservation de son gouvernement constitutionnel intéressent la France. Le cabinet du 1er mars en est convaincu.

On répand le bruit de la mort du roi de Prusse. Cet évènement qui aurait pu, il y a quelques années, inspirer de sérieuses inquiétudes pour la paix de l'Europe, ne peut guère en inspirer aujourd'hui. L'héritier du trône a compris que le chef d'une nation doit être avant tout un homme politique, et la Prusse

sait que sa prospérité, sa force, son avenir, exigent le maintien, pour long-temps encore, de la paix générale.

Revue Musicale.

L'Opéra-Comique a pris demeure à la salle Favart, et l'on peut dire que le genre national s'est bâti là un fort magnifique palais, trop magnifique peut-être, car au milieu de tant de soie, de lumière et d'or, au milieu de ce luxe oriental et de cette sonorité plus vaste, toutes ces petites passions, tous ces petits airs, toutes ces petites voix surtout semblaient confuses, et faisaient le premier jour une assez pauvre mine. Heureusement, dès le lendemain, *Zanetta* est venue en aide au répertoire; *Zanetta*, un de ces petits chefs-d'œuvre comme M. Auber, M. Scribe et M[me] Damoreau en inventent seuls, une partition toute resplendissante de perles de mélodie, de paillettes d'esprit, de costumes de cour brodés d'or, et comme disposée à souhait pour la circonstance.

En inaugurant la nouvelle salle par *le Pré-aux-Clercs*, l'Opéra-Comique a voulu rendre un hommage bien légitime à la mémoire d'Hérold. Hérold, si l'on y pense, est l'un des jeunes maîtres qui ont le plus contribué à l'illustration de l'école française. Contemporain de Boïeldieu et d'Auber, il garde sur le chantre mélodieux de *la Dame blanche* et des *Deux Nuits* une incontestable supériorité dans le développement instrumental, et, s'il lui manque un peu de cette verve intarissable, de cette inspiration de toutes les heures et presque volontaire, qui fait de M. Auber un génie singulier, il a rencontré dans la plupart de ses partitions, dans *Marie*, dans *Zampa*, dans *le Pré-aux-Clercs*, des idées qui, pour la grace, la distinction, le tour original, ne le cèdent en rien aux motifs les plus heureux de *la Muette*, de *Gustave* ou du *Domino noir*. A l'étranger, Hérold est, avec M. Auber, le maître qu'on affectionne le plus; les Napolitains ont accueilli *Zampa* avec enthousiasme, il est vrai que Lablache jouait Zampa; et, tandis que les coryphées d'une école que nous avons vue avorter prétendent chez nous si plaisamment qu'il n'y a point de musique française, à Francfort, à Dresde, à Berlin, on ne chante, on n'aime, on n'applaudit que *l'Ambassadrice*, *la Muette*, *la Dame blanche* ou *Zampa*. Non que les Allemands traitent avec ingratitude les chefs-d'œuvre de leurs grands maîtres; en fait de chefs-d'œuvre, les Allemands se souviennent : ils professent le même culte pour *Oberon*, *Fidelio*, ou *la Flûte enchantée*, que pour *Egmont*, *Faust*, ou *les Brigands*, ce qui ne veut pas dire qu'on joue plus souvent sur leurs théâtres *Faust* que *Fidelio*, *Egmont* que *la Zauberflœte*. S'ils affectionnent à ce point la musique italienne et française, c'est tout simplement qu'ils savent par cœur les chefs-d'œuvre de Beethoven et de Weber, et que ce qui se fait aujourd'hui chez eux ne les tente guère. En musique, l'Allemagne vit dans notre présent, mais sans abdiquer son passé, tout simplement parce qu'elle

le trouve bon et moins à dédaigner qu'il ne nous semble à nous autres. Si jamais M. Auber était las des dédains que les grands génies de notre temps affectent à son égard, nous lui conseillerions de faire un voyage dans la patrie de Beethoven et de Weber, et là peut-être, en assistant aux succès prodigieux que ses partitions obtiennent sur toutes les scènes, en entendant toutes ces voix formées aux mélodies du *Freyschutz*, d'*Euryanthe* et de *Fidelio*, entonner le soir, en plein vent, les chœurs de *la Muette* ou les motifs de *l'Ambassadrice*, peut-être il se consolerait de n'avoir point écrit des symphonies philosophiques et des opéras humanitaires.

En affichant pour son jour d'ouverture *le Pré-aux-Clercs* d'Hérold, l'Opéra-Comique a fait un acte de convenance qui lui a réussi. C'est ainsi que depuis quelques années les Italiens ont pris la coutume d'inaugurer la saison d'hiver avec *les Puritains* de Bellini; et peut-être y aurait-il plus d'un rapprochement à faire entre ces deux partitions, œuvres suprêmes de deux génies qui se ressemblaient tant. Ecoutez *le Pré-aux-Clercs;* que de mélancolie dans ces cantilènes si multipliées! que de pleurs et de soupirs étouffés dans cette inspiration maladive! comme toute cette musique chante avec tristesse et langueur! Il y a surtout au premier acte une romance d'une mélancolie extrême; l'expression douloureuse ne saurait aller plus loin. Eh bien! cette phrase d'un accent si déchirant, vous la retrouvez dans *les Puritains;* et, chose étrange, pour que rien ne diffère, les paroles sur lesquelles s'élève cette plainte du cygne, les paroles sont presque les mêmes : *Rendez-moi ma patrie ou laissez-moi mourir*, chante Isabelle dans *le Pré-aux-Clercs*, et dans *les Puritains*, Elvire : *Rendetemi la speme o lasciate mi morir*. Quoi qu'il en soit, *le Pré-aux-Clercs* d'Hérold est, comme *les Puritains* de Bellini, une partition pénible à entendre. Cette mélancolie profonde qui déborde finit par pénétrer en vous. Chaque note vous révèle une souffrance de l'auteur, chaque mélodie un pressentiment douloureux, et votre cœur se navre en entendant cette musique où l'ame de ces nobles jeunes gens semble s'être exhalée, cette œuvre écrite pendant les nuits de fièvre, et dont la mort recueillait chaque feuillet. — Puisque l'administration voulait donner quelque solennité à la reprise du *Pré-aux-Clercs*, elle aurait dû apporter à l'exécution plus de soin qu'elle n'a fait. On a bien mis en avant les meilleurs sujets dont on dispose, mais les études ont manqué. Ces voix, assez convenables, du reste, quand elles chantent seules, ne savent ni s'accorder entre elles ni se fondre. Aussi c'est une chose déplorable que la manière dont on exécute le charmant trio du troisième acte. A la quatrième mesure, les chanteurs commencent à s'apercevoir un peu tard qu'ils chantent faux horriblement, et, de peur que le public ne manifeste sa mauvaise humeur, ils prennent le parti de baisser la voix au point qu'on finit par ne plus les entendre: c'est bien quelque chose de gagné; mais ne vaudrait-il pas mieux, à ce compte, ne pas chanter du tout? M. Roger, qui joue le rôle de Mergy, possède une voix de ténor assez agréable, et, s'il voulait s'en tenir à chanter la note, on n'aurait rien à dire. Malheureusement Rubini lui tourne la tête, et cette fièvre d'imitation, qui le travail-

lait déjà au théâtre de la Bourse, semble croître encore à Favart. Cependant, parce qu'on chante sur la scène où le vaillant ténor enlevait, à l'étonnement de tous, le célèbre trille de la cavatine de Niobé, il ne s'ensuit pas que l'on doive à tout propos se jeter dans des effets de voix que rien ne justifie, et vouloir piper à la volée des mi-bémols suraigus, au risque de faire comme ce corbeau de la fable qui fond sur la proie de l'aigle et s'y empêtre.

On se demande si la partition nouvelle de M. Auber vaut *l'Ambassadrice* et *le Domino noir*, grave question que nous n'essaierons pas de résoudre, attendu que c'est là tout simplement une affaire de goût. Les uns aiment mieux *l'Ambassadrice*, d'autres préfèrent *le Domino noir;* nous en connaissons qui se déclarent ouvertement pour *Zanetta*, et franchement tous ont raison. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'y a rien dans *le Domino* de plus ingénieux, de plus délicat, de plus heureusement trouvé que le chœur des jeunes gens à table, les couplets de la jardinière dans *Zanetta;* l'air de la princesse au troisième acte et le duo qui suit peuvent se comparer aux meilleures inspirations de *l'Ambassadrice*. L'ouverture surtout est un morceau exquis : que d'enjouement et de coquetterie dans les motifs, de soins minutieux dans les moindres détails de l'instrumentation! La phrase de l'allegro est d'une originalité irrésistible, et la salle entière frémit d'aise chaque fois qu'elle entend revenir cet arpège de flûte sur l'accord de la tonique. Quelle que soit l'opinion qu'on ait à l'égard de M. Auber, on ne peut s'empêcher d'admirer cette fécondité singulière dont il donne à tout instant de nouvelles preuves. Le nombre des ouvertures remarquables que M. Auber a produites est tel qu'il serait difficile de les compter, et cependant sa verve, loin de s'épuiser, semble renaître d'elle-même. L'ouverture de *Zanetta* ne le cède en rien à celles de *la Muette*, de *Gustave*, de *l'Ambassadrice*. — Vous direz qu'il n'y a rien là de bien sublime, et que l'expression des grandes choses de la nature ou du cœur humain n'a rien à voir dans cette affaire. — D'accord; mais tout cela est d'une si charmante combinaison, d'une mélodie si claire, d'un travail si parfait, qu'on oublie aisément l'enthousiasme échevelé pour s'en amuser comme d'un bijou merveilleux. Le secret du succès de M. Auber est dans son esprit et son talent, deux facultés qui, au besoin, tiennent lieu du génie, et qui ont sur lui l'avantage de s'épuiser moins vite. M. Auber se complaît dans les choses enjouées et faciles; son inspiration aime les petits airs, les motifs, les traits d'esprit de la musique. Une fois seulement il est sorti de son cercle, ç'a été pour écrire *la Muette;* puis, soit spéculation habile, soit goût naturel, il y est rentré pour n'en plus sortir, et tout porte à croire qu'il s'y maintiendra long-temps encore. L'ouverture est sans contredit le meilleur morceau de l'opéra; l'introduction a de la grace, et, chose assez curieuse pour un chœur de gens attablés, une mélancolie qui lui sied à ravir. Le ton raide et empesé de cette musique, ces modulations qui procèdent carrément, et dans le goût du XVIIIe siècle, tout cela convient à merveille au *comme il faut* de ce gala de gens de cour. La musique s'arrête; puis, après quelques instans de dialogue, elle reprend pour accompagner le cliquetis des verres que les convives poudrés

entrechoquent avec une gravité fort amusante. La cavatine de la princesse, au premier acte, procède un peu comme toutes les cavatines italiennes; cependant, à l'élégance de la cabaletta, à la délicatesse de l'instrumentation, on sent que M. Auber a passé par là. Donizetti ou Pacini ne font point tant de façons : leur motif une fois trouvé, le reste ne les inquiète guère, et la plupart du temps ils s'en remettent au chanteur pour le succès du morceau. M. Auber, lui, déploie toutes sortes d'artifices pour relever sa pensée, et ses cavatines italiennes ont toujours un petit minois français qui vous séduit. Il y a peu de musique dans *Zanetta;* en général, M. Auber n'en use sur ce point qu'avec une certaine tempérance, et distribue ses morceaux de loin en loin, et de manière à laisser la pièce aller son train librement. En véritable compositeur d'opéra-comique, il ne va jamais bien avant dans la situation, de peur de l'arrêter, et sa musique serait au désespoir d'empêcher son monde de saisir un trait d'esprit dans le dialogue. M. Auber ne prétend jamais absorber sur lui toute l'attention et tout l'enthousiasme de la salle, comme le fait Meyerbeer, par exemple, et laisse à Mme Damoreau ainsi qu'aux auteurs de la comédie la part qui leur revient des succès et des plaisirs de la soirée; et lorsque la pièce est agréable, spirituelle et de bon goût, comme cela s'est rencontré dans *l'Ambassadrice* et *le Domino noir,* comme cela se rencontre encore dans *Zanetta,* personne ne songe à se plaindre.

Mme Damoreau chante cette musique à ravir; elle fredonne, elle gazouille, elle vocalise à cœur joie, comme le rossignol sur la branche. Ce sont des points d'orgue merveilleux, des arabesques à perte de vue, des roulades qui s'égrènent en petites notes de cristal. Pour Mme Damoreau, il n'y a que M. Auber; lui seul connaît les secrets de cette voix si souple, si flexible, mais si frêle; lui seul peut toucher sans le briser à ce talent si délicat; en dehors de *l'Ambassadrice,* d'*Actéon,* du *Domino noir,* de *Zanetta,* il n'est point de succès pour Mme Damoreau. Une fois seulement, dans *le Shérif,* la cantatrice de M. Auber voulut chanter pour un autre, et l'on vit quelle mésaventure ce fut. Sa voix semblait étouffée; on ne l'entendait plus, cette voix d'ordinaire si agile, si vive, si légère dans son essor; on eût dit qu'elle ne pouvait soulever de terre les notes de plomb de M. Halévy. La ballade que chante Zanetta au second acte serait une inspiration originale, si les couplets d'*Actéon* et la chanson de l'Aragonnaise dans *le Domino noir* n'existaient pas. Malheureusement tout, jusqu'aux traits de vocalisation, rappelle ces deux fantaisies, qui sont fort agréables, mais qu'il était au moins inutile de fondre en un seul morceau. L'enthousiasme singulier dont Mlle Rossi a été l'objet à la première représentation de *Zanetta* nous a semblé assez peu légitime. La voix de Mlle Rossi, étendue et vibrante, a le défaut de chevrotter souvent et de manquer presque toujours de justesse dans l'intonation. Mlle Rossi devrait, avant tout, égaliser les registres de son organe, mettre en harmonie ses notes du medium avec les cordes aiguës; ce serait là un travail bien simple, et qui lui vaudrait mieux que ces roulades ambitieuses où elle semble se fourvoyer à plaisir, et que ces points d'orgue à mi-voix, ces demi-

teintes que Mlle Grisi touche avec une délicatesse si exquise et qu'il faut lui laisser.

Le théâtre de l'Opéra-Comique possède maintenant la salle la plus élégante et la plus sonore que nous ayons : c'est à lui de savoir comprendre les exigences de son nouvel état. Aujourd'hui que toutes ces restaurations sont accomplies, qu'il a multiplié les lustres et les glaces, rembourré les banquettes, peint les murailles à neuf, il s'agit de s'occuper un peu de la musique. Dans cette salle que les Italiens ont tenue, les ariettes de la place de la Bourse ne seraient plus de mise, et, si le vieil Opéra-Comique s'obstinait à venir roucouler ses pauvres chansons sur cette scène où fut Rubini, tout le monde lui rirait au nez. Nous ne prétendons pas ici que l'administration doive renoncer complètement à un genre qui a fait si souvent sa fortune; mais n'est-il pas un moyen de tout concilier, d'entrer dans une voie plus large, de satisfaire aux exigences nouvelles, sans rompre avec son passé? L'Opéra-Comique joue tous les jours; pourquoi n'alternerait-il pas? Sans ce projet d'agrandir le répertoire, quelle raison auraient les derniers engagemens qu'on a faits? Est-ce une cantatrice d'opéra-comique, Mme Eugénie Garcia, cette voix de contralto que le dialogue embarrasse, et qui ne trouve de puissance et d'effet que dans l'expression dramatique? Et M. Marié, M. Masset, comment les emploierez-vous en dehors de l'action musicale? Il faut aujourd'hui des ouvrages largement accusés, où la musique tienne la plus grande place, des opéras enfin. *La Cenerentola, la Straniera, la Lucia, Freyschütz*, sont des opéras-comiques à leur manière. Voilà le genre où vous devez incliner, le seul qui convienne aux chanteurs que vous avez, le seul que le public puisse adopter à Favart. Après cela, *l'Ambassadrice, le Domino noir, Zanetta*, auront leurs jours dans la semaine, et l'accueil gracieux du public ne leur manquera pas. Donizetti n'exclut pas M. Auber, pas plus que Mme Garcia n'exclut Mme Damoreau. Tout au contraire, ces élémens, loin de se nuire, doivent se venir en aide l'un à l'autre, et c'est d'une combinaison intelligente des deux genres que dépendent la variété du répertoire et la fortune du théâtre.

L'Opéra change de directeur : le gouvernement de l'Académie-Royale passe des mains de M. Duponchel dans celles de M. Léon Pillet. M. Monnais, qu'on avait récemment adjoint à l'administration, prend les fonctions de commissaire royal qu'avait M. Pillet, et M. Aguado continue à soutenir l'entreprise et va poursuivre à travers de nouvelles combinaisons son rêve de réunion des deux théâtres et de surintendance. Prendre l'Opéra dans les circonstances présentes est un acte de courage dont il faut tenir compte. Jamais, en effet, la situation ne fut plus grave, jamais les embarras et les difficultés de toute espèce ne se multiplièrent davantage. Les partitions et les chanteurs manquent, et le découragement est partout. Trouver des chefs-d'œuvre et des sujets qui les exécutent, vaincre l'indifférence du public, quelle tâche! mais aussi quelle fortune si l'on réussit! Prendre l'administration de l'Opéra dans l'état de choses actuel, c'est jouer la fameuse partie de M. Véron en 1830. M. Véron a gagné,

grace à *Robert-le-Diable*, à Nourrit, à Mlle Falcon, à Mlle Taglioni; il pouvait tout aussi bien perdre, et de pareils élémens ne se rencontrent pas tous les jours. On parle de reprise, et pour commencer on cite *Fernand Cortez*. A merveille; mais pourquoi cette partition de M. Spontini plutôt que toute autre? *Fernand Cortez*, voilà un choix qu'on aura peine à s'expliquer. Si c'est une concession que le théâtre prétend faire aux amis de l'art, ou, pour mieux dire, aux amis de cet art pompeux et faussement sublime, nous craignons que l'exécution ne réponde point à ses vues. On connaît M. Massol dans Cortez, et chacun sait que penser de ces éclats de voix que le chanteur méridional prodigue avec une si extraordinaire intempérance. Quelque bruit qu'on ait voulu faire de la voix de M. Massol, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il est venu au monde au moins un siècle trop tard. Le style de M. Massol aurait pu être apprécié au temps où florissait Jeliotte; mais le moyen d'admirer aujourd'hui cet organe sonore et vibrant, dont rien ne modère l'émission, cette voix fruste et sans méthode? Quant au rôle d'Amazilli, le public se souvient de Mme Damoreau, et nous doutons qu'il y goûte fort les points d'orgue de Mme Stoltz. D'autre part, si c'est une spéculation, on se trompe; cette musique fanfaronne et gonflée de vent, qui chante un peu comme déclament les matamores de la comédie espagnole, cette musique ne saurait plaire aujourd'hui. *Fernand Cortez* est un opéra un peu dans le genre des tragédies de l'empire; or, si l'on s'avisait de remettre à la scène le *Sylla* de M. Jouy ou l'*Hector* de Luce de Lancival, l'enthousiasme ne serait pas bien grand au Théâtre-Français. Du reste, M. Spontini l'a senti tout le premier, lui qui, du fond de l'Allemagne, envoie des huissiers à l'administration de la rue Lepelletier pour empêcher qu'on ne joue sa pièce. Songez bien qu'il y a là plus qu'une question de mise en scène, et que, si le maître de chapelle de Berlin ne prévoyait que sa musique ennuiera tout le monde à Paris, il n'aurait certainement pas si vite pris la mouche, et se serait bien gardé de se mettre en frais de démarches et de protestations qui, pour offrir un côté ridicule, n'en sont pas moins très significatives. Il est aussi question d'arranger l'*Hamlet* de Shakespeare pour M. de Ruolz. A la bonne heure! au moins M. de Ruolz trouvera à qui parler, et, si les idées manquent dans sa musique, on n'ira pas s'en prendre au poème. Quelle magnifique partition on ferait avec *Hamlet*, si l'on avait pour soi le génie et la puissance de Mozart, la mélancolie de Bellini, la fantaisie romantique de Weber! Et certes, il ne faudrait rien moins pour suffire à tant d'imagination et de spectacle, de variété poétique et de mouvement. Quel chef-d'œuvre Mozart eût fait avec la scène de l'ombre et la scène des comédiens, lui qui a su écrire les deux finales de *Don Juan!* Quelle douce chanson Bellini eût mise sur les lèvres pâles d'Ophélie cueillant ses *doigts de mort* sous le saule au bord des eaux! Et le terrible refrain du fossoyeur, ne pensez-vous pas que Weber a mal fait de mourir sans le noter? car lui seul en pouvait deviner la musique. C'est une œuvre de cette dimension, de cette importance, qu'on voudrait confier à la muse de l'auteur de *Lara* et de *la Vendetta!* Allons donc! mais on

n'y songe pas. Un *Hamlet* de Rossini, à la bonne heure; de Meyerbeer, encore. Toute autre tentative échouerait infailliblement. Qu'on se souvienne du *Macbeth* de M. Chelard; ce sont là des exemples qu'il n'est pas besoin de renouveler, un seul suffit.

L'Opéra va suspendre ses représentations pendant un mois. On profitera du congé de Duprez et de Mme Dorus pour restaurer la salle et donner à ses murs enfumés un air de fraîcheur et d'élégance que le voisinage de la salle Favart rend aujourd'hui indispensable; puis on ouvrira par *le Diable amoureux*, un ballet nouveau dont on dit merveilles. C'est décidément Mlle Noblet qui sera chargée du rôle destiné d'abord à Mlle Elssler et confié depuis à Mlle Grahn, qu'une maladie du genou retient loin de la scène. Triste chose, quand le mal prend les cantatrices à la gorge et les danseuses à la jambe! On ne parle pas encore de l'opéra qui doit venir après; cependant il n'y a pas à hésiter. Dans des circonstances aussi graves, il faut absolument une œuvre de maître, une œuvre de fonds, qui tienne le répertoire avec honneur, et nous ne voyons guère que M. Meyerbeer qui puisse venir en aide à l'administration. Reste à savoir si M. Meyerbeer voudra consentir à livrer son opéra. La représentation au bénéfice de Mlle Falcon, cette triste soirée qui brisa tant d'illusions et d'espérances, est venue déranger tous les plans du maître, qui, dans la confiance où il était du rétablissement de la jeune cantatrice, disposait déjà pour elle son rôle nouveau. Du reste, M. Meyerbeer arrive; la nouvelle des changemens survenus dans l'administration a été le surprendre à Berlin, et sans tarder un instant, il s'est mis en route. Il vient étudier son terrain, observer toute chose, se rendre compte du présent et de l'avenir; et, s'il ne voit pas là quelque cantatrice à la hauteur de sa musique, quelque tragédienne jeune et vaillante, Pauline Garcia, par exemple, soyez sûrs qu'il vous échappera sans rien dire, et partira un beau matin pour aller prendre les eaux en Bohême ou monter *les Huguenots* dans quelque duché.

Le succès que *les Huguenots* viennent d'obtenir dans les capitales des états de Brunswick et de Hanovre mérite qu'on en parle. Le duc de Brunswick avait écrit à M. Meyerbeer pour l'inviter à venir diriger la mise en scène de son œuvre, et le maître dut se rendre aux gracieuses instances du royal dilettante. Dès son arrivée, M. Meyerbeer trouva toutes choses en train; les dispositions matérielles avaient été prises d'avance, seulement on ne s'était pas encore occupé de la musique, de crainte d'entrer dans de fausses voies, et de contracter sur de simples indications des habitudes que le maître désapprouverait à sa venue. La présence de M. Meyerbeer électrisa tout le monde, et l'on se mit au travail avec un tel enthousiasme, qu'en vingt jours, ni plus ni moins, la partition des *Huguenots* se produisit sur la scène avec tous ses effets gigantesques, tout son appareil d'orchestre et de chœurs. Quand la susceptibilité minutieuse de M. Meyerbeer à l'endroit de l'exécution ne serait point là pour attester le fait, nous n'aurions pas de peine à croire à l'heureuse issue de l'entreprise, malgré la promptitude avec laquelle il semble qu'on l'a

menée. Les chanteurs, en Allemagne, sont doués d'une intelligence musicale qui vous étonne, d'un instinct merveilleux pour saisir en un instant la volonté du maître et pénétrer dans son esprit, ce qui ne les empêche pas d'avoir dans l'occasion des voix fort belles, et dont on pourrait citer le timbre sonore et la puissance de bon aloi. N'oublions pas que le premier tenor qu'il y ait après Rubini chante à Carlsruhe pour le grand-duc de Bade. Dernièrement, il s'agissait de mettre à l'Opéra le *Freyschütz* de Weber, et l'on dut presque aussitôt renoncer à cette idée, tout simplement parce qu'on s'aperçut qu'il n'y avait là personne pour chanter la partie de Max. Eh bien! ce rôle pour lequel Duprez n'est pas de taille, Haitzinger, depuis dix ans, le chante sans se fatiguer, et trouve encore moyen de suffire à toutes les partitions du répertoire italien et français, c'est-à-dire que le tenor de Carlsruhe chante *la Sonnanbula*, *le Pirate*, *la Muette*, *Robert-le-Diable*, en même temps que *Freyschütz*, *Oberon* et *Fidelio*. La musique de Weber surtout, il n'y a qu'en Allemagne que les chanteurs en comprennent l'esprit. Ces gens-là, avec des voix souvent médiocres, des talens du troisième ordre, qu'on ne supporterait pas dans *l'Ambassadrice* ou *le Pré-aux-Clercs*, vous font tressaillir dans le *Freyschütz*, et cela par la seule force du sentiment qui les anime, et de la tradition qu'ils possèdent; car il y a une tradition pour la musique de Weber, comme pour les comédies de Molière, avec cette différence pourtant que la tradition française ne sort pas des écoles et s'acquiert par l'étude et la persévérance, tandis que l'autre est dans l'ame et se trouve partout en Allemagne, dans les cascades du Rhin, sur les montagnes du Harz, dans les échos mystérieux des forêts de Thuringe ou de Bohême. Partout, même dans les plus petites villes, vous rencontrez des chœurs et des orchestres; et telle est la puissance de cet instinct dont nous parlons, de cette volonté musicale, qu'avec des ressources bien moindres que celles dont nos premiers théâtres disposent, on atteint aux plus grands effets.

La cantatrice de Brunswick qui chante Valentine, possède une voix de soprano aiguë, et pourvue en même temps de cordes graves qui dans le duo avec Marcel, au troisième acte, rappellent les belles notes de Mlle Falcon. Du reste, c'est une chose assez commune en Allemagne de rencontrer des voix de soprano remarquables dans *Robert-le-Diable* et *les Huguenots*. Il est vrai que M. Meyerbeer ne néglige rien pour qu'il en soit ainsi, et ne s'épargne ni les soins, ni les voyages. Après *Freyschütz*, *Oberon*, *Euryanthe* et *Fidelio*, c'est incontestablement *Robert-le-Diable* et *les Huguenots*, qu'on exécute le mieux partout. Peut-être faut-il ajouter à la raison que nous donnions un certain air de famille que la musique de M. Meyerbeer emprunte à l'inspiration de Weber, et qui fait qu'on trouve sans peine des Alice et des Valentine au pays d'Agathe et d'Euryanthe. C'est l'usage, en Allemagne, lorsque le musicien est présent, qu'il dirige lui-même l'orchestre : le duc de Brunswick a témoigné à M. Meyerbeer le désir qu'il aurait de le voir présider à la fête, et le maître s'est résigné de bon cœur à tenir le bâton. Jamais aussi on n'avait vu enthousiasme pareil; ce fut d'un bout à l'autre une exécution à

faire envie aux plus beaux jours du Conservatoire. Intelligens, habiles à saisir les moindres nuances, tantôt, pendant les fantaisies du second acte, glissant comme l'eau sous la feuillée, tantôt se déchaînant au quatrième comme la tempête, tous ces instrumens obéissaient au moindre regard du compositeur, au moindre signe de sa main. Quel triomphe! mais aussi quels dangers il a courus ce soir-là! Diriger lui-même en personne sa musique! avec la susceptibilité maladive qu'on lui connaît, s'aventurer à travers les orages de son orchestre! le péril eût été moins grand pour lui en pleine mer, au milieu du tumulte des flots et des éclairs. Quand on pense que pendant quatre heures d'horloge la vie du chantre des *Huguenots* a été suspendue à quelque chose de plus fragile et de plus ténu qu'un fil, à un son, et qu'il dépendait du dernier timbalier de le faire mourir d'angoisses et de désespoir!

Tous les succès de salon ont été cet hiver pour une jeune provinciale, Mlle G..., de Toulouse, qu'un auguste patronage recommandait à Paris. Mlle G... est une gracieuse personne d'une voix de soprano aiguë et limpide, et qui chante la cavatine de *Robert-le-Diable* et les romances de Mlle Puget de manière à provoquer dans un salon les frémissemens les plus délicieux. On a crié au prodige, un peu vite peut-être; on a parlé de théâtre, de débuts à l'Opéra; M. Duponchel est survenu avec M. Halévy. Nous conseillons vivement à Mlle G... de se défier des promesses qu'on va lui faire; l'empressement des directeurs ne manque jamais lorsqu'il s'agit d'attirer au théâtre un succès du monde. On gagne ainsi un nom déjà connu pour les affiches, des débuts dont on s'occupe partout, et que les plus hautes sympathies accompagnent. Si la chose réussit, on s'en fait gloire; s'il y a échec, on en est quitte pour aller se pourvoir ailleurs. L'exemple de M. de Candia, cette noble voix dont on pouvait tirer un si grand parti et qu'on laisse se rouiller dans l'inaction, est là pour tenir en respect les volontés les plus déterminées. D'ailleurs, rien ne semble moins convenir à la scène que le talent de Mlle G...; et pour laisser de côté son inexpérience musicale, et ne parler ici que de ses avantages, cette voix douce et frêle, éclose aux bougies et dans une atmosphère de bienveillance, s'entendrait à peine dans la vaste salle de l'Opéra. Nous parlons d'une voix née au-dessus du théâtre; en voici une venue de plus bas et dont on a fait, Dieu merci! assez de bruit : celle du tonnelier de Rouen. Un joyeux compagnon, cerclant ses foudres, entonne quelque refrain populaire avec une voix de basse magnifique; un homme passe dans la rue au même instant, et voyez un peu le hasard! cet homme est justement le directeur de l'Opéra. M. Monnais trouve qu'il n'a jamais rien ouï de pareil; il admire, il s'étonne, et, ravi de la découverte, révèle au basso cantante tous les trésors qu'il a dans son gosier : « Si tu veux chanter à l'Opéra, je te donne mille écus cette année, puis six mille francs, puis douze, et ainsi de suite jusqu'à cent. » L'ouvrier n'y tient pas d'aise, ouvre de grands yeux, et l'on signe l'engagement sur le tonneau. A l'heure qu'il est, cette voix magnifique est à Paris; on la forme pour la scène, on lui apprend à lire et à écrire, à porter un chapeau et des gants.

Cette voix a des maîtres d'escrime, des maîtres à danser, des maîtres de grammaire, de philosophie et de littérature, ni plus ni moins que le bourgeois gentilhomme; dans quelques années, elle débutera, et fasse le ciel qu'elle n'en vienne pas à regretter ses tonneaux!

Les différends survenus entre l'administration du théâtre de la reine et les dilettanti de Londres sont définitivement levés. M. Laporte, trouvant que Tamburini lui coûtait beaucoup trop cher, avait imaginé de le rayer de ses cadres cette année. Une troupe composée de Lablache, de Rubini et de Mlle Grisi, offrait, à son avis, un ensemble assez imposant; on en serait quitte pour se passer de deux ou trois chefs-d'œuvre de Rossini et de Cimarosa, ou, s'il fallait absolument produire *Otello, la Cenerentola*, le *Matrimonio*, pour avoir recours au premier basso cantante qui se rencontrerait, à quelqu'un de ces pauvres diables toujours en humeur d'affronter les risées d'une salle. Par malheur, le public de Londres a refusé d'entrer pour sa part dans ces calculs d'économie, et les hostilités ont commencé, l'irritation des avant-scènes était au comble. Toutes les fois que la reine n'assistait pas au spectacle, c'était un bruit à ne pas s'entendre, un tumulte qui a fini par déplaire à ces voix accoutumées à ne s'élever que dans le silence. Force a été à l'impresario de fléchir et de céder à cette émeute que dirigeait en personne un prince du sang. On a nommé des arbitres; le comte d'Orsay a prononcé, et Tamburini chante. Mais là ne devait point s'arrêter cette curieuse affaire. M. Laporte, au lieu de se tenir pour battu, a voulu encore se mettre en frais d'éloquence, et vient de répandre partout un factum des plus singuliers dans lequel il dit tout net au jeune duc de Cambridge qu'il est un libertin, un niais, un petit colonel de salon, et que la reine a fort bien fait de ne pas le prendre pour mari; tout cela parce que le jeune duc, qui raffole de musique, use de son influence et de ses droits d'abonné pour empêcher un comparse de tenir l'emploi de Tamburini. Les noms de Mlle Grisi et de lord Castlereagh reviennent de temps en temps dans ce pamphlet, et font un cliquetis de scandale des plus agréables. Voilà certes bien du bruit pour une assez mesquine affaire. En France, les administrations s'exécutent de meilleure grace, et le ridicule ne va jamais si loin.

— M. Calamatta vient de graver avec un rare bonheur le portrait de M. Molé (1), peint en 1834 par M. Ingres. Ce portrait, remarquable à tant d'égards, qui n'a pas été exposé au Louvre, mais que M. Ingres a montré dans son atelier à de nombreux visiteurs, a trouvé dans M. Calamatta un digne et fidèle interprète. Le rôle que M. Molé a joué récemment dans le gouvernement du pays assure à cet ouvrage un accueil empressé. La ressemblance est frappante, et toutes les qualités du maître sont reproduites avec une exac-

(1) Chez Rittner et Goupil, boulevart Montmartre.

titude scrupuleuse dans la belle planche que nous avons sous les yeux. La tête est modelée avec une finesse, une précision qui ne laisse rien à désirer. Les plans du visage et l'enchassement des yeux, la forme et l'expression des lèvres sont rendus avec une clarté qui satisfera, nous en sommes certains, les juges les plus attentifs et les plus capables de prononcer en pareille matière. L'admirable exécution de cette tête nous reporte aux meilleurs temps de la gravure; on s'aperçoit sans peine que le burin de M. Calamatta est conduit par une main savante et sûre d'elle-même, et comme cette fois l'interprète avait affaire à l'œuvre d'un homme aussi sévère pour lui-même que pour ses élèves, il n'a rien négligé pour reproduire jusqu'aux moindres élémens de son modèle. Nous avons eu le plaisir de contempler à loisir la toile de M. Ingres, et nous pouvons affirmer, sans redouter un démenti, que la gravure de M. Calamatta donne une idée complète de l'original. Les mains sont traitées comme la tête, avec une patience et un savoir qu'on ne saurait trop louer. Toutefois nous pensons que dans la main gauche la saillie des veines est traduite avec trop de détails et peut-être aussi avec un peu de sécheresse. Nous savons que ce défaut se rencontre dans la peinture, mais il est devenu plus sensible dans la gravure, et M. Calamatta a trop de goût pour ne pas comprendre les conditions diverses qui régissent ces deux formes de l'art. Toute la partie du vêtement qui recouvre le torse est d'un bon effet, mais la partie inférieure, celle qui recouvre les cuisses, n'est pas aussi satisfaisante; la forme des membres n'est pas assez vivement accusée. Cette critique s'applique plus directement encore à l'étoffe du pantalon : il y a là un pli en tuyau qui s'avance on ne sait pourquoi, et que nous voudrions pouvoir effacer; mais ce pli disgracieux existe en entier dans la toile de M. Ingres, et M. Calamatta ne pouvait prendre sur lui de le corriger. Nous devons en dire autant de l'ombre et de la lumière distribuées sur l'étoffe du fauteuil; c'est un caprice, un enfantillage qui distrait l'attention et nuit à l'harmonie générale du portrait. Toutefois, malgré ces réserves sur le sens et la portée desquelles personne ne se méprendra, le portrait de M. Molé sera certainement compté parmi les œuvres les plus savantes de la gravure contemporaine. La simplicité des procédés employés par M. Calamatta fait de cette planche un morceau capital que nous ne saurions trop recommander à l'attention publique. La science et le talent déployés dans cette planche appellent naturellement M. Calamatta à des travaux plus importans. Nous savons qu'un portrait tel que celui dont nous parlons est une véritable composition; mais nous voudrions maintenant voir M. Calamatta entreprendre la reproduction de quelque belle œuvre de l'école italienne. La manière dont il a rendu *le vœu de Louis XIII* et le portrait de M. Molé est une garantie dont personne ne contestera la valeur; aussi serions-nous heureux s'il se décidait à entrer dans la voie que nous lui indiquons.

— Le prix décerné par l'Académie française à M. Augustin Thierry, dans sa séance du 13 mai, en exécution du testament de M. le baron Gobert, a donné lieu à des attaques aussi injustes que violentes. A Dieu ne plaise que nous entreprenions de discuter la valeur historique et littéraire de tous les ouvrages soumis au jugement de l'Académie : il n'y avait pas moins de trente candidats pour le prix Gobert; et s'il se trouve, parmi les ouvrages présentés, plusieurs livres d'un mérite incontestable, il en est aussi plus d'un dont le public ne soup-

connne pas même l'existence. La décision de l'Académie ne soulève qu'une seule question : L'Académie a-t-elle fidèlement exécuté le testament du baron Gobert? A-t-elle obéi scrupuleusement aux intentions du testateur? Pour résoudre cette question, il suffit de relire la clause du testament qui concerne l'Académie française : « Je lègue à l'Académie française, dit le baron Gobert, dix mille « livres de rente. Je désire que les neuf dixièmes de cette rente soient proposés « en prix annuel pour le morceau le plus éloquent d'histoire de France; l'autre « dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus. » L'ouvrage soumis par M. Augustin Thierry au jugement de l'Académie est-il vraiment supérieur en éloquence à tous les ouvrages présentés en même temps que le sien? La réponse n'est pas difficile à trouver, et n'a pas même besoin d'être formulée; car les journaux qui ont attaqué le plus vivement la décision de l'Académie n'ont pas songé un seul instant à contester le mérite éminent du candidat préféré. Toute leur argumentation porte sur les doctrines politiques de M. Thierry. Or, les doctrines qu'on lui attribue sont loin d'être celles qu'il professe, celles qu'il a professées depuis vingt-trois ans. On peut ne pas partager l'opinion de M. Thierry sur l'avenir politique de la France; mais il faut une grande ignorance ou une mémoire singulièrement infidèle pour accuser l'historien de la conquête de l'Angleterre d'appartenir à l'école fataliste et de préférer le fait au droit. Pour réfuter cette accusation, il suffit de renvoyer le public et les adversaires de M. Thierry à l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, aux *Lettres sur l'Histoire de France*, notamment à celles qui concernent les communes de Laon, de Reims et de Vézelay. Il n'y a pas une seule page de ces deux beaux livres qui ne réponde victorieusement à l'accusation d'immoralité politique portée contre M. Thierry. Quant aux *Récits des temps Mérovingiens* et aux *Considérations sur l'Histoire de France*, seuls ouvrages qui soient vraiment en cause, et sur lesquels l'Académie avait à se prononcer, nous ne croyons pas qu'ils méritent davantage le reproche d'immoralité politique. Ni la partie critique, ni la partie narrative de ces deux volumes ne donnent raison au succès, abstraction faite du droit. La partie critique, par la nature même des questions traitées, ne donne aucune prise à cette accusation; quant à la partie narrative, elle offre l'alliance heureuse, et bien rare aujourd'hui, de la science et de l'art, elle porte la clarté dans une période de notre histoire qui jusqu'à présent n'avait jamais été étudiée sans répugnance et sans fatigue. C'est une suite d'épisodes dont tous les élémens défient l'analyse la plus patiente, la plus sévère, et sont ordonnés, combinés, fécondés l'un par l'autre avec une adresse, une sagacité qu'on ne saurait trop louer. A ces signes, il est facile de reconnaître la véritable éloquence, la seule du moins qui convienne à la dignité de l'histoire. La décision de l'Académie est donc parfaitement équitable, et nous avons la ferme espérance que notre opinion sera partagée par tous les lecteurs impartiaux qui voudront juger pièces en mains et consulter la série entière des œuvres de M. Thierry. Si l'historien de la conquête de l'Angleterre ne dogmatise pas, il y a dans tous ses livres, outre le talent littéraire que personne n'oserait lui contester, une moralité implicite qui n'est pas moins évidente que son talent littéraire. Il groupe les faits de manière à montrer constamment où est le droit; quel que soit l'évènement qu'il raconte, qu'il s'agisse d'une bataille ou d'une négociation, il n'y a pas une de ses paroles qui puisse froisser la conscience la plus scrupuleuse; il n'a rien à redouter de la définition

de l'orateur donnée par l'antiquité, car son talent n'a jamais servi que la cause du bien.

— M. Amédée Thierry vient de publier le premier volume de son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*. Cet ouvrage fait suite à l'*Histoire des Gaulois*, publiée pour la première fois il y a douze ans. Dans le premier de ces ouvrages, M. Amédée Thierry avait résolu d'une manière aussi neuve que hardie tous les problèmes qui se rattachent aux origines, aux migrations et aux luttes nationales des anciennes populations de la Gaule. Dans le second, il doit retracer l'histoire de cette province depuis la conquête romaine jusqu'à la ruine de l'empire des Césars et à l'établissement des dominations germaniques. Dans cette période, qui s'étend du Ier au Ve siècle de notre ère, la Gaule ne conserve plus rien des temps de son indépendance; elle est province romaine, et toute son histoire repose sur cette question fondamentale : Qu'était-ce qu'une province de l'empire romain au premier et au second siècle? Quel était alors le sens politique et social du mot *province?* Question très complexe que M. Amédée Thierry a traitée sous toutes ses faces, dans l'introduction de l'*Histoire de la Gaule*. Remontant jusqu'à l'origine et aux premiers siècles de Rome, l'auteur fait voir comment la politique de cette cité ambitieuse devint un principe d'unité sociale pour l'Italie, puis comment l'unité sociale de l'Italie prépara la future unité du monde romain. Avec l'empire commence la marche progressive du monde romain vers l'unité. Cette tendance se marque dans les institutions politiques par l'influence toujours croissante des provinciaux, dans les idées par la propagation du principe d'égalité entre les peuples et du principe de fraternité entre les hommes, dans le droit par les doctrines d'équité et par les modifications du droit civil qui se rapproche de plus en plus du droit des gens, dans la religion par les efforts du gouvernement romain pour établir la fusion de tous les cultes et par ceux de la philosophie pour fondre ensemble tous les dogmes; efforts impuissans, il est vrai. Au christianisme était réservée la gloire d'atteindre ce but, et la société chrétienne continua ainsi la société romaine. Telles sont les idées que développe M. Amédée Thierry en les appuyant de preuves multipliées. Il est inutile de faire ressortir la nouveauté et l'élévation de ces aperçus. M. Amédée Thierry s'est placé, pour étudier le monde romain, non plus dans Rome comme les historiens ses devanciers, mais en dehors de Rome, dans une province d'abord conquise par la guerre, puis agrégée à l'état romain par une concession de droits. Outre l'introduction, le premier volume du livre de M. Amédée Thierry contient l'histoire de la province des Gaules depuis le règne des Antonins jusqu'au règne de Sévère. Nous reviendrons plus tard avec détail sur l'ensemble de ce travail important.

— Sous le titre de *Mélanges de littérature ancienne et moderne*, M. Patin a réuni plusieurs morceaux qui avaient depuis long-temps leur réputation justement faite près des hommes qui sont restés fidèles aux saines traditions littéraires, et que l'instinct toujours vif du beau rappelle à l'étude des grands modèles et à celle des critiques qui les sentent, les comprennent et les font comprendre. Ces mélanges, dont le haut enseignement et la collaboration à divers recueils ont été comme l'occasion première, gardent dans leur diversité même une sorte d'unité, et l'auteur nous paraît avoir parfaitement atteint le

but qu'il explique dans sa préface; ce but consiste à rattacher l'objet particulier de chaque fragment à des considérations d'un ordre général sur l'histoire des littératures, leur développement individuel, et leurs mutuels emprunts, leurs rapports avec les révolutions des institutions et des mœurs et le mouvement des sociétés. La première partie du livre est consacrée à l'histoire de la poésie latine, et je ne saurais dire vraiment avec quel charme d'esprit, quelle exactitude et quelle étendue d'érudition l'auteur a su rendre toujours attachant, nouveau même, un sujet qui est en possession depuis si long-temps d'exercer tout à la fois les esprits les plus patiens, les plus graves et les plus déliés. Après avoir constaté l'utilité des études classiques, M. Patin retrace sommairement l'histoire de la poésie latine, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'au siècle d'Auguste, et malgré la vaste étendue du sujet et le cadre resserré du travail, ces quelques pages sont déjà complètes. L'auteur nous montre en peu de lignes les grossières et informes ébauches de la poésie romaine au milieu des préoccupations de la guerre et de la conquête, l'effort et l'obstacle, ce que l'Italie reçoit de la Grèce, comment Rome la maîtresse absolue reste, dans le domaine de l'intelligence, la tributaire d'Athènes, comment elle cherche à s'affranchir de ce servage, quel cachet propre elle imprime à ses imitations. Le double travail de la pensée et de la langue se découvre; chaque progrès est noté, chaque débris relevé de la poussière. Le procédé critique de M. Patin rappelle souvent la méthode supérieure de M. Sainte-Beuve. Il cherche, comme lui, dans tous les mystères de la vie, les influences secrètes, humaines, qui ont fait l'écrivain, et il aborde de même avec élévation et vivacité, à propos du détail intime, l'enseignement sévère et le côté grave et moral des choses. Envisagée de ce point de vue, l'histoire des œuvres et de la vie d'un homme célèbre, qu'il appartienne à la société antique ou à la société moderne, en mettant au grand jour les secrets les plus élevés de sa raison, les règles de sa conduite, ses vertus de citoyen ou d'homme privé, sera toujours pour tous une profitable leçon. Un excellent morceau critique, *de l'Influence de l'imitation sur le développement des littératures,* sert de transition entre l'étude de l'antiquité et celle de la littérature moderne. De Thou, Bossuet, Lesage, Rollin, et quelques noms plus récens, ont fourni à M. Patin le sujet de charmantes études; on y retrouve, comme dans la partie antique du volume, les plus excellentes qualités d'esprit et de style, et il est facile de reconnaître qu'en vivant dans la longue intimité des maîtres, l'auteur a gardé quelque chose de leur élégance et de leur manière; toutefois la partie neuve, originale du volume se trouve surtout dans les fragmens relatifs à l'antiquité. M. Patin, dans ces fragmens détachés d'un tout complet, a constitué une manière nouvelle. Il a montré tout à la fois les connaissances philologiques les plus étendues, une patience de recherches qui peut défier la patience allemande, et le sentiment le plus élevé, le plus juste de la vie et de l'art antique. Ces trop courts morceaux font vivement désirer la prochaine publication de l'*Histoire de la Poésie latine.* Débris dispersés d'une vaste mosaïque, ils suffisent à révéler les vraies beautés du monument, et du portique nous voyons déjà tout l'ensemble : *atria longa patescunt.*

V. DE MARS.